This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

34. g. 2

UNS 155 f 27

LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME SECOND.

PIECES CONTENUES
dans ce second volume.

LA CAUSE DES FEMMES.

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

LE DIVORCE.

LE MARCHAND DUPPÉ.

COLOMBINE FEMME VENGÉE.

LA DESCENTE DE MEZZETTIN AUX ENFERS.

LE GRAND SOPHY.

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

Frontispice.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL de toutes les Comedies & Scénes françoises jouées par les COMEDIENS ITALIENS du Roi, pendant tout le temps qu'ils ont été au service.

Enrichi d'eſtampes en taille douce à la tête de chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin de chaque volume.

TOME SECOND.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LA CAUSE DES
FEMMES

LA CAUSE DES FEMMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur Deloſme de Monchenai, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-ſixiéme Décembre 1687.

SCENES FRANCOISES DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE DE L'EXPOSITION DU SUJET.

COLOMBINE, M. DE BASSEMINE en habit de deuil.

COLOMBINE.

AH pour le coup, monsieur j'y perds mon latin. Votre femme morte depuis six mois, vous a laissé tout au moins deux cens mille livres, & pour plus d'un million de repos; & cependant, malgré ce grand crêpe & ce deuil qui ne devroit pas passer l'habit, je vous trouve

un eſprit auſſi lugubre, que ſi l'on vous menaçoit de reſſuſciter la défunte ? Je vous avoue que cela me paſſe, & je n'aurois jamais crû qu'il y eût aucun chagrin aſſés boûru, pour oſer s'attaquer à la perſonne d'un homme veuf.

BASSEMINE *en ſoupirant.*

Helas ! que pouvoit-il m'arriver de plus contraire, que le trépas de ma chere épouſe ?

COLOMBINE.

Ah, par ma foi, voilà du fruit nouveau, un mari qui pleure ſa femme ! Hé fi, monſieur, ne faites pas cette ſottiſe-là devant le monde, vous feriez crier les petits enfans aprés vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre petite femme, que j'ai perdu en te perdant !

COLOMBINE.

Et où eſt donc cette grande perte ? Etiez-vous comme certains maris, qui ſavent faire valoir leurs femmes à peu prés comme un fonds de terre, ou une conſtitution de rente ? A moins de cela, je ne vois pas ce que vous avez pû tant perdre à la mort de madame.

BASSEMINE.

Je te le dis encore une fois, Colombine, tu ne ſaurois concevoir la perte que j'ai faite.

COLOMBINE.

Oh, monſieur, mon eſprit va peut-être plus loin que vous ne penſez. Vous comptez apparemment pour une grande perte, de n'avoir plus à criailler à toutes les heures du jour, comme vous faiſiez avec feue madame; & vous regardez ſans doute comme une gêne, la liberté de pouvoir choiſir en toute ſûreté de conſcience, des domeſtiques un peu moins malotrus que ceux que vous mettiez auprés de la défunte : car on peut dire que de ſon tems votre maiſon étoit un hôpital en racourci; & nous navions gueres d'honneur à être ſages parmi des louches, des borgnes, des manchots & des boiteux. Hé, monſieur, quand le veuvage ne ſerviroit qu'à faire ceſſer les bruits qui ont couru de votre jalouſie, je croirois que vous gagneriez aſſés pour ne pas vous plaindre.

BASSEMINE.

Comment donc, Colombine, eſt-ce que le monde me croyoit jaloux?

COLOMBINE.

On ne diſoit pas cela préciſément, mais on avoit peine à digerer la ſortie precipitée d'un certain grand diable, qui étoit toujours bien mis pendant qu'il demeuroit chés vous..... Là, ce cadet à la haute taille, qui vous ſervoit de facteur; ne vous en ſouvient-il plus?

BASSEMINE.

Bon, c'eſt un maraud que je chaſſai parce qu'il ne ſavoit rien.

COLOMBINE.

Le monde dit pourtant que vous ne le chaſsâtes que parce qu'il en ſavoit trop pour vous. Mais, parlons d'autre choſe. Avouez, monſieur, qu'on eſt plus leger de moitié quand on n'a plus de femme.

BASSEMINE.

Il faudroit pour cela, Colombine, n'avoir point une fille, qui me pêſe plus que cinquante femmes enſemble.

COLOMBINE.

Ah, par ma foi, je vous trouve joli, de vous plaindre d'avoir une fille qui met tout en uſage pour ne point paſſer pour la fille d'un bourgeois : car enfin vous n'êtes pas encore ſecretaire du Roi, & juſqu'à ce que vos proviſions ſoient expediées, votre fille vous fait honneur de chercher à débarbouiller ſa naiſſance par le commerce des beaux eſprits, & des gens de qualité.

BASSEMINE.

Elle ſe feroit bien plus d'honneur à ne voir perſonne, que d'attirer tous les jours chez moi cinquante pieds plats d'auteurs, & autant de joueurs de profeſſion, qui font ſoir & matin de ma maiſon une double academie.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit bien à contrepoil, pour parler comme vous faites. Ah que vous auriez bon beſoin, pour vous polir, de vous trouver aux conferences qu'on fait tous les jours ici! Je ne ſai pas ſi c'eſt à cauſe que j'entens quelquefois les beaux eſprits; mais depuis un tems vous me paroiſſez ſi barbare que je crois qu'à vous prendre des pieds juſqu'à la tête, il n'y a pas dans toute votre perſonne un ſeul grain de politeſſe.

BASSEMINE.

Elle a l'eſprit gâté auſſi-bien que ſa maitreſſe. Voilà ce qu'on gagne avec ces chiens de poëtes, & je ſouffrirois que ma fille en vît davantage? Non, morbleu, je ſerois plutôt banquier toute ma vie, que de ne pas exiler de chez moi tout ce trio de fainéans, joueurs & autres, qui perdent ma fille & mes gens, & m'expoſent chaque jour à payer de groſſes amendes.

COLOMBINE.

Ah! ce ſont donc les amendes qui vous font peur? Vous n'en vaudriez que mieux, ſi vous en aviez payé cinq ou ſix, comme bien des gens qui ne ſont peut-être pas loin d'ici. Penſez-vous que ce ſoit un honneur médiocre, que de ſe voir couché pompeuſement ſur le catalogue des martirs du lanſquenet & de la baſſette; & ne faut-il pas une intrepidité de céſars, pour affronter ge-

nereuſement les défenſes qui ſont faites de jouer à ces jeux-là? Juſqu'ici l'on avoit fait la guerre aux femmes ſur leur peu de courage; mais elles ont bien montré que dans certaines occaſions, elles ne ſont pas les dernieres à donner l'exemple aux autres.

BASSEMINE.

Si bien donc, que tu voudrois me perſuader qu'il eſt galant de payer cinq ou ſix fois l'an, mille écus tout à la fois.

COLOMBINE.

Vous ne ſavez donc pas que c'eſt la grand'-mode? Vous avez un ſi bel exemple devant vos yeux. Pourquoi ce petit abbé de vos voiſins fait-il ſervir depuis ſi long-tems ſa maiſon de retraite aux jeux défendus? c'eſt qu'il épie l'occaſion de payer une amende de mille écus, qui le rendra fameux pour toute ſa vie; & cependant il plaindroit une épingle à ſon pere. Mais dans les occaſions d'honneur, les plus vilains ſont gloire de ne pas paſſer pour ce qu'ils ſont.

BASSEMINE.

Ta réthorique ne me perſuade point. Je ſuis réſolu d'étranger d'ici les joueurs & les poëtes. Il eſt tems de donner à ma fille une autre occupation que le bel eſprit, la baſſette & le lanſquenet.

COLOMBINE.

Et à quel jeu voulez-vous donc qu'elle joue dorénavant?

BASSEMINE.

Oh, c'eſt à un jeu qui doit lui plaire plus que tous les autres. J'ai deſſein de la marier.

COLOMBINE.

Quoi, marier votre fille? Et à qui donc?

BASSEMINE.

A un honnête vieillard que je lui mittonne depuis long-tems. C'eſt monſieur Tuetout le medecin.

COLOMBINE.

Quoi, marier votre fille à monſieur Tuetout le medecin! Ah, monſieur, quel meurtre! Avec le bien qu'elle a, votre fille peut prétendre à un des meilleurs partis de la robe.

BASSEMINE.

D'accord. Mais ces gens de robe ſont trop ſujets à faire les entendus, ils regardent un beaupere marchand, comme un petit vaſſal. Oh, que je n'ai garde de choiſir pour gendre, un homme qui défendroit peut-être un jour à ma fille de me voir trop ſouvent, de peur de s'encanailler! Nous ſommes dans un tems où l'on ne ſauroit être trop ſur ſes gardes, il faut profiter des ſottiſes de ſes confreres.

COLOMBINE.

Vraiment, vraiment, les gens d'épée ſont bien pis. J'en connois qui vont juſqu'à menacer leurs beauperes de les jetter par les fenêtres.

BASSEMINE.

C'eſt pour cela que je choiſis prudemment un medecin. C'eſt un homme qui ne ſe croira pas plus grand ſeigneur que moi. Nous pourons jouer enſemble à la boule toutes les fêtes & dimanches en mon jardin, & de-là manger bourgeoiſement notre gigot. Cela vaut mieux cent fois que ces gens de robe. C'eſt un opera que de donner à manger à ces meſſieurs-là; il faut s'y préparer quinze jours auparavant, & encore au bout du compte, ils croyent qu'il eſt au deſſous d'eux de vous remercier.

COLOMBINE.

Mais en refuſant pour gendre un homme de robe, vous perdez un appui, qui vous ſerviroit dans votre procès qui eſt prêt à juger. Il eſt aſſés conſiderable, pour vous obliger à ne pas aigrir ce jeune conſeiller, qui a demandé votre fille en mariage.

BASSEMINE.

Tu as raiſon; mais j'ai donné parole à monſieur Tuetout, qu'il vint ce ſoir pour convenir de nos faits.

COLOMBINE.

Il faut avouer que vous êtes bien precipité! N'avez-vous pas peur que votre fille échape à un vieillard de ſoixante & dix ans? Vous devriez bien plutôt ſonger à ſolliciter vos juges, cela ſeroit bien plus de ſaiſon.

BASSEMINE.

Mais je ne connois perſonne qui ait des habitudes auprés d'eux.

COLOMBINE.

Hé mort de ma vie, falloit-il attendre à l'extrêmité pour en chercher ? Vous ne ſavez encore gueres de rubriques. Un homme d'eſprit ſait ſe ménager de longue main la protection de quelque jolie femme, qui dans le beſoin appuye chaudement ſes interêts auprés des juges : au moins cela donne un grand branle à une affaire.

BASSEMINE.

Cela eſt vrai. Mais à qui en veut ce gentilhomme ? *Un laquais entre avec un juſte-au corps galonné.*

LA VIOLETTE *de loin à Colombine.*

St, ſt, Colombine !

COLOMBINE.

Hem, hem, la Violette ?

BASSEMINE *à Colombine.*

Es-tu folle de traiter de la violette un marquis chamarré comme celui-là ?

COLOMBINE.

Vous êtes bon, avec votre marquis ! C'eſt-là le laquais du chevalier Faquinet.

BASSEMINE.

Un laquais ? pauvre ſotte ! Eſt-ce qu'il n'eſt pas défendu aux laquais de porter des juſte-au-corps galonnés, comme de porter des bâtons & des cannes ?

COLOMBINE.

Oui, mais monſieur la Violette eſt un laquais privilegié; il a gagné ce juſte-au-corps de meſtre de camp à fournir des cartes de baſſette.

LA VIOLETTE *en s'approchant de Colombine, lui gliſſe un billet.*

Tiens, voilà un billet de mon maître, pour ta maîtreſſe.

BASSEMINE *ſe faiſiſſant du billet.*

Ouais! que veut dire ceci? (*Il lit.*) *Pour la ſpirituelle Finette.* Colombine, quelle bête eſt-ce que cette Finette?

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt le nom de jeu de votre fille? Chaque joueur prend des noms à ſa fantaiſie. L'un ſe fait appeller le chevalier Trichardin; l'autre le colonel la Réjouiſſance, & ainſi du reſte.

BASSEMINE.

Bon, bon. *Il lit la lettre.*

„ L'Abbé Paroli nous penſa déſoler hier „ avec ſon bonheur. C'eſt, mignonne, le „ plus fortuné tailleur que je connoiſſe. Il „ m'emporta tout en un coup neuf cens piſ- „ toles.

BASSEMINE *faiſant une reflexion.*

Voilà un tailleur qui fait payer ſa façon bien chere. *Il continue de lire.*

„ Au reſte je dois vous amener ce ſoir un „ jeune provincial, franc novice au jeu, qui

vient ici conſigner pour une charge de « conſeiller. De l'air dont il s'y prend, il « pourra bien laiſſer ſa magiſtrature au fond « de quelque banque; & il vaut encore « mieux que nous en profitions, que l'abbé « Paroli, qui auſſi-bien ſe voit engagé « d'honneur à achever de ruiner cinq ou « ſix familles, à qui il a déja fait d'aſſés « bonnes brêches. Au moins, c'eſt moi qui « taillerai ce ſoir. J'ai eu ce matin des preſ- « ſentimens de fortune, qui ne me vien- « nent jamais à faux. Bon courage, mu- « gnonne, & bon jour. «

LE CHEVALIER FAQUINET.

Ah, monſieur le Chevalier Faquinet, vous n'en croquerez que d'une dent. Je vais dès ce pas donner des ordres qui vous feront renguaîner vos preſſentimens de fortune. Il eſt tantôt tems que je ſois maître dans ma maiſon.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Oh, c'eſt bien tout ce que vous pourrez faire.

SCENE
DE COLOMBINE ET D'ISABELLE.

COLOMBINE.

A Qui diantre en avez-vous donc, pour être de ſi mauvaiſe humeur? On ne ſauroit pas tirer une parole de vous? Eſt-ce que votre pere s'eſt ſervi, en vous parlant de quelque mot qui n'étoit pas de l'academie?

ISABELLE.

Ma pauvre Colombine, épargne-moi la douleur de me faire ſonger que je ſuis fille d'un mortel auſſi marchand que mon pere. Ses manieres ſont plus rampantes que jamais. Son eſprit menace ruine plus il va en avant; ſa raiſon ne bat plus que d'une aîle, & je deſeſpere tout à fait de ſon bon ſens.

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, en bon françois, que votre pere n'eſt pas loin des petites-maiſons.

ISABELLE.

Oh, ma petite chere, c'eſt-là le moins qui lui puiſſe arriver. Croirois-tu bien ce que je te vais dire?

COLOMBINE.

Selon.

ISABELLE.

Il ne veut plus qu'on joue ici.

COLOMBINE.

Et à quoi veut-il donc que l'on s'occupe? A faire de la tapiſſerie, ou des cornettes de marli?

ISABELLE.

Pour moi, je trouverois moins étrange qu'il s'avisât de retrancher le boire & le manger, que cette douce fondation du jeu, qui a naturaliſé le beau monde ici. Il faut avoir l'eſprit furieuſement enfoncé dans la plus épaiſſe rouille du comptoir, pour oſer interdire le plus honnête amuſement de la vie. Quoi, vouloir empêcher qu'on joue! Ah, Colombine, ſoutiens-moi, je n'ai pas la force de ſurvivre un ſeul moment à une telle attaque.

COLOMBINE.

Mais pour mourir dans les formes, il vous faudroit un livre de baſſette à la main. C'eſt une circonſtance qui donne un merveilleux relief à la mémoire d'un joueur.

ISABELLE.

Que tu fais la railleuſe hors d'œuvre!

COLOMBINE.

Ne voudriez-vous pas que je fuſſe l'écho de vos larmes & de vos doléances, & que j'appuyaſſe de ſens raſſis le bizarre deſſein que vous avez de mourir, parce qu'on vous défend de jouer? Si vous ſaviez le grand bien que votre pere vous fait. ....

ISABELLE.

Et où eſt ce grand bien, je te prie?

COLOMBINE.

Non, ce n'eſt pas vous faire un grand bien, que de vous ôter les occaſions d'alterer votre ſanté & votre jeuneſſe? Penſez-vous de bonne foi, que des appas naiſſans comme les vôtres, trouvent fort leur compte dans ces agitations continuelles où vous jette à tout moment l'attente d'une carte, qui vous fait ſécher ſur le pied, & changer de couleur vingt fois en un inſtant? Je ne parle point de la réputation que ſe fait une fille qui n'a plus de mere, en attirant chés elle indifferemment toute ſorte de gens. Mais aujourd'hui ce ne ſeroit pas être de mode, que de s'embaraſſer de ſa réputation.

ISABELLE.

Tu crois donc ma réputation réduite au point de crier merci à tout le monde?

COLOMBINE.

Oh, ne vous y voilà pas mal avec vos grands mots! Je vous dis que le jeu, de quelque nature qu'on le prenne, eſt plein de dangereuſes conſequences pour une fille. Je veux que la fortune ſoit entierement de votre parti, & que vous gagniez tout ce que vous pouvez jouer : il ne faut pas pouſſer les malheureux juſqu'à la derniere extrêmité. Le gain vous engage à de certaines complaiſances, qui mênent bien loin, quand un homme

homme a l'adreſſe de profiter de ſon malheur. Si vous perdez au contraire, c'eſt bien le diable. Il faut emprunter ; car le moyen de demeurer ſur ſa perte ? En empruntant l'on fait voir ſes beſoins aux gens, & il eſt à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs, & qu'on ne ſe tire d'affaire que par un ſoulagement réciproque.

ISABELLE.

Cela eſt bon entre corſaires, qui ne donnent que pour recevoir.

COLOMBINE.

Et pour qui donc prenez-vous les joueurs? Vraiment c'eſt bien de ces gens-là que notre ſexe doit attendre des plaiſirs gratis : Ils ſe font une telle habitude du jeu, qu'ils veulent jouer leur jeu en toutes rencontres.

ISABELLE.

Il s'en trouve pourtant, Colombine, de plus humains les uns que les autres.

COLOMBINE.

Oh, je vois bien qu'Aurelio a beaucoup de part à cette exception favorable, & les mille écus qu'il vous prêta dernierement, font ſans doute leur effet. Avouez la dette, Aurelio ne vous eſt pas tout-à-fait indifferent.

ISABELLE.

Qui lui, Colombine; il n'a point d'honnêteté. Voilà trois jours, de compte fait,

qu'il paſſe ſans me dire une ſeule douceur. Peut-on aimer les gens aprés une ſi longue diéte de galanterie ?

COLOMBINE.

Vous êtes admirable avec vos rafinemens. Eſt-ce que vous prétendez aſſervir à une paſſion en forme un homme qui fait ſon capital de la baſſette ? Dame, il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Vraiement ce ſera bien pis ſi vous êtes jamais mariée. Je connois des maris qui dans toute une année ne diſent pas ſeulement une fois dieu te gard à leurs femmes.

ISABELLE.

C'eſt ce qui fortifie l'antipatie naturelle que j'ai pour le mariage.

COLOMBINE.

Vous êtes donc dans le deſſein de ne vous point marier ?

ISABELLE.

Entre nous, je n'aime point encore aſſés l'homme pour en venir juſques-là.

COLOMBINE.

C'eſt à dire donc, puiſque vous renoncez au mariage, que vous allez faire divorce avec le jeu.

ISABELLE.

Comment ? eſt-ce qu'on n'oſeroit jouer ſi l'on n'eſt mariée ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela : mais il faut regarder

le mariage comme l'emplâtre des entêtemens, où l'on eſt ſujet à votre âge. Voulez-vous donner une couverture ſpecieuſe à l'acharnement que vous avez à jouer : mariez-vous. Une fille a toujours cent meſures à garder, que la rage du jeu met le plus ſouvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuſe, pour faire avorter tous les plus beaux projets de fierté. Un ſix arrive avant un ſept, en voilà aſſés pour faire bouquer la vertu la plus ferme : mais quand on eſt une fois muni d'un bon ſurtout de l'hymenée, c'eſt alors qu'on peut jouer à viſage découvert : plus de ſcrupules, plus de timides bienſéances ; une femme auroit beau s'engager elle & ſon mari, qu'elle ne feroit que ce que toute femme a droit aujourd'hui de faire.

ISABELLE.

Voilà une belle morale. Mais où prend-on des maris aſſés indulgens pour donner une large carriere aux divertiſſemens de leurs femmes.

COLOMBINE.

Où l'on les prend ? A la cour, à la ville : rien n'eſt ſi commun à l'heure qu'il eſt. On a ſoin dans les commencemens d'endormir un époux par de petites ſingeries : on deſcend avec lui juſqu'aux dernieres bagatelles du ménage : dieu ſait comme la duppe mord à l'hameçon ! Il voudroit avoir toutes les

finances en maniment, pour en faire part à ſa femme. Une femme n'eſt pas plutôt maîtreſſe du coffre-fort, qu'elle craint de gagner le mauvais air auprés de ſon mari. Elle ne mange plus avec lui qu'une fois la ſemaine. Elle ne rentre guére au logis que la nuit ne ſoit fort avancée. Petit à petit elle s'émancipe à découcher. Un mari ſe plaint, on le laiſſe dire; il s'emporte, & ſe vange par fois ſur quelque garniture de cheminée. Une femme ne laiſſe pas d'aller toujours ſon train, tant qu'à la fin un pauvre diable d'époux ſe voit forcé à faire diſparoître un beau matin le caroſſe & les chevaux de ſa femme. Oh, c'eſt-là où une femme bien ſenſée, & qui aime le jeu, ſait attendre ſon mari.

ISABELLE.

Et que fait-elle encore, Colombine?

COLOMBINE.

Elle n'a qu'à envoyer une lettre circulaire à cinq ou ſix de ces abbés du bel air; en voilà aſſés pour attirer bientôt tout Paris dans une maiſon. Quand on ſe voit nombre compétant pour arborer l'étendart de la baſſette, on commence par s'aſſûrer du commiſſaire du quartier, qu'on engage, traitable ou non, à ſe tranſporter tous les jours en robe pour voir ſi la police eſt exacte parmi les alpious & les ſept-&-le-va; & & quand la baſſette s'eſt une fois ancrée

dans un logis, croyez-moi, une femme a des reſſources de plaiſir dont on ne s'aviſeroit jamais.

ISABELLE.

Mais ſi le mari ſe jette à la traverſe, & qu'il en vienne à quelque extrêmité avec ſa femme?

COLOMBINE.

Vous moquez-vous? un mari auroit beau jeu à oſer ſouffler ſeulement, quand ſa femme eſt ſous la protection d'un commiſſaire. Dieu ſait comme les informations voleroient. On prendroit plutôt à temoin les perſonnages de la tapiſſerie, & les bas-reliefs de la cheminée, pour couler à fond un pauvre idiot d'époux; & de plus, où eſt le mari aſſés hardi pour ſe mettre à dos tous les aigrefins de la ville?

ISABELLE.

Mais un mari qui voit diſſiper ſon bien, ne peut-il pas demander une ſeparation?

COLOMBINE.

Vraiment, c'eſt bien pour le muſeau des maris que ces morceaux-là ſont faits! On n'écoute pas ſeulement les femmes aujourd'hui en matiere de ſeparation. Mais voyons un peu ce que nous veut ce more.

SCENE DU MORE.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN en more.

ARLEQUIN.

UN page de mes amis m'ayant fait connoitre, mademoiſelle, que votre équipage aboyoit aprés un more, j'aurois fait conſcience de tarder plus long-tems à vous venir offrir mes petits ſervices.

ISABELLE.

Que ſais-tu faire mon enfant?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, ſelon l'occaſion.

ISABELLE.

Tu as de l'eſprit, à ce que je vois?

ARLEQUIN.

C'en eſt une bonne marque, de chercher à demeurer auprés de vous.

ISABELLE.

Puiſque tu ſais dire des douceurs, tu entens bien apparamment quand on te parle par ſignes?

ARLEQUIN.

Aſſurément, mademoiſelle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toujours que c'eſt pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Viens-ça, more. C'eſt qu'il ne m'arrive preſque jamais de parler à mes gens : je craindrois trop de me ſouiller par leur entretien. C'eſt ce qui fait que je ne reçois perſonne à mon ſervice, qu'il n'explique à point nommé tous les ſignes dont je puis m'aviſer ; & juſqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes ſortes de geſtes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah, pour les grimaces, j'y ſuis grec, ou peu s'en faut. J'ai ſervi ſans contredit les plus grands grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me ſuis le plus perfectionné, c'eſt chés deux jeunes abbés qui me prirent à tour de rôle à leur ſervice. Ah, la belle école pour un valet !

ISABELLE.

Tu en es donc ſorti bien ſavant ?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'eſt pas ſur le pied de laquais que vous devez me regarder ; en cas de beſoin, je vous ſervirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend-elle juſques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je crois que quand on a ſervi des abbés, on ſait & au-de-là, tout ce qu'il faut faire auprés des femmes.

ISABELLE.

Quelle eſt la choſe où tu réuſſis le mieux?

ARLEQUIN.

Ma foi, mademoiſelle, c'eſt dommage que vous n'ayez tant ſoit peu de barbe, vous avoueriez bientôt qu'il n'y a point de trait d'arbalêtre que je ne ſurpaſſe en viteſſe, quand j'ai le raſoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre? Sais-tu faire de la pâte pour les mains?

ARLEQUIN.

Voilà une choſe fort difficile! Pendant tout le tems que j'ai demeuré avec le chevalier Faquinet, il ne s'eſt point ſervi d'autre pâte que de la mienne. Il me diſoit quelquefois que toutes les femmes de ſa connoiſſance (& cela alloit bien à la moitié de Paris) uſoient d'une pâte qui les deſſechoit d'une maniere qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt-dix ans.

COLOMBINE.

Cela eſt admirable!

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain ſyrop qui emporte en un clin-d'œil le plus fin réſeau que la petite verole la plus endiablée puiſſe travailler de gayeté de cœur ſur un viſage; &

je compoſe de certains fards qui ſont à l'épreuve de l'ail, du ſoleil, de la pluye, & des baiſers appliqués par des Flamands.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Voilà un treſor, mademoiſelle.

ARLEQUIN.

J'ai en main cinq ou ſix vieilles de qualité & des plus dégoûtantes qui feront foi qu'elles ne payent plus que demie penſion à de jeunes cadets, depuis qu'elles ſe frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir décrepites l'une & l'autre, pour vous donner le plaiſir de voir vos deux teins ſavonnés de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous paſſerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Savez-vous que c'eſt moi qui ai donné l'invention d'un certain petit inſtrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le furet des nouveautés, & la ſentinelle ordinaire du theâtre? Malpeſte, il n'y a rien de plus ſouverain contre les comedies à la glace. Cela eſt ſi vrai, qu'un acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis; apoſtropher ſuperbement la mort, & morguer les deſtinées au plus juſte, ſans reſpect de ſa perruque blonde & de ſon cimeterre à la romaine, dés qu'il commence à m'aſſoupir, je lui coupe raſibus la parole, & s'il fait mine ſeulement de broncher, je reçois bientôt

main-forte de vingt échots des plus glapiſſans qui eſcortent ſans miſericorde le pauvre diable de comedien juſques ſur les frontieres du theâtre.

COLOMBINE.

Il eſt trop divertiſſant.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle auſſi de faire des vers ?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les menuets du pont-neuf ?

ARLEQUIN.

Fi, ma mie, cela eſt bon aux invalides du Parnaſſe, de s'amuſer à des vaudevilles. Vive la ſatire, morbleu, c'eſt-là où je m'attache uniquement. C'eſt le thermomêtre de la raiſon, & la bequille du bon ſens eſtropié.

ISABELLE.

N'as-tu pas fait encore quelque critique conſiderable ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je fais grace à bien des ſots, depuis que je m'occupe à clouer une preface à un ouvrage fort pathetique, dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage pathetique ?

ARLEQUIN.

Les Aphoriſmes d'Hipocrate en vers burleſques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphoriſmes d'Hipocrate en vers burleſques ? Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Pour moi, comme je ne veux pas me brouiller avec l'academie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modeſtie ne faſſe moiſir deux petites piéces que j'ai en poche, je vais les mettre un peu à l'air, ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles.

COLOMBINE.

Que ſais-tu ſi l'on eſt d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voici pour vous mettre en goût *Il lit.* Recepte pour avoir à coup sûr des enfans.

ISABELLE.

Ah, Colombine, quel abſynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là-dedans une cohue d'obſcenités.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce titre ne parle pas aſſés françois ? Voici quelque choſe de plus.

ISABELLE *en lui arrachant la piéce des mains & la donnant à Colombine.*

Vois vîte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur.

COLOMBINE.

Bon ! ne faut-il pas s'accomoder au têms ? *Elle lit.*

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU,
ou le portrait fidele des paſſe-volans de la galanterie.

Aujourd'hui que le ſexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſavent badiner,
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbés ſont à la mode.
Car qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le tems d'apreſent?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit coquet tout plaiſant.
Qui ſait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniere
Qu'il faſſe toujours le godet.
Entendant ſurtout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille;
A ſe mordre de tems en tems,
Par maniere de paſſetems,
Une lévre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
Affectant de rire de tout,
Pour montrer qu'il a les dents belles;
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles,
Pour avoir le plaiſir de les pouſſer à bout.
En garde dans les Thuilleries,
Pour éviter un pied prêt à crotter le ſien;
Faiſant ſon cours aux comedies,
Où, ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des actrices jolies,
Et les *bas* ne lui coutent rien.
Voilà de legers traits de la délicateſſe
Où nos petits-collets ſont preſque tous tombés.
Avouons donc que la molleſſe
Eſt l'appanage des Abbés.

COLOMBINE *aprés avoir lu.*

Cela s'appelle un laquais univerſel.

ARLEQUIN.

Fi, ma mie, avec ton laquais : Je prétends bien être l'homme de chambre de mademoiſelle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens-tu entrer chez moi ?

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? ma foi ſur l'un & ſur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages.

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le partiſan d'où je ſors cinquante écus, ſans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour ſiffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoi en es-tu ſorti ?

ARLEQUIN.

Pour des petites niaiſeries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laiſſer cajoller par ſa femme, parce qu'un jour en revenant de la douanne, il la ſurprit qui me donnoit des petits ſoufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moi donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus ſortir; & c'eſt à cette ſortie bienheureuſe que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre ſerviteur.

ISABELLE.

C'eſt bien mon deſſein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & ſavoir le nom du partiſan, pour s'aller enquerir de toi. Où loge-t-il?

ARLEQUIN.

Dans la rue de la femme ſans tête, mademoiſelle.

ISABELLE.

Il ſe nomme?

ARLEQUIN.

Monſieur Tirepartout, mademoiſelle.

ISABELLE.

C'eſt aſſés, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu donc, mademoiſelle. *A Colombine.* Adieu bonne piéce. *En revenant vers Iſabelle.* Si par hazard on vous alloit dire chés ce partiſan, que j'ai la main ſubtile, je vous prie de croire que je ne ſuis pas homme à ſuivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiéte pas. Je vais parler de toi à mon pere.

ARLEQUIN *à Colombine.*

A tes heures perdues cinq ou ſix douzaines de ſoupirs pour le pauvre more.

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.

SCENE SUR LES ROMANS.

COLOMBINE, ISABELLE aſſiſe dans un fauteuil, qui tient un roman entre ſes mains.

COLOMBINE.

VOus voilà bien enfoncée dans la lecture de votre Cyrus? Apprenez-vous là les beaux ſentimens, pour édifier ce monſieur Tuetout, que votre pere vous veut donner en mariage?

ISABELLE.

Laiſſe-moi, Colombine, m'étourdir un peu ſur les bizarreries de mon pere, & ne rappelle point à mon eſprit la ſale idée de l'alliance qu'il veut faire avec un medecin Fi, fi, que cela ſent mauvais!

COLOMBINE.

Oh! je crois bien que cela ne ſent gueres bon auprés de ces heros de roman, dont vous vous rempliſſez la tête. Le moyen de goûter une ſimple mule, quand on eſt faite à ces fameux palefrois, qui ne tiennent point à terre, tant ils vont vîte. Le beau ragoût,

je vous prie, qu'une douceur aſſaiſonnée de grec & de latin, au prix de ces fleurettes appetiſſantes que l'eſprit ſavoure ſi delicieuſement dans les Clelies & les Polexandres ! Il n'y a qu'une choſe qui me dégoûte des romans, c'eſt qu'ils ſentent le plaidoyé à pleine bouche, on y bat trop la campagne.

ISABELLE.

Il faut bien préparer les évenemens, & ne pas commettre l'honneur du ſexe en le rendant ſenſible au premier rayon de tendreſſe qu'il entrevoit.

COLOMBINE.

Oui ; mais on ſe paſſeroit bien de tant de voyages, qui ne ſervent qu'à fatiguer deux amans. Il faut juſtement dix ans pour voyager, & dix ans pour ſe remettre de la fatigue du voyage. De plus, à votre avis, un amant doit-il prendre ſans garantie une belle qui aura été enlevée cinq ou ſix fois avant que de tomber entre ſes mains ? On ſait bien que ſa fidelité ſe ſuppoſe toujours dans un roman. Mais, voyez-vous, toutes ces courſes dans des pays ſi éloignés m'allarment, quand je ſonge qu'il ne faut quelquefois qu'une promenade au moulin de Javelle pour mettre à bout toute notre fierté.

ISABELLE.

C'eſt dommage qu'il n'y ait des hommes qui t'entendent, ils ne laiſſeroient pas tomber cela à terre.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Mon dieu ! penſez-vous que les hommes ne nous connoiſſent pas ? Il n'y a que les poëtes & les romanciers qui arment notre ſexe de pointes & de griffes, parce qu'ils ont preſque tous des mines qui nous convient à les faire enrager ; mais quand nous trouvons quelque homme qui nous plaît, & qui prend ſoin de nous le dire avec aſſiduité, je voudrois bien ſavoir ſi nous ſommes ſi méchantes qu'on nous fait, & ſi notre cœur ne paſſe pas pardeſſus tous les délais miſterieux des romans. Au moins, dans ces occaſions, la concluſion eſt bientôt trouvée.

ISABELLE.

Aurelio vient aſſés à propos pour t'interrompre.

COLOMBINE.

Vous m'avez dit que vous aviez à le quereller. Je vous laiſſe le champ libre.

SCENE DU BARON.

ARLEQUIN deguiſé en baron, COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & ſe tournant du côté d'où il eſt ſorti.*

HOla, hé, la Sauſſaye : Qu'on aille dire à la vieille marquiſe, que je l'envoierai paître, ſi je n'ai mon quartier avant la

fin de la ſemaine. Faites ſavoir à la preſidente, que je prens demain des pillules. Je la diſpenſe de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE. *à Iſabelle.*

Vous voyez bien que je ne me ſuis pas trompée.

ARLEQUIN *aprés avoir regardé quelque temps Iſabelle.*

Oui, mademoiſelle, la renommée ne m'a point ſurfait, en me cornant aux oreilles, que vous étiez le plus joli tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà, monſieur, une ſurrérogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaiſance la plus prodigue. Venez-vous ici de guet à pend pour aſſiéger ma ſimplicité?

ARLEQUIN *en s'aſſeyant.*

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes ſur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez pas, monſieur, d'être pris au mot?

ARLEQUIN.

Franchement je ſuis aſſez ſûr de mon petit fait auprés du ſexe; j'en enrage. Il faut être né ſous une étoile bien deteſtable, pour être aimé auſſi generalement que je le ſuis!

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avouez, entre nous, que les femmes ſont devenues bien folles depuis un temps. J'ai beau prendre tous les devans chez elles pour les dégoûter de moi; je croi, dieu me ſauve, qu'elles ſont enſorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue!

ARLEQUIN.

Je ſuis peut-être l'unique gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens; & j'ai le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veuille entrer à mon ſervice. En devineriez-vous bien la raiſon?

COLOMBINE.

C'eſt apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon! Eſt-ce que je fais jamais réponſe à perſonnes? Sur ce pied-là, j'aurois de quoi employer quatre ſecretaires, & pour le moins autant de poſtillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la réputation de maltraiter vos gens?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ai pas le naturel violent, je n'ai aſſommé que trente ou quarante laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cele ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que les gens ſont miſerables avec moi. Ils ne ſauroient faire un pas ſans que quelque émiſſaire de coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire Ah, mon dieu, que vous avez un joli homme de maître! Ma maîtreſſe ſe donneroit à tous les diables, & de grand cœur, pour avoir un tête à tête avec lui. C'eſt une fatigue enragée, de ſe voir tirailler à chaque pas qu'on ; fait & les valets me demandent cinquante écus d'augmentation de gages, ſeulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon ſervice. Je vois bien qu'il faudra que je me ſupprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laiſſer ſouffrir le pauvre ſexe, ſans lui enſeigner du moins quelque remede contre les feux que vous lui cauſez ?

ARLEQUIN.

Hé comment diable ſuffire à panſer toutes celles qui ſont folles de moi ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a cauſé la jauniſſe.

COLOMBINE.

Ho, pour cela, monſieur le baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Iſabelle en lui paſſant la main ſur le genouil.*

Ah, ma belle enfant, le peſant fardeau que d'avoir trop d'eſprit ! Les medecins m'ont menacé que je ne mourrai jamais que d'une replétion de mérite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez guéres appréhender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant vingt ans que je ſerois à tous les diables, ſi je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entierement dégoûté toutes les femmes des partiſans.

COLOMBINE.

Des partiſans ! Vous vous mocquez. Ce ſont des gens trés-polis & fort conſiderés dans le monde. On leur adreſſe tous les jours des épitres dédicatoires.

ARLEQUIN.

Fi ! c'eſt qu'il n'y a plus de police dans la poëſie : l'empire des lettres va de droit fil à l'hôpital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les entrées du Parnaſſe, cinq ou ſix mouchars du bel eſprit, qui arrétent impitoyablement tous ces panegyriques de contre-bande, qui

mettent l'honneur des Muſes à l'encan, & font paſſer Apollon pour le menêtrier de la douanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long-temps que la poëſie crie après une telle réparation.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire: J'appaiſerai bien-tôt ces cris. Mais j'ai bien un autre deſſein en tête.

ISABELLE.

Le peut-on ſavoir?

ARLEQUIN.

C'eſt que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ai pas aſſez de chambres garnies pour les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederai mes prétentions, ſoient tenus de me faire foi & hommages; & cela ſans préjudice de mes autres droits: car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galopper ſur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va ſans dire.

ARLEQUIN.

Avouez, mes pauvres enfans, que votre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça, ça, j'ai pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir ſauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, monſieur le baron.

les conquêtes ſi aiſées ne ſont pas d'honneur

ARLEQUIN.

Hé, tête-bleu, c'eſt bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce temps-ci ! Quand j'aime, je ſuis fougueux en diable : Je n'ai pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne; & s'il n'y avoit que moi, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Auſſi-bien, qu'en ai-je affaire, moi, que les belles n'ont pas accoûmé de faire ſoupirer un moment à crédit ?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, que vous payez ſi bien qu'on ne vous ſauroit rien refuſer.

ARLEQUIN.

Nenni, de par tous les diables, nenni. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réuſſir auprés des femmes. Voilà encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourſe ! Je prétens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la generoſité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le ſai de reſte : mais ſi j'allois faire le cruel, les cordiers deviendroient trop riche. Il faut bien cimenter la tendreſſe des belles par un peu de facilité, & ne pas ra-

brouer de plein ſaut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec notre mérite.

COLOMBINE.

Monſieur le baron a l'ame belle. Il ne ſe plaît point à faire des malheureuſes.

ARLEQUIN.

Malepeſte, je n'en fais que trop. Mais quoi, on ne ſauroit être partout. Ah, l'aſſommante choſe que le mérite! Si cela continue, je vais faire penſion à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne ſervira qu'à vous mettre plus en crédit.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible?

ISABELLE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc ſe hâter de venir en mon hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la ville ne s'engage pardevant notaire, à me fournir un ſecret pour être moins couru des belles, dès demain je prens la poſte, pour aller ſubtiliſer les habitans du pays de la Garonne. *A Iſabelle en la voulant embraſſer.* Va, mon petit bouchon, ne te deſeſpere pas. Je ſuis touché de ta tendreſſe. Il ne tiendra pas à moi que....

ISABELLE.

Doucement, monſieur le baron. Les manieres de cour ne ſimpatiſent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embraſſer de force.*

Eſt-ce qu'on refuſe quelque choſe aux gens de ma qualité, Allons ? qu'on me tende le bec inceſſamment. La friponne en a plus d'envie que moi.

ISABELLE.

Ah, le ridicule homme ! je n'y puis plus tenir. Sauvons nous, Colombine.

ARLQUIN.

Elles s'en vont ! Hola, chut, ſt, ſt. *Il ſiffle.* Elles font la ſourde oreille. Tans pis pour elles. Ma foi, elles y perdront plus que moi.

SCENE

DE BASSEMINE, D'ISABELLE, & de COLOMBINE.

BASSEMINE *à Iſabelle.*

ENtendez-vous, ma fille, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous la croyez ſourde ? Il y a une heure que vous l'étourdiſſez du mérite de votre monſieur Tuetout. Allons, avec

vous il faut avoir bonne tête & bonne patience.

BASSEMINE *à Colombine.*

Paix, impertinente; eſt-ce à vous que je parle? Allez voir là-dedans ſi j'y ſuis.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Ah, ſi j'étois en ſa place je ſai bien ce que je ferois.

BASSEMINE.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve; ma fille, monſieur Tuetout ſera bien-tôt ici: careſſez-le d'une maniere à lui perſuader que vous mourez d'envie d'être ſon épouſe.

ISABELLE.

Moi, l'épouſe de monſieur Tuetout! Vous vous mocquez, monſieur. Moi, l'épouſe d'un medecin!

BASSEMINE.

Oui vous, vous, vous, & cent fois vous. J'en ſuis d'avis ma foi, de lui donner quelque ſeigneur de la cour, qui n'attendra pas au lendemain des noces à me traiter de bourgeois: quelque tête évaporée, qui me viendra toujours jetter au nez ſa nobleſſe, & que je ne verrai jamais que quand il ſera preſſé de ſes créanciers! Je n'ai que faire d'un gendre qui croye être en droit de mettre tout par écuelles dans ma petite maiſon de campagne, & qui me regarde plutôt comme ſon banquier que comme ſon beaupere. Ainſi fais ton compte de n'avoir jamais

d'autre époux que monſieur, Tuetout.

ISABELLE.

Moi, j'épouſerois un homme, chez qui toutes les fluxions & les rhumatiſmes ont droit de bourgeoiſie ! un vieillard dont la perſonne eſt le bureau d'adreſſe & le rendez-vous de toutes les infirmités humaines !

BASSEMINE.

Monſieur Tuetout eſt un homme qui ſe porte mieux que moi. Il n'a que ſoixante & dix ans, & n'en paroît pas quarante-deux. C'eſt un homme qui a vécu toute ſa vie comme un hermite, & il y a peu de vieillards auſſi ragoutans que lui

ISABELLE

Il eſt vrai que c'eſt un mets fort ragoutant pour une jeune perſonne, qu'un vieillard & un medecin tout enſemble. Le moyen de deſcendre à mille petites careſſes innocentes avec un époux qui vous porte aſſidûment le mauvais air qu'il vient de prendre chez ſes malades ? C'eſt tout ce qu'on pourroit faire de permettre à un jeune medecin d'approcher ſa femme, aprés s'être fait parfumer chez la Cour au retour de ſes viſites.

BASSEMINE.

Ecoute, il n'y a point de milieu. J'attens monſieur Tuetout dans une heure au plus tard ; tes parens doivent s'y trouver : ſonge à prendre une bonne réſolution. *Il s'en va.*

ISABELLE *ſeule.*

Oh, pour la réſolution elle eſt toute priſe. O ciel, un pere auſſi déraiſonnable, méritoit-il de me donner le jour !

COLOMBINE *entre, riant à gorge déployée.*

Ha, ha, ha, ha, ha !

ISABELLE.

Qu'as tu donc à rire ſi fort ?

COLOMBINE.

Vous êtes ma foi heureuſe en viſites aujourd'hui. Un des plus fieffés originaux de la cour monte avec moi.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on ?

COLOMBINE.

Elle dit qu'elle s'appelle la comteſſe de Merlet.

ISABELLE.

Je ne connois point de comteſſe de ce nom là.

COLOMBINE.

Oh pour elle, elle dit qu'elle vous connoît bien. La voici. *Se mettant à rire.* Ha, ha, ha, ha !

ISABELLE.

Je ne ſuis guéres en état de la recevoir.

SCENE DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN déguiſé en Comteſſe, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant, à ſon laquais.*

OH, ho, diable, monſieur l'Eveillé vous êtes curieux ! A quelle école avez-vous appris à lever ſi haut les juppes d'une comteſſe ? Le public a-t-il quelque droit ſur ma peau, pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autrefois.

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, madame de faire en ſorte qu'on puiſſe remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

ARLEQUIN *lui donnant un ſoufflet.*

Te tairas-tu, pendart ? veux-tu me faire affront ?

COLOMBINE *à Iſabelle.*

La plaiſante idole de comteſſe !

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Ah, mademoiſelle, la maudite engeance que les valets ! Vous me voyez le viſage tout en feu. Ce n'eſt pas de fard, au moins : car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence,

que le compliment que je vous diſtinois m'eſt tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand'choſe madame, ſi j'étois la matiere de....

ARLEQUIN.

Comment, pas grand'choſe, mademoiſelle! La peſte m'étouffe ſi je ne donnerois mon comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. *Il ſe campe ſur un fauteuil.* Attendez.... Je croi que j'y ſuis. Le tintamare de diable, mademoiſelle, que votre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la comteſſe de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de votre vue, & l'ignorance de vos plaiſirs.

ISABELLE.

Vraiment, madame, je ſuis confuſe de la peine que vous prenez. C'étoit à moi de vous prévenir, par toutes ſortes d'endroits. Que je ſai mauvais gré à mon étoile de m'avoir laiſſé ignorer juſqu'ici votre demeure!

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez ſçue, ma petite mignone, à quelle heure me rencontrer chez moi? Suis-je de taille à demeurer un moment en place? C'eſt à faire à des poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moi, je ſuis à toute heure par voie & par chemin. Il n'eſt ſaiſon ſi déterminée qui me puiſſe retenir: J'affronte en

plein midi les incongruités du plus ardent ſoleil. Il y paroît aſſez à mon tein, ſans que je le diſe.

ISABELLE.

Vous voulez, madame, apparemment vous attirer un compliment?

ARLEQUIN.

Bon, j'attens bien aprés cela pour vivre! Cela eſt bon à de petites mijaurées, qui mettent toujours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je penſai ces jours paſſés colleter un jeune abbé, qui faiſoit aſſaut de complimens avec une petite précieuſe, qui vous reſſembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne voi rien de plus extravagant, que la conduite de la plupart des femmes. Elles ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la cour vient leur dire dans un temps de pluie: En verité, madame, vous faites honte à la lumiere: Le ſoleil ſe cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire: madame, votre conſcience oſe-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire tant de reſtitutions? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail; vos yeux le feu du ſoleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & votre tein celle des lis. Dieu me damne, il faudroit avoir de furieux réſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant là, madame, le manege du grand monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde eſt un grand cheval. A propos de cheval, votre pere ſonge-t-il à vous marier?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tout les diables, cela ne preſſe pas? Eſt-ce que je ne ſai pas les petites néceſſités du ſexe? J'ai été fille, peut-être en mon temps; & l'on fit bien de me marier de bonne heure: car dés l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la poupée, pour m'attacher au ſolide.

ISABELLE.

Il falloit donc, madame, que votre eſprit vous fit enviſager les choſes d'une autre biais que moi.

ARLEQUIN.

Malepeſte, c'eſt bien l'eſprit qui agit dans ces occaſions! C'eſt bien là où le bât bleſſe! Attendez à cinquante ans à me parler de l'eſprit des femmes: encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes ſur le bel article.

ISABELLE.

Cela eſt bien juſte, madame, puiſqu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de béterave, oſent empieter ſur nos droits, & attenter ſur nos meilleurs pratiques. J'ai fait un ſerment que la premiere de ces vieilles médailles qui me tendra la joue, je la lui choquerai ſi rudement, que je lui écacherai ſon ſurtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuſe qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle du haut goût, ferez-vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moi ſur vos demangeaiſons d'être mariée?

ISABELLE.

Il faudroit, madame, que je les euſſe auparavant, ces demangeaiſons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'eſt moi qui les aurai pour elle. Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant? Eſt-ce qu'on ſe cele rien entre les femmes?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, madame à vous dire des fauſſetés ou des ſottiſes?

ARLEQUIN.

Vraiment, vous y ſeriez bien venue, à me dire des ſottiſes! Des ſottiſes à la comteſſe de Merlet! La comteſſe de Merlet eſt

bien femme à ſouffrir des ſottiſes. Afin que vous l'entendiez, ma maiſon n'eſt ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eut la hardieſſe de prononcer ſeulement le mot de pardi devant moi : Je me donne aux cinq cens millions de diables, s'il boiroit du vin de plus de ſix mois : il faut tenir la bride courte aux domeſtiques ſur le chapitre de l'honnêteté : & c'eſt là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle eſt digne de vous, madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on diſe à la cour, que ma maiſon eſt une maiſon d'ordure : il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allât aviſer de conter quelque folie à quelque écervelée : que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie ; en voilà aſſez pour diſloquer la réputation de la maiſon la plus réguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me ſers depuis un temps que de laquais au deſſous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embaraſſée pour les cochers, car on ne les ſauroit prendre ſi jeunes ; mais j'ai jugé que le commerce des chevaux, &

la ſenteur du fumier, les rendoient moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, madame.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi revêche ſur les matieres de l'honneur, que j'obligeai monſieur le comte de Merlet à chaſſer un grand laquais des mieux fabriqués & des plus adroits; parce qu'il ſourioit quelquefois amoureuſement en me verſant à boire. Au moins quand j'étois ſeule, je ne me croyois pas en ſûreté.

ISABELLE.

Voilà, madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas auſſi de moi, que je fais faire des juſtes-au-corps brodés à mes galans: & je n'ai pas peur qu'on oye jamais tympaniſer ſur la comteſſe de Merlet à l'audience.

ISABELLE.

Ce ne ſont pas auſſi des femmes comme vous qu'on y tympaniſe.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'eſt pourquoi ſi vous avez quelque petite oppreſſion de cœur; là, là, n'en faites point la fine: je vous y ſervirai de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, madame, votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, ſi je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je ſuis fâchée, madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire, friande, que vous êtes aſſez bien avec votre godelureau, pour vous paſſer de mon ſecours. N'importe, dites-moi ſon nom.

ISABELLE.

C'eſt à moi, madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, peronelle. J'ai la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Francgoujat, Prêt-à-tout, l'Intrepide? Où eſt donc cette valetaille? Que de coups de fouet, que d'étrivieres! *A Iſabelle qui le ſuit.* Etes-vous de ma ſuite?

ISABELLE.

Souffrez, madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous aviſez pas de me rien demander: nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, madame, je.....

ARLEQUIN.

Ah, mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priverai pas le public d'une choſe ſi précieuſe.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma mie, pour une femme publique ?

ISABELLE

Ah, madame, uſez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ai bon beſoin : car votre degré eſt bien obſcur. Juſques au revoir. Serviteur.

SCENE

DE M. TUETOUT & de COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOilà une fille bien obſtinée, de ſe faire tenir à quatre pour vous regarder ſeulement. Que je vous plains, mon pauvre monſieur Tuetout, d'avoir à faire à ce petit dragon-là.

M. TUETOUT.

Il faut eſperer que l'arrivée de ſes parens la rendra plus traitable. Mais aprés tout, Colombine, je ne tire point un mauvais augure du peu d'accueil qu'elle me fait. C'eſt ſa pudeur qui joue de ſon reſte, & nous apprenons d'Hyppocrate, qu'une fille, à la veille d'être mariée, ne ſent en ſoi que de petites ſemences de rebellion contre ſon conjoint futur; d'autant que la nature ſe ſouleve à la vue des conſequences du mariage: mais le même Hyppocrate nous apprend auſſi, que ces mouvemens ne ſont que momentanés, & ne ſervent qu'à faire valoir à l'époux le mérite de la poſſeſſion.

COLOMBINE.

Mais votre Hyppocrate ne dit-il point auſſi que ces petites ſemences de rebellion dont vous parlez, vont quelquefois juſqu'à vouloir déviſager les gens? Car j'ai vu l'heure qu'Iſabelle alloit ſauter ſur votre friperie, ſi vous n'euſſiez gagné au pied au plus vîte.

M. TUETOUT.

C'eſt que mon mérite n'a pas encore eu le tems de faire ſur ſon cœur toute l'impreſſion qu'il y fera. Voici la premiere fois qu'Iſabelle me voit: & entre nous, monſieur de Baſſemine ſon pere nous marie en quelque façon à la mode des Turcs.

COLOMBINE.

Comment à la mode des Turcs?

M. TUETOUT.

C'eſt que chez les Turcs la mariée ne voit l'époux qui lui eſt deſtiné, que le jour du mariage.

COLOMBINE.

Ma foi, j'approuve fort la methode des Turcs : car ici quelquefois, à force de s'être vus avant le mariage, on n'a plus rien de nouveau à ſe dire le jour des nôces.

M. TUETOUT.

Au reſte, je ne ſuis pas en peine de charmer le cœur d'Iſabelle ; & quand elle aura fait un tour dans ma bibliothéque, & que je lui aurai montré toutes mes antiquités, je ſuis sûr.....

COLOMBINE.

Vous croyez donc qu'Iſabelle ſoit d'humeur à ſe payer d'antiquailles ? C'eſt bien une fille de ſon âge qu'on amuſe avec des babioles : encore ſi vous parliez de lui montrer chez vous cinq cens differentes ſortes de jeux rangés tous par ordre alphabetique, & que vous vous engageaſſiez à lui fournir, étant ſon mari, autant de joueurs & d'argent qu'elle en ſouhaitera, peut-être.....

M. TUETOUT.

Comment ! Iſabelle eſt donc une joueuſe ? Hé, monſieur de Baſſemine ne m'en a rien dit.

COLOMBINE.

Voulez-vous qu'il aille vous dire que ſa

fille joue à perdre dix mille écus en une ſoirée ? Que depuis la mort de ſa femme elle a fait de ſa maiſon un theâtre de jeu & de bel eſprit ? qu'elle eſt infatuée de cent gredins de poëtes, & qu'en un mot elle a toutes les diſpoſitions néceſſaires pour vous faire tourner la cervelle, ſi vous l'épouſez.

M. TUETOUT.

Ah, je ne ſavois pas cela. Mais encore, Colombine, n'aime-t-elle que le jeu ?

COLOMBINE.

C'eſt bien aſſez ce me ſemble : & le jeu eſt un acheminement ſecret à tous les déſordres dont une femme peut être capable. On ſe fait d'abord une douce habitude de voir un certain nombre de gens, qui ne reſpirent que le plaiſir : on les accoutume à des petites privautés à qui le jeu ſert de couverture. Voilà déja la moitié du chemin fait : il ne faut plus qu'un revers de fortune, pour donner occaſion à un cavalier d'offrir à point nommé ſa bourſe. Si cette bourſe eſt acceptée, ce qui ne manque preſque jamais, à quoi tient, je vous prie, l'honneur d'une femme ?

M. TUETOUT.

Oh, ſi Iſabelle eſt jamais la mienne, je ſaurai bien la dégoûter du jeu par un remede.....

COLOMBINE.

Hé, monſieur, la medecine eſt déja aſſez

décriée, ſans que vous l'alliez commettre, en voulant guérir un joueur de ſon entêtement. C'eſt comme ſi vous entrepreniez de faire deſcendre la lune en terre.

M. TUETOUT.

A cela prés, qu'Iſabelle ſoit ma femme, & que j'aye le vent de quelque galanterie; je ſai bien comme je me vangerai.

COLOMBINE.

Sera-ce en allant encore lui faire excuſe, & vous jetter à ſes pieds, comme il eſt arrivé à certains maris de nos jours?

M. TUETOUT.

Tu me prens donc pour quelque ſot?

COLOMBINE.

Ou bien, ne ferez-vous pas comme ces époux commodes, qui ſe conſolent aiſément de leurs diſgraces domeſtiques, par les répreſailles? Mais je ſuis folle! êtes-vous d'un âge à repreſailles?

M. TUETOUT.

Que cela ne t'inquiéte pas. Je vais voir ſi Iſabelle eſt moins pigrièche que tantôt.

COLOMBINE *aprés qu'il eſt parti.*

Il faut que ce diable de vieillard ait bien la rage d'épouſer, pour n'avoir pas donné dans tous les piéges que je lui tendois. Mais il n'en eſt pas où il penſe, & je remuerai aſſurément ciel & terre, pour l'éxiler d'ici avec toute ſa parenté.

SCENE

QUI PRE'PARE L'ARRIVE'E DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, COLOMBINE, M. TUETOUT.

M. DE BASSEMINE *entrant comme un deſeſperé.*

AH ! ah ! ah ! je n'en puis plus, cette affaire-ci me cauſera la mort. Malheureux pere que je ſuis, d'avoir donné le jour à un ſerpent.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce donc, monſieur ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

BASSEMINE.

Ah Colombine ! je ſuis deſeſperé, ce n'eſt pas une fille que j'ai engendré, c'eſt un lutin, c'eſt un..... ah ! ah ! ah ! je ſuis tout hors de moi.

COLOMBINE.

Mais le mal eſt-il ſi grand ?

BASSEMINE.

Cela paſſe l'imagination. Déchirer en ma preſence les articles que nous avions dreſſés monſieur Tuetout & moi, avec ſes

parens & les miens. Ah ! ah ! je n'en reviendrai jamais.

COLOMBINE.

Hé, là là, monſieur, tâchez un peu à vous ravoir. BASSEMINE.

Non non, Colombine, je ſuis ſaiſi d'une maniere.... Ouf ! Je ne crois pas paſſer la ſoirée. *Il ſe laiſſe tomber ſur un fauteuil.*

COLOMBINE *contrefaiſant la pleureuſe.*

Il eſt vrai que cela fait pitié. Un pere..., ah ! qui a une fille... ah ! qui refuſe..., ah ! de ſe marier... ah tout franc, monſieur, cela me fait plus de peine qu'à vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre Colombine, n'as-tu point quelque conſeil à me donner ?

COLOMBINE *continuant ſes fauſſes larmes.*

Fille ingrate ! ah ! veux-tu faire mourir.... ah ! un pere... ah ! qui eſt la bonté même... ah ! ah ! ah ! ah !

BASSEMINE.

Parle-moi, ſans pleurer, mon enfant, que dois-je faire en cette extrémité ?

COLOMBINE. *aprés avoir un peu rêvé, lui dit d'un ton dolent :*

Monſieur, cette affaire ayant fait grand bruit dans le quartier, les méchantes langues ne manqueront jamais d'empoiſonner les choſes, à cauſe de cette convocation de parens qui s'eſt faite avec tumulte. C'eſt pourquoi....

BASSEMINE.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si pour éviter le ſcandale, vous vouliez rendre arbitre du fait le premier commiſſaire du quartier, j'ai en main un homme de probité, & qui eſt de mes parens, qui meneroit les choſes du bel air, & peut-être que la preſence d'un commiſſaire obligeroit votre fille....

BASSEMINE.

Où loge-t-il ce commiſſaire de tes parens que je l'envoye querir ?

COLOMBINE.

Il viendra plûtôt quand il me verra. Je vais lui dire que vous l'attendez.

BASSEMINE.

Ne tarde pas, car la choſe preſſe.

COLOMBINE.

Je ſuis à vous dans un moment.

Monſieur Tuetout arrive.

M. TUETOUT.

Je vous cherche par tout, pour vous dire que votre fille vient de faire ſa déclaration, qu'elle n'aura jamais d'autre mari qu'Aurelio. Aprés cela il n'y auroit pas de ſureté pour moi à l'épouſer, & vous trouverez bon que je tourne mes vœux du côté de cette petite veuve, dont.....

BASSEMINE.

Point, point, monſieur Tuetout, le ma-

riage ſe va conclure tout à l'heure. Colombine doit m'amener dans un moment un honnête commiſſaire, qui ſaura bien mettre notre opiniâtre à la raiſon.

M. TUETOUT.

Mais, ſi elle ne veut pas ?

BASSEMINE.

Il faudra bien qu'elle le veuille quand la juſtice s'en mêlera ; & pourvû que ſes équipées n'ayent point rallenti votre ardeur pour elle....

M. TUETOUT.

Moi, je l'aime malgré tout ce qu'elle a fait : mais vous jugez bien, monſieur de Baſſemine, qu'il ſeroit fâcheux....

BASSEMINE.

J'entens du bruit : voyons ſi ce ſont nos gens.

SCENE DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ARLEQUIN déguiſé en Commiſſaire.

COLOMBINE *à Baſſemine.*

VOici monſieur le Commiſſaire. Il faut qu'il ſoit bien de mes amis pour l'avoir pû réſoudre à venir ſi promptement. *Baſſemine & Arlequin ſe font des civilités muettes.*

BASSEMINE.

Monſieur avoit apparemment quelque affaire de conſéquence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé aprés un petit démenagement ; vous m'entendez bien ? C'étoit chez une jeune Picarde : J'y ai trouvé deux étudians en droit, dont j'ai ſaiſi les porte-feuilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ai fait jetter les meubles par les fenêtres.

BASSEMINE.

Meſſieurs les commiſſaires ſont toujours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foi, monſieur, notre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apreſent ont trop de vertu, pour notre profit ; & ſans quelques joueurs de baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je croi qu'en toute une année nous ne trouverions pas de notre charge, de quoi faire foüetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'êtes pas ſi malade que vous vous le faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moi, je laiſſe au commun de mes confreres le ſoin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de patiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fi, fi, cela eſt trop

trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réuſſir, on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans notre petite profeſſion.

M. TUETOUT *à Arlequin.*

Monſieur, ſi vous voulez entrer, il n'y a point de temps à perdre.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Monſieur, Colombine a dû vous dire le ſujet qui ...

ARLEQUIN.

Oui, oui, elle m'a dit je ne ſai quoi, que votre femme vous fait enrager.

BASSEMINE.

Ma femme, monſieur ? Graces à dieu, je n'en ai plus.

ARLEQUIN.

C'eſt donc votre fille ? Et bien, fille ou femme, c'eſt toujours même pâte.

BASSEMINE.

Oui, monſieur, ma fille eſt une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je lui veux donner ; c'eſt un eſprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il ? On n'eſt peut-être pas femme ni fille pour rien. Mais ne vous inquiétez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains ; & je ſaurai....

M. TUETOUT *à Arlequin.*

Ne perdons point de tems, monſieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN *à Baſſemine.*

Voilà un homme bien empreſſé ! Quel interêt prend-il à votre affaire ?

BASSEMINE.

C'eſt l'amant de ma fille, & qui par vos ſoins ſera bientôt ſon mari.

ARLEQUIN *à Baſſemine.*

Quoi ! ce vieux ragot eſt l'amant de votre fille ?

BASSEMINE.

Oui, monſieur.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez bien fait de me le dire ; car à ſon air, je l'aurois pris pour un vrai remede d'amour.

M. TUETOUT *à Arlequin.*

Monſieur le commiſſaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant preſſer, tu ne ſeras que trop tôt arrivé au but.

SCENE

SCENE
DU PLAIDOYÉ D'ISABELLE.

ARLEQUIN en Commiſſaire, M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ISABELLE, COLOMBINE, Pluſieurs parens.

ARLEQUIN *entrant à côté d'Iſabelle.*

CA, ça, nous allons bien rire. Un ſiége. *A Iſabelle.* C'eſt donc vous, petite perſonne.... Hola, qu'on apporte un ſiége. *Un laquais donne un ſiége à Arlequin, qui dit aprés s'y être aſſis :* Il eſt bien dur.

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'aujourd'hui la juſtice eſt diablement molle. On ne ſauroit trop prendre de précaution.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Vous ſavez, monſieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites bien votre devoir.

ARLEQUIN *en élevant ſa voix.*

Comment, que je faſſe mon devoir! Eſt-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma charge?

BASSEMINE.

Ah, monſieur, je n'ai garde....

ARLEQUIN.

Apprenez que c'eſt moi qui renoue tous les mariages diſloqués de Paris, & que j'ai facilité plus de cent hymens clandeſtins en ma vie.

BASSEMINE.

Monſieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

C'eſt donc vous, la belle Iſabeau, qui refuſez d'épouſer un membre de la faculté ? Vous auriez bon beſoin pourtant de quelqu'un qui vous chaſsât vos mauvaiſes humeurs.

ISABELLE *à Arlequin.*

Monſieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raiſons où tout mon ſexe n'eſt pas moins intereſſé que moi : il s'agit de l'interêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne ſaurions nous diſpenſer de lui donner audience. Mon clerc, faites faire ſilence. La cour a beſoin de repos.

ISABELLE *defendant ſa cauſe.*

Meſſieurs, dans le deplorable état où la galanterie ſe trouve aujourd'hui, il n'eſt pas étrange qu'une femme ſoit réduite à entreprendre la cauſe de toutes les autres. Notre ſexe attendroit long-temps en vain qu'un

autre prit le ſoin de le vanger. Depuis que les cabarets & les manufactures à tabac ſont devenus ſi fort à la mode, les femmes ont ceſſé d'y être, & l'amour, tout puiſſant qu'il eſt, ne ſauroit plus balancer dans l'eſprit des jeunes gens, le fade & brutal plaiſir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, meſſieurs, ſi l'exorde nous mene à la Galere, garre que la peroraiſon ne nous faſſe tomber à la greve.

ISABELLE *continuant.*

Où eſt le tems que le beau ſexe voyoit aſſiduement à ſes pieds une jeuneſſe floriſſante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'âge d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître notre pouvoir. Dans ce temps heureux, il n'y eut pas eu de sûreté à nous choquer ; & la peine ſuivoit de prés le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choſes ont bien changé de face : & nous éprouvons ſenſiblement, que l'empire de la tendreſſe n'eſt point à l'épreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il eſt, mille infatigables avanturiers arpenter d'office tout l'univers, pour ſoutenir nos querelles : & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourd'hui qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai : car je ſai des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galans.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'eſt point dans notre ſiécle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer, du revenu de leurs appas, les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de pair avec les plus fameux conquerans. Aujourd'hui la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable : on leſine juſques ſur les petits ſoins : & bien loin de ſe dépouiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'avec des reſerves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'eſt l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous uniſſant tous les jours à d'imbecilles vieillards : nation de tout temps reprouvée dans toute l'étendue de l'empire amoureux. Ces aſſortimens bizarres, que l'avarice ſuggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus ſans nombre. C'eſt la pepiniere des ſeparations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'abbés coquets qui ſont ſans ceſſe à l'affus de ces ſortes de mariages. Auſſi penſe-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un conſentement pour des liens que notre cœur abhore, & contre qui notre liberté (pour ne rien dire de plus) ne ceſſe point de re-

clamer. Croit-on qu'il y ait des filles aſſez novices, pour prendre aiſément le change en fait de mariage? Et la douce idée que nous nous en faiſons, eſt incompatible avec les auſterités où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne ſavons nous pas que l'hymen eſt une eſpéce de milice, dont les enfans & les vieillards ſont également incapables? Ne ſavons-nous pas qu'il en eſt du mariage comme du feu ſacré des veſtales, qu'il falloit entretenir religieuſement, ſous peine de la vie.....

ARLEQUIN.

Il eſt vrai: & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puiſqu'il ne peut ſouffler que du derriere.

ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que faſſe un vieux barbon ſous la barriere de l'hymen, ou plutôt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprés d'un époux qui la catechiſe à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ſes proueſſes du temps paſſé? Un bouru, qui fait un crime à ſa moitié d'un ruban ajoûté à ſa coeffure, & qui donne la queſtion à ſes ſerviteurs ſur les démarches les plus innocentes de ſa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladie, dont la vieilleſſe eſt exercée, ni de cette toux inſupportable

qui eſt la muſique ordinaire d'un vieillard. Ah, meſſieurs, que de raiſons pour juſtifier une femme qui peut gagner ſur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard! Ce n'eſt pas que je ne trouve quelque choſe d'heroïque dans la triſte fidelité dont on a le courage de ſe picquer envers des maris faits de la ſorte: il faut que je confeſſe hautement ma foibleſſe. Dans une pareille extrêmité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais démordre de la haine que j'aurai conçue une fois pour le vieillard qui oſera attenter à ma liberté.

Colombine veut défendre les vieillards, en faveur de monſieur Tuetout: mais lui qui connoit ſon ironie, l'en empêche; & renonçant au mariage d'Iſabelle, dégage Baſſemine de la parole qu'il lui avoit donnée. Iſabelle épouſe Aurelio, & la Comedie finit.

LA CRITIQUE DE LA
CAUSE DES FEMMES

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par monſieur Deloſme de Monchenai, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le 14. Février 1688.

ACTEURS.

CINTHIO, Vieillard.
ISABELLE, Femme de Cinthio.
COLOMBINE, Baronne.
ARLEQUIN, Chevalier.
MEZZETIN, Comte.
PIERROT, Valet de Cinthio.

La Scene eſt à Paris chez Cinthio.

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE I.

PIERROT, CINTHIO.

PIERROT

QUand je penſe à par moi ce que c'eſt qu'une femme, franchement ça me démantibule tout mon pauvre eſprit : car il n'y a point de lime ſi rude ni de charette ſi mal-aiſée à gouverner. J'ai beau fermer la porte, notre maiſon ne deſemplit point de chevaliers & de marquis. Un laquais apporte une lettre ; le maître en vient querir la réponſe ; toute la nuit au

bal ; tant que le jour dure en festins, ou à la comedie. Ah, le bon petit train pour un bourgeois de l'âge de notre maître ! Si j'étois propre au mariage, pour si peu que ma femme m'envoyeroit à souper sur une assiete ! Ma foi, on n'endormiroit pas comme cela le petit.

CINTHIO *sortant de table, sa serviette à sa main, & se rinsant la bouche, dit en approchant de Pierrot.*

Pierrot ?

PIERROT.

Monsieur ?

CINTHIO.

A la fin pourtant me voilà maître chez moi, & une fois en la vie j'ai soupé à huit heures. Il n'est rien tel, mon ami, que de se faire craindre, & d'avoir la vigueur dans le commencement d'un ménage. Malepeste du train que ma femme y va, si je n'y mettois ordre, on me prendroit bien-tôt pour un....

PIERROT.

Vous avez beau faire, monsieur, on vous prendra toujours pour ce que vous êtes.

CINTHIO.

Que veux-tu dire, faquin ?

PIERROT.

Moi ? rien, monsieur, je ne parle pas.

CINTHIO.

Comment, maraut, tu ne parle pas ? Ne

viens-tu pas de dire que j'ai beau faire, qu'on me prendra toujours pour qui je ſuis ?

PIERROT.

Oui, monſieur.

CINTHIO.

Hé bien, coquin, qu'eſt-ce que je ſuis ?

PIERROT.

Puiſque vous le voulez ſavoir, vous êtes un fou d'avoir épouſé une chévre de dix-ſept ans, qui ne trouve point de pire maiſon que la vôtre, & qui a toujours à ſes trouſſes un tas de gens de cour, dont la hantiſe à la fin produiroit quelque bicêtre.

CINTHIO *à part.*

Voici un marouſle qui ſait quelque choſe.

PIERROT.

Franchement, ces drôles-là ſont un peu trop fringans.

CINTHIO.

Comment donc ?

PIERROT.

En un quart d'heure ils en font plus entendre à madame, que vous ne lui en diriez en trois ans.

CINTHIO *à part.*

Ouais ! qu'eſt-ce que tout cela veut dire ? Tâchons de nous éclaircir ; il eſt vrai que la jeuneſſe d'à cette heure va terriblement vîte.

PIERROT.

Vous ne ſauriez le croire, monſieur.

CINTHIO.

Ouf ! il y a là quelque choſe. Mais dis-moi, Pierrot, ma femme a-t-elle quelque accointance avec des gens de qualité ? En vois-tu venir quelqu'un au logis ?

PIERROT.

Hé, fi donc, comme vous faites ? eſt-ce que vous ne le voyez pas auſſi bien que moi ? Leur caroſſe bouche toujours notre porte, & vous empêche la plûpart du temps de rentrer.

CINTHIO.

Eſt-ce que tous ces caroſſes-la ne vont pas chez cette baronne qui demeure au ſecond étage ?

PIERROT.

Oui, de par tous les diables, ils y vont ; mais la baronne les envoye chez nous dès que vous avez le dos tourné.

CINTHIO.

Sur ce pied-la j'en tiens. Et quand ils ſont chez nous, Pierrot, vois-tu quelque choſe.... qui ſoit... là... quelque choſe contre...

PIERROT.

Je n'en vois ma foi que trop, je voudrois bien n'en avoir pas tant vû.

CINTHIO *à part.*

Ah ciel ! Mais encore qu'as-tu vu ?

PIERROT.

Ce que je voudrois n'avoir point vu.

CINTHIO *à part & en ſe touchant la tête.*

C'eſt-à-dire, que... *Haut.* Et qu'eſt-ce que tu voudrois n'avoir point vu ?

PIERROT.

Ce que j'ai vu, monſieur.

CINTHIO.

Ah, l'infidelle! Au bout de trois mois de mariage! Mon pauvre Pierrot, ne me fait point languir; dis moi bonnement comme tout cela s'eſt paſſé.

PIERROT.

Tenez, je vous vas tout dire, car je ſuis franc comme oſier. Je faiſois ſemblant de donner à boire au perroquet.

CINTHIO.

Hé bien?

PIERROT.

Il eſt arrivé qu'en lanternant autour de la cage....

CINTHIO.

Tu as vu apparamment....

PIERROT.

Non, je ne pouvois pas voir; car, ſauf votre reſpect, je tournois le dos à madame.

CINTHIO.

Mais enfin, Pierrot, que diſoient-ils? que faiſoient-ils? veux-tu me faire perdre patience?

PIERROT.

Vous ne le ſaurez que trop tôt, monſieur: ils diſoient....

CINTHIO.

Quoi?

PIERROT.

Hé mais, ils diſoient....

CINTHIO.

J'enrage.

PIERROT.

Ils disoient, monsieur, qu'il étoit tems d'aller à la comedie, & que s'ils ne se dépêchoient, ils trouveroient toutes les loges prises.

CINTHIO.

Coquin, depuis un quart d'heure tu me tiens le poignard dans l'ame, pour me faire confidence d'une sottise.

PIERROT.

Hé non, ce n'est rien d'aller à la comedie avec un chevalier; ce n'est rien d'être placée aux premieres loges; ce n'est encore rien à une femme comme la votre, de se faire rouler dans un beau carosse!

CINTHIO.

Que tu es brutal, mon ami, avec ton carosse! quel mal cela fait-il à l'honneur d'une femme?

PIERROT.

Ho, puisque vous ne savez que cela, je vous apprens moi, que c'est une pernicieuse drogue, & que tous ces prêteurs de carosses ne cherchent qu'à mettre des bourgeoises à mal.

CINTHIO.

Au travers de ces sottises, je ne laisse pas d'entrevoir que ma femme depuis un tems est chagrine d'aller à pied, & que ces messieurs qui la promenent, pourroient à mes dépens, demander le payement de leurs

courſes. Dis-moi un peu, Pierrot, quand ma femme parle de moi avec ce chevalier, comment s'en explique-t-elle ?

PIERROT.

Ho pour cela, monſieur, fort honnêtement ; c'eſt, morguoi, une gentille comere qui vous rend bien juſtice.

CINTHIO.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Vous ne ſauriez croire tout ce qu'elle en dit.

CINTHIO.

Mais encore ?

PIERROT.

Elle dit, ma foi, que ſes parens l'ont ſacrifiée ; que vous êtes trop vieux pour elle ; que vous ne faites que cracher la nuit, & que ſi vous ne mourez pas au plus tard dans un an, elle priera ſes amis de vous enterrer tout en vie. Ma foi, monſieur elle arrange cela tout au plus juſte.

CINTHIO.

Et que répond le chevalier à cela ?

PIERROT.

Pour un homme d'épée, je le trouve aſſez poſé ; il la conſole du mieux qu'il peut ; il lui promet de l'épouſer ſi-tôt qu'elle ſera veuve ; il badine avec elle ; il place des mouches ſur ſon viſage. Tout franc, monſieur, je pardonne à madame de s'en divertir, car c'eſt un drôle de corps, qui a de petites geſtes auſſi bouffones. Je gage que vous l'aimeriez

ſi vous aviez vu toutes les ſingeries qu'il fait autour de votre femme.

CINTHIO.

Tais-toi animal, je n'en veux pas ſavoir davantage.

PIERROT.

C'eſt pourtant un compagnon qui a de bonnes reparties, qui... Malepeſte comme onfrappe! Oh dame, ce coup là, c'eſt madame qui revient: la voilà juſtement avec ſa diable de baronne.

CINTHIO.

Je lui vai laver la tête, & de la bonne ſorte.

SCENE II.

ISABELLE, LA BARONNE, CINTHIO, PIERROT.

ISABELLE.

AH ma chere, que de pauvretés, que de fadaiſes, que d'impertinences dans une ſeule comedie! N'admirez-vous point la Cauſe des Femmes chez les Italiens? Oh pour le coup nous tombons-là en d'aſſez plaiſantes mains.

CINTHIO *à part.*

Pierrot a raiſon, elle eſt trop jeune pour moi.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Oh, pour cela, madame, vous en voulez d'ailleurs aux Italiens : car à tout prendre, la piéce n'eſt pas mauvaiſe, & ma complaiſance ne ſauroit décrier une choſe qui plaît à tout Paris. Pour moi, madame, j'en ſuis charmée, ce qui s'appelle charmée.

ISABELLE.

Ah, madame ! quelle playe vous faites au bon ſens ! Je crois que voilà la premiere fois que votre diſcernement eſt tombé en défaut. Votre eſprit là-deſſus vous doit faire de violens reproches. Vous n'y penſez pas, madame, quand vous accordez votre eſtime à une ſatyre ſi empoiſonnée.

COLOMBINE.

Oh, madame, ne frondez point la ſatyre, s'il vous plaît. C'eſt tout ce qu'il y a de joli : elle eſt d'un piquant & d'un âpre qui fait plaiſir, je vous jure.

CINTHIO *à part.*

Que de ſottiſes ! Elles ſont toutes deux folles.

ISABELLE.

Chacun a ſon goût, madame. Pour moi je ne ſaurois ſouffrir qu'on y déchire les femmes, & qu'on ne diſe qu'un mot en paſſant de ces brutaux de maris. *A Cinthio.* Ah ! vous voilà, monſieur ! Et que veut dire ce cure-dens ? Auriez-vous bien ſoupé ſans moi ?

CINTHIO.

Me ſuis-je obligé par mon contrat à vous attendre tous les jours à dix heures, & à ne pouvoir ſouper ſans vous ? Madame, vos manieres vous attireront du chagrin ; & une fois pour tout, je prétens être maître chez moi.

ISABELLE.

Vous, le maître ? & depuis quand donc ? Vous ne l'aviez pas encore pris d'un ton ſi familier.

CINTHIO.

Je le prendrai du ton qu'il faut pour vous faire rendre à mes heures, & pour vous empêcher de courir les rues avec un tas de fainéans, qui....

ISABELLE.

Pauvre homme ! vous me faites pitié. Croyez-moi, allez vous mettre au lit, vous en avez beſoin. Les gens de votre âge devroient être couchés dès ſix heures.

COLOMBINE.

Cela ne commence point mal.

CINTHIO.

Vous prétendez donc, madame l'étourdie, me traiter à peu prés comme un honnête valet ? Non, morbleu, non, je ne le ſouffrirai pas, & j'y mettrai bon ordre.

ISABELLE.

Je vois bien que vous avez ſoupé tout ſeul, & que pour vous deſennuyer, vous

avez pris ſoin de boire. Laquais, qu'on le mene doucement à ſa chambre, & qu'on le ſoutienne de peur qu'il ne s'eſtropie.

CINTHIO.

Prenez garde vous-même que je ne vous redreſſe, s'il vous arrive jamais de faire de pareilles équipées.

ISABELLE.

Quand il ſera couché, qu'on ferme bien ſes rideaux, de peur qu'il ne s'enrhume.

PIERROT.

Voilà, mardi, ce qu'on appelle une maîtreſſe femme.

COLOMBINE.

En verité, madame, c'eſt à vous à gouverner un mari. Oh que je vous ſais bon gré de le mettre d'abord ſur le bon pied! Avec ces animaux-là, ſi on ne tient la bride un peu haute, ils ſe donnent un droit d'empire, dont ils ne reviennent jamais. Une femme aviſée ne ſauroit trop tôt montrer les dents à ſon mari.

ISABELLE.

Oh, il eſt en bonne main, madame, laiſſez-moi faire.

COLOMBINE.

La franche ruſée! on ne diroit pas qu'elle y touche. Ce n'eſt pas qu'à tout prendre, vous avez encore trop d'égards pour ce vieux fou-là. Il y a mille femmes à votre

place qui ſe feroient interdire, & qui ſe ſaiſiroient de la clef du coffre-fort.

ISABELLE.

C'eſt par où j'ai commencé, madame.

COLOMBINE.

Mais voici le chevalier Sbrufadel. C'eſt lui-même, madame, qui nous a abandonnées à l'indiſcretion de la foule, & qui aura pris parti avec quelques marquiſailles.

SCENE III.

ISABELLE, ARLEQUIN en chevalier, LA BARONNE.

ISABELLE.

CEla eſt fort beau, chevalier, que des femmes de notre qualité reviennent de la comedie ſans homme!

ARLEQUIN.

A ma place, madame, vous euſſiez été plus embaraſſée que moi. Savez-vous qu'à la lettre j'ai eu trente caroſſes ſur les bras, & que tout ce qu'il y a de chevaux à Paris, étoient aujourd'hui à la comedie? Hé bien, qu'a dit le bouru à votre retour?

ISABELLE.

Ce que diſent d'ordinaire les gens de ſon âge. Il a grondé, je l'ai cru yvre, un laquais l'a mené coucher, & voilà tout. La Violette, qu'on nous prépare à manger.

COLOMBINE.

O ça, chevalier, en attendant le ſouper, dites-nous de bonne foi ce que vous penſez de la comedie?

ARLEQUIN.

Moi, madame, dieu me damne ſi j'en penſe rien : Et où eſt le mot pour rire dans cette piéce-là?

ISABELLE.

Vous voyez pourtant, baronne, que le chevalier eſt de mon parti.

ARLEQUIN.

Fi, cela crie vengeance, c'eſt une farce à laquais.

COLOMBINE.

Mais, tout Paris la voit.

ARLEQUIN.

C'eſt que tout Paris ne ſait que faire, & que la comedie eſt le rendez-vous des fainéans.

COLOMBINE.

Mais encore, chevalier, qu'y trouvez-vous de ſi deteſtable?

ARLEQUIN.

Moi? Tout.

ISABELLE.

Et le baron de Trouſignac, madame, l'approuvez-vous, quand il ſe vante que ſes conquêtes l'importunent, & que l'empreſſement des femmes lui fera abandonner la ville?

ARLEQUIN.

Je lui pardonnerois s'il étoit fait comme moi. Mais ils font jouer ce rôle-là par le plus damné visage, & par le plus maudit comedien. Je vous dis encore un coup, qu'il n'y a rien d'assorti dans cette piéce-là. Diable! je m'y connois, il m'en passe assez par l'oreille.

ISABELLE.

O ça, madame, comment sauverez-vous cet abominable endroit du moulin de Javelle, où l'on prétend qu'une collation fait trébucher l'honneur des femmes? Le theâtre ne rougit-il point d'un si horrible sentiment?

COLOMBINE.

Pour une jeune personne, madame, vous prenez les choses bien au pied de la lettre? Ne voyez-vous pas que c'est un coup de verge qu'on donne à mille coquettes, qui prennent là leur lieu d'assemblée?

ARLEQUIN *en riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

COLOMBINE.

C'est une vraie convulsion, chevalier, qui vous vient de prendre.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, si je puis songer sans rire à la coeffure de la comtesse de Merlet. C'est, selon moi, le meilleur endroit de la piéce.

ISABELLE.

Baronne, quand vous me devriez battre, il faut, ma petite chere, que je fronde encore, *Apollon menêtrier de la douanne.* La groſſiereté!

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas le plus foible endroit, madame, ſongez-y-bien.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, il m'a frappé; & je trouve que ſi Appollon pouvoit une fois entrer dans les groſſes fermes, les poëtes en ſeroient mieux vêtus de moitié, & les auteurs auroient de quoi porter des manteaux d'écarlatte.

COLOMBINE.

Croyez-moi, il y a un peu de bile ſur le jeu.

ARLEQUIN.

Non, ou la peſte m'étouffe. Mon medecin m'a purgé il n'y a que trois jours.

COLOMBINE.

Comment trouveriez-vous cette piéce bonne, madame? vous n'avez fait que cauſer d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Pour moi, je n'en aurois pas perdu une goutte, ſans une maudite brandebourg qui me cornoit à tout moment aux oreilles, que la piéce ne vaut pas le diable, mais que les comediens y gagneroient furieuſement

d'argent. Je me ſoucie morbleu bien que les comediens profitent d'une piéce qui me déplait.

COLOMBINE.

Malgré votre chagrin, monſieur le chevalier, n'en avez-vous rien retenue ?

ARLEQUIN.

Oui da, oui, j'en ai retenu. A vous dire vrai, je ne m'applique guéres qu'aux grandes choſes. Je n'ai pas perdu un de ces *glou, glou, glou, glou* ; cela fait, ma foi, le ſublime de la piéce : & entre nous, s'il y a quelque choſe de paſſable, c'eſt le rôle du laquais de la comteſſe. Tout le reſte n'eſt que bagatelle.

COLOMBINE.

Avouez, madame, que la bourſe de deux cent louis trouvée par Arlequin, eſt une ſcene à manger.

ARLEQUIN.

C'eſt là, de par tous les diables, où je vous attens, avec votre Arlequin ! Depuis que je me connois, je n'ai jamais vu un ſi effronté marouffle. Il vient inſolemment dire à tout un parterre qu'il a trouvé deux cent piſtoles. Sur ſa parole on le croit, tout le monde en eſt bien-aiſe. Quand ce vient au fait & au prendre, le coquin l'a rêvé. Voilà-t-il pas une belle excuſe à ſept ou huit cens perſonnes qui en ſont la duppe ?

COLOMBINE.

Tout au moins, vous me paſſerez la ſcene de la hotte ; car malgré vous, elle eſt inimitable.

ARLEQUIN.

Ah, la diabolique choſe! Il faut que le maître d'hôtel n'ait ni foi ni loi, pour faire porter à Arlequin cinquante livres de viande, vingt pains de Goneſſe, & le reſte de la proviſion. Fi, c'eſt ſe mocquer, d'éreinter comme cela un homme ſans miſericorde & ſans conſcience! Voilà qui eſt fait, de mes jours je n'y retourne.

ISABELLE.

Vous ne tiendrez pas votre courage, chevalier, vous êtes trop accoquiné à la comedie pour la quitter.

ARLEQUIN.

J'irai peut-être comme beaucoup d'autres, voir encore cette piéce quatre ou cinq fois, mais ce n'eſt ma foi que pour la haïr, & pour me confirmer qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Et moi, je ſoutiens que les ſcenes françoiſes ſont ſans réproches, & que l'économie de la piéce eſt trés-judicieuſe.

ARLEQUIN.

Qu'oſez-vous dire là, madame? En donne-t-on à garder à un homme comme moi, qui a le contrepoids des regles du theâtre dans ſa tête? Je vous dis qu'il n'y a point

d'unité dans le ſujet : car les acteurs ſe roſſent perpetuellement ſur le theâtre : point de temps obſcur, puiſque les Italiens jouent en un ſoir ce qui ſe doit paſſer en vingt-quatre heures. Jamais on n'enſanglante la ſcene ; Mezzetin creve l'œil d'un homme en duel, Enfin c'eſt un deſordre & un charivari du diable ; & ſomme totale, j'abhorre la Cauſe des Femmes ; je la déteſte, & quoique l'on m'en puiſſe dire, je n'en veux jamais entendre parler.

ISABELLE.

En un mot, comme en mille, madame, le chevalier n'en veut point démordre, il n'y trouve rien de bon.

ARLEQUIN.

Ma foi, ſi on avoit ôté les entr'actes, je ne vous en dédirois pas.

COLOMBINE.

Ah pour le coup, chevalier, c'eſt-là, *en montrant le front*, où il vous tient, car il n'y a point dans la piéce d'entr'actes.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'entr'actes ! Comment appellez-vous donc toutes ces pirouettes, ces grands acueils, & ces chaudes embraſſades que les gens du bel-air font ſur le theâtre pendant qu'on mouche les chandelles ? C'eſt cela qu'on appelle de veritables ſcenes de mouvement & d'action. Demandez

plutôt au parterre, je ſuis sûr qu'il ſera de mon avis.

COLOMBINE.

Depuis que je vous connois, chevalier, je ne vous ai point vu ſi farouche. Tout de bon, c'eſt une maladie.

ARLEQUIN.

Oui, madame, dont je ne guérirai jamais, car la piéce, les acteurs, le theâtre, tout m'offenſe & tout me ſcandaliſe.

ISABELLE.

Cela paſſe la raillerie, madame: le chevalier eſt fâché. Quoi! votre fiel ſe répand juſques ſur les acteurs?

ARLEQUIN.

Sur les acteurs, ſur les actrices, & même ſur les chandelles qui éclairent de ſi méchantes choſes.

COLOMBINE.

N'eſt-ce point auſſi, chevalier, que la premiere loge vous a ſemblé un peu chere; car trois louis d'or de dépenſe diminuent beaucoup le mérite d'une piéce.

ARLEQUIN.

Avec les femmes l'argent ne me coûte rien: mais j'enrage tout vif, quand je paye une comedie Italienne, & que je ne vois point Scaramouche, & que je n'entens parler que françois.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous? c'eſt où Arlequin triomphe.

ISABELLE.

Hé bon dieu! ne se désabusera-t-on jamais de cet Arlequin ? Pour moi, je lui trouve si peu de naturel, & des gestes si forcées, que la plûpart du temps, je ne l'écoute que par complaisance.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une femme toute paîtrie de raison.

COLOMBINE.

Et Scaramouche, madame.

ISABELLE.

C'est ma bête, je ne le saurois souffrir.

ARLEQUIN.

L'ombre de cet homme-là, vaut pourtant mieux que toute la Cause des Femmes.

ISABELLE.

Je ne saurois que vous dire, je m'accommoderois mieux de Pantalon.

ARLEQUIN.

Diable! vous avez le goût bon. Voyez s'ils font jouer pas un de ces gens-là dans leurs piéces ? & vous voulez que je la trouve bonne ? Non, morbleu, non, il ne sera pas dit que j'aurai prostitué mon estime. Point de Pantalon dans une piéce ? C'est-là, de par tous les diables, c'est-là, où le bon sens des Italiens a besoin de bequille.

COLOMBINE.

Ah, madame! nous allons avoir un vrai plaisir. Voilà le comte Constantin, le plus

fat de tous les hommes, & celui qui s'en fait le plus accroire.

ISABELLE.

Chevalier, c'eſt un vrai homme à vous prêter le colet.

ARLEQUIN.

Il me ſemble que je n'ai point vu ce viſage-là à la cour : Qu'il a l'air épais!

COLOMBINE.

Comment l'auriez-vous vu? C'eſt un ſeigneur d'Italie qui n'eſt ici que depuis peu de jours.

ARLEQUIN.

On voit bien qu'il a l'air étranger.

SCENE IV.

ISABELLE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, & le COMTE CONSTANTIN.

MEZZETIN *en comte.*

BUona notti, ſignori, ſervitor, ſignori. Che fate? come ſtate? dove ſiete andati?

ARLEQUIN.

Signori, ſignore, fati, ſtati, andati! Oh, par grace, monſieur le perroquet, parlez mieux que cela. Fati, ſtati, andati, ſignori : ha, ha, ha! *Il rit.*

ISABELLE.

Tout beau, chevalier, tout beau; voilà des coups à brûle pourpoint.

MEZZETIN.

La lingua Italiana è bella, è buona, ma non per voi che non l'entendete.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, je ne l'entens pas? Est-ce que j'ai la phisionomie sourde? Quand vous voudrez, monsieur de l'italie, nous ferons assaut d'oreille ensemble.

COLOMBINE.

Ne vous fâchez pas, monsieur le comte, des manieres du chevalier. C'est un folâtre qui n'aime qu'à rire. Avez-vous été à la comedie Italienne?

MEZZETIN.

Si signora.

ARLEQUIN.

Est-ce là parler italien, ventrebleu? Si signora, si signora. Il faut dire à pleine bouche: Oui, madame, & voilà parler le bon italien de France.

MEZZETIN.

Che spropositо!

ARLEQUIN.

Vous autres italiens, vous avez beaucoup de materiel, rien de mignon, point de délicateſſe. Hé morbleu, vive les françois. *Il ſe donne des airs en ſe promenant.*

ISABELLE.

Oh, pour cela, j'en demeure d'accord, ne vous en déplaiſe, monſieur Conſtantin.

MEZZETIN.

Son bene sfortunato di non piacervi, madama. Ma che trovate in me di più mal fatto che nel cavaliere?

ARLEQUIN.

Hola, l'ami, hola. Eſt-ce que vous voudriez faire comparaiſon avec moi? Avez-vous la taille auſſi dégagée que la mienne? Vous ſauriez-vous donner des airs panchés comme moi? Pour ce qui eſt de la démarche, aprés moi il faut tirer l'échelle. Danſeriez-vous un menuet auſſi mignonnement que moi? *Il danſe.*

MEZZETIN *en riant.*

Ha, ha, ha!

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, magot? Eſt-ce que vous y trouvez à redire? Croyez-moi, mettez-vous de mode, pour familiariſer avec des gens de qualité comme moi.

MEZZETIN.

Forſe il mio veſtito non è alla moda?

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien de beau que le viſage? Voyez, madame, c'eſt du caffé tout pur.

MEZZETIN.

Oh, queſto è troppo.

COLOMBINE.

Trêve de complimens, meſſieurs ; & vous, chevalier, faites-lui plus de quartier. Il le mérite bien, c'eſt un honnête gentilhomme.

MEZZETIN.

Madama, io sò il riſpetto ch'io vi devo.

COLOMBINE.

Dites-nous de bonne foi, monſieur le comte, à votre avis, quel eſt le meilleur endroit de la piéce ?

MEZZETIN.

Benche italiano, non voglio moſtrarmi partiale d'una comedia che non mi piace. A dir'il vero, io non vi hò trovato niente che vaglia. Tutto è deteſtabile : ma in particolare la ſcena dove Mezzetino gioca con la bocca di diverſi ſtrumenti.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai qu'il fait là un plaiſant carillon avec ſes inſtrumens. Il ne lui manque que la vielle. Glou, glou, glou, tin, tin, tin, ziun, ziun, ziun, que diable cela veut-il dire ?

MEZZETIN.

Secondo me non vi è nulla di più impertinente.

PIERROT.

Madame, on a ſervi.

ISABELLE.

Laiſſe-nous en repos, on va ſouper dans un

un moment. Hé, monsieur le comte, faites-nous ce regal avant d'aller souper; chantez-nous cet air de votre façon.

MEZZETIN.

Lo farei volontieri: ma son arrumato.

COLOMBINE.

Voilà le prélude de tous les habiles gens: Je vois bien, monsieur le comte, qu'il faut vous en prier.

ARLEQUIN.

Peut-on refuser, madame? Je chanterai moi, si elle m'en prie.

COLOMBINE.

Ah, chevalier, ne nous assassinez pas de votre voix. Chantez, chantez, monsieur de Constantin.

MEZZETIN.

Per servir queste dame, canterò una canzone, où je ferai le rossignol.

ARLEQUIN.

Pourvu que ce ne soit point d'Arcadie.

MEZZETIN *chante un air Italien, où il contrefait le chant du rossignol. Cet air est assez connu dans Paris. On le dit de l'invention de M. Philbert.*

ISABELLE.

Ah, monsieur le comte, pour vous remercier, devant que de vous mettre à table, vous allez danser aux chansons un menuet avec nous.

ARLEQUIN.

Ah parbleu je ſuis ſous la poutre : c'eſt à moi à chanter. Ca je m'en vais vous mener au bon train. *Il chante.*

CINTHIO *arrivant.*

Ah, je vous en ſais bon gré de commencer le bal à deux heures aprés minuit! Quoi, il faut qu'il m'en coute un plancher, pour avoir épouſé une folle? Ah, ventrebleu, monſieur le chevalier, vous dénicherez pourtant tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Plaît-il?

CINTHIO *lui donne un ſoufflet.*

ARLEQUIN.

Morbleu, ſi ce n'étoit pour le reſpect de votre femme, vieux fou, je vous remettrois ce ſoufflet dans le ventre. *Ils s'entrebattent, & la Critique finit.*

LE DIVORCE.

LE DIVORCE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par Monſieur Regnard & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne; le dix-ſeptiéme jour de Mars 1688.

ACTEURS.

M. SOTINET, Vieillard.
ISABELLE, Femme de Sotinet.
AURELIO, Frere d'Iſabelle.
ARLEQUIN, Valet d'Aurelio.
COLOMBINE, Servante d'Iſabelle.
MEZZETIN, PASQUARIEL,
PIERROT, Valets de Sotinet.

La Scene eſt à Paris.

LE DIVORCE.

COMEDIE.

PROLOGUE.

ARLEQUIN, MEZZETIN en Mercure, PIERROT en Jupiter, monté sur un dindon.

ARLEQUIN *seul, sortant en colere.*

HE, que diable, messieurs, ne sauriez-vous mieux prendre votre temps pour être malades? Cela est de la derniere impertinence, de se trouver mal quand il faut gagner de l'argent. Que voulez-vous que je fasse de tout ce monde-là. *Aux Auditeurs.* Messieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira peut-être: mais

en verité j'en ſuis plus fâché que vous, & perſonne n'y perd tant que moi. Nous ne pouvons pas jouer la comedie aujourd'hui ; voilà notre portier qui vient de ſe trouver mal, & Pantalon qui devoit faire un rolle de Patrocle, eſt indiſpoſé. On va vous rendre votre argent à la porte. Vous voyez, meſſieurs, que nous ne ſuivons pas les mauvais exemples, & que nous rendons l'argent, quoique la comedie ſoit commencée.

MEZZETIN *en Mercure.*

Terminez vos regrets, que votre douleur ceſſe.
Dans votre ſort Jupiter s'intereſſe,
Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent ;
Je le vois qui deſcend.

Pendant que Jupiter deſcend, Mezzetin continue de chanter.

Qu'un changement favorable
Nous arrête dans ces lieux,
Pour voir un ſpectacle aimable.
C'eſt l'ordre irrévocable
Du ſouverain des dieux.

JUPITER.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Jupiter ?

JUPITER.

Je deſcends exprés des cieux pour voir une répetition de la piéce nouvelle qu'il y

a ſi longtemps que tu promets. On dit qu'on y ſepare un mari d'avec ſa femme ; & comme Junon eſt une carogne qui me fait enrager, je pourrai bien en faire venir la mode là-haut.

ARLEQUIN.

Mais, monſieur Jupiter, quelle apparence ? Nous ne la ſavons pas encore. Il va venir un débordement de ſifflets de tous les diables.

JUPITER.

Ne te mets pas en peine. J'ai fait proviſion de quantité de foudres de poche ; & le premier ſiffleur qui branlera, par la mort... je lui brûlerai la mouſtache.

ARLEQUIN.

Oh, tout doucement, monſieur Jupiter. Ne choquons point le parterre, s'il vous plaît ; nous en avons beſoin : cela ne ſe gouverne pas comme votre tête. *Au Parterre.* Meſſieurs, puiſque Jupiter l'ordonne, & que d'ailleurs..... l'occaſion.... de la faveur..... votre bonté.... votre argent..... qu'on a de la peine à rendre.... Vous voyez bien, meſſieurs, que nous vous allons donner le Divorce.

JUPITER.

Je vais me placer aux troiſiémes loges pour mieux voir.

ARLEQUIN.

Ah, monſieur Jupiter, un gentilhomme comme vous aux troiſiémes loges !

JUPITER.

Je me ſuis amuſé en venant, à jouer à la boule aux petits carreaux, contre quatre procureurs, qui ne m'ont laiſſé que trente ſols.

ARLEQUIN.

Où diable vous êtes-vous fourré-là ? Ces meſſieurs-là ſavent auſſi bien rouler le bois que ruiner une famille. *Jupiter remonte en l'air, & Arlequin le rappelle.* Monſieur Jupiter, ſi vous vouliez me laiſſer votre monture, je la ferois mettre à la daube : auſſi-bien les dieux de l'Opera qui ſont bien montés quand ils viennent, s'en retournent toujours à pied.

MEZZETIN.

O déplorable coup du ſort !
O malheur !

ARLEQUIN.

Je frémis. Parle.

MEZZETIN.

Parrocle eſt mort.

ACTE I.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO.

COsì è Mezzetino.

MEZZETIN.

Je le ſais bien, j'étois dans la chambre de madame votre ſœur, quand ſon mari monſieur Sotinet, mon maître & votre beau-frere, la ſurprit comme elle vous écrivoit la derniere lettre que vous avez reçue d'elle, où elle vous mande de venir au plutôt à Paris, afin de prendre des meſures avec vous pour ſe mettre à couvert du chagrin que ſon vieux mari lui fait tous les jours.

AURELIO.

T'aſſicuro, Mezzetino, ch'il matrimonio di mia ſorella con Sotinetto non è ſtato mai di mio guſto; e ſe ne foſſi ſtato creduto, egli non ſi ſarebbe, mai conchiuſo. Ma che? Al fato non vi è rimedio.

MEZZETIN.

Cela eſt vrai, ce qui eſt fait eſt fait. Mais quand on ne peut pas changer ſa condition, & qu'elle eſt mauvaiſe, il faut tâcher de l'adoucir autant qu'il eſt poſſible.

AURELIO.

Beniſſimo. Ma per addolcir lo ſtato di mia ſorella, io non vedo altro mezzo, ch'una buoniſſima ſeparazione.

MEZZETIN.

D'accord; & c'eſt à quoi il faudroit ſonger, ſi vous aviez de ce qui ſe couche. Mais malheureuſement vous êtes gueux comme un rat, & il y a longtemps que votre nobleſſe ſeroit tombée par terre, ſi la roture ne l'avoit ſoutenue, mais laiſſez-moi faire. Si votre ſœur conſent à la ſéparation, je m'engage, moi, de faire trouver tout l'argent qu'il faudra pour l'obtenir; & ſi je veux que ce ſoit mon maître qui le fourniſſe

AURELIO.

Sotinetto?

MEZZETIN.

Oui, Sotinet. J'ai une dent contre lui, pour certains coups de bâton qu'il me donna une fois, à cauſe qu'il me ſurprit à la cave avec la ſervante du logis.

AURELIO.

E che coſa facevi in cantina con la ſerva?

MEZZETIN.

Je lui aidois à mettre un muid de vin en perce.

AURELIO.

Orsù, vado a trovar mia ſorella; farò il poſſibile per riſolverla a ſepararſi da ſuo marito. Tu penſa in tanto a quello vieni di promettermi. Adio.

MEZZETIN.

Serviteur, monſieur. Ah! que je penſe de jolis tours pour délivrer ma maîtreſſe des mains de ſon vieux mari. Mais la difficulté eſt de trouver des gens qui les executent. Si mon cher ami Arlequin étoit encore au monde, c'eſt-là juſtement l'homme qu'il me faudroit, mais le pauvre garçon s'eſt aviſé de ſe faire pendre, &....

SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN *en habit de voyage avec une méchante ſubreveſte, un chapeau de paille, des bottes & un bâton à la main. Vers la cantonade.*

OUi, meſſieurs, étranger, étranger, arrivé tout à l'heure dans cette ville. Le diable emporte toute la race badaudique, je n'ai jamais vu des gens plus curieux ni plus inſolens. Ils crient aprés moi: il a chié au lit, il a chié au lit, comme ſi j'étois un maſque. Mais.... *Il apperçoit Mezzetin.*

MEZZETIN *regardant Arlequine.*

Je crois....

ARLEQUIN.

Il me semble....

MEZZETIN.

Que j'ai vu cet homme-là pendu quelque part.

ARLEQUIN.

D'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

MEZZETIN.

Arl....

ARLEQUIN.

Mez....

MEZZETIN.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Mezzetin?

ensemble.

Ah Parente, Parente! *Ils s'approchent. Mezzetin levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau; Arlequin qui fait semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau, & s'en va.*

MEZZETIN *l'arrêtant.*

Mais ce manteau-là m'appartient?

ARLEQUIN.

Je l'ai trouvé à terre.

MEZZETIN.

En verité, je suis ravi de te voir. Je parlois tout à l'heure de toi. Tu arrives fort à propos pour rendre service à monsieur Aurelio dans une affaire de consequence.

ARLEQUIN.

Qui ? Monſieur Aurelio, mon ancien maître : Celui qui a tant de nobleſſe, & qui n'a jamais le ſou :

MEZZETIN.

Lui même. Il eſt auſſi gueux à preſent, comme il étoit du tems que tu le ſervois.

ARLEQUIN.

Tant pis, car je ne ſuis pas ſi ſot que j'ai été moi ; & je ne m'employerai jamais pour qui que ce ſoit, qu'auparavant je ne ſois aſſuré de la récompenſe.

MEZZETIN.

Va, va, le ſeigneur Aurelio eſt honnête homme. Sers-le bien, & ne te mets point en peine. Tes gages te ſeront bien payés ; & ſi l'affaire que j'ai en tête réuſſit, je te répons d'une bonne récompenſe. Mais tire-moi d'un doute. Il a couru un bruit que tu avois été pendu, & je te croyois déja bien ſec.

ARLEQUIN.

Eh point du tout, je me porte le mieux du monde : il eſt vrai que j'ai eu quelque petite indiſpoſition, & j'ai été ſur le point de mourir de la courte haleine, mais je m'en ſuis bien gueri.

MEZZETIN.

Conte-moi donc ta maladie.

ARLEQUIN.

Oui-da. Tu ſais bien que j'ai toujours aimé les grandes choſes. Dès le tems même

que nous avions l'honneur de servir ensemble le Roi sur les galeres....

MEZZETIN.

Ne parlons point de cela : je sais que tu as toujours été homme d'esprit.

ARLEQUIN.

Je n'eus pas plutôt quitté la râme, que je me jettai malheureusement dans les médailles.

MEZZETIN.

Comment dans les médailles ? Dans les antiques ?

ARLEQUIN.

Non, dans les médailles ; c'est-à-dire que quand je n'avois rien à faire, pour me desennuyer, je m'amusois à mettre le portrait du Roi sur des piéces de cuivre, que je couvrois d'argent & que je donnois à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, & autres choses nécessaires. Mais comme il y a toujours des envieux dans le monde, (voyez, je vous prie, comme on empoisonne les plus belles actions de la vie !) on fut dire à la Justice que je me mêlois de faire de la fausse monnoye.

MEZZETIN.

Quelle apparence !

ARLEQUIN.

D'abord la justice m'envoya prier de lui aller parler.

MEZZETIN.

Qui envoya-t-elles ? des pages ?

ARLEQUIN.

Nenni, diable, c'étoit tous gens de distinctions, & qualifiés. Ils avoient des épées, des plumets bleus, des mousquetons.

MEZZETIN.

Je vous entens, poursuivez.

ARLEQUIN.

Ces messieurs monterent donc dans ma chambre, & le plus honnêtement du monde, me prierent de la part de la justice, de lui aller parler tout à l'heure, qu'il y avoit un carosse à la porte qui m'attendoit.

MEZZETIN.

Et vous?

ARLEQUIN.

Et moi, j'eus beau dire que j'avois affaire, que je ne pouvois pas sortir, que j'irois une autrefois, il me fut impossible de resister aux honnêtetés, & aux empressemens de ces messieurs-là.

MEZZETIN *à part.*

Aux honnêtetés des poussesculs.

ARLEQUIN.

Oh, pour cela, rien n'est plus vrai; je n'ai jamais vu de gens plus honnêtes. L'un m'avoit pris par un bras, aussi m'avoit fait l'autre, en me disant le plus obligeamment du monde: Oh puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous échaperez pas, & nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous: & à force

de civilités, ils m'entraînerent dans leur carosse, & me conduisirent à la justice. D'abord que je fus arrivé, on me presenta à cinq ou six visages venerables, qui étoient assis sur des fleurs de lys.

MEZZETIN.

Fort bien ! Et ces messieurs ne vous prierent-ils point de vous asseoir ?

ARLEQUIN.

Assurément. Celui qui étoit au milieu d'eux me dit : N'est-ce point vous, monsieur, qui vous mêlez de médailles ? A quoi je répondis fort modestement : Oui, monsieur, pour vous rendre mes très-humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajouta-t-il ; tout à l'heure nous allons parler à vous : asseyez-vous toujours en attendant.

MEZZETIN.

Et où t'asseoir ? dans un fauteuil ?

ARLEQUIN.

Bon, sur une petite chaise de bois, qu'on avoit mise à côté de moi. Ces messieurs donc après s'être parlé à l'oreille, me demanderent encore si veritablement c'étoit moi qui avois cet heureux talent. Je leur repliquai qu'oui, que je leur demandois excuse, si je ne faisois pas aussi-bien que je l'aurois souhaité, mais que j'avois grande envie de travailler, & qu'avec le tems j'esperois devenir plus habile.

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Fort bien. Et eux parurent fort contens de votre déclaration ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Je remarquai que mon discours les avoit réjoui : mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu & étranglé à la croix du Tiroir.

MEZZETIN.

Quel malheur !

ARLEQUIN.

Quand j'entendis qu'on m'alloit pendre, je commençai à crier : Mais, messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre moi ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde : & d'ailleurs je n'ai pas l'âge competent pour être pendu.

MEZZETIN.

C'étoit une bonne raison, celle-là.

ARLEQUIN.

Aussi y eurent-ils beaucoup d'égard, & pour faire les choses dans l'ordre, ils me firent expedier une dispense d'âge. Me voila donc dans la charette. Je ne disois mot, mais j'enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la croix du Tiroir, au pied de cette fatale colonne qui devoit être le *non plus ultra* de ma vie, & qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étois fort fatigué du voyage, j'avois soif, je de-

mandai à boire, on me proposa si je voulois de la bierre. Je dis que non, & que cela pourroit par la suite me donner la gravelle : je priai seulement les archers de me laisser boire à la fontaine : on se range en haye, je m'approche de la fontaine, je donne un coup d'œil autour de moi, & zeste, je m'élance la tête en avant dans le robinet de la fontaine. Les archers surpris courent à moi, & me tirent par les pieds ; & moi je m'enfonce toujours avec les mains, de maniere que j'entrai tout entier dans le tuyau de la fontaine, & il ne resta aux archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la fontaine, je descendis dans la Seine : de-là je fus à la nage jusqu'au Havre de Grace ; au Havre de Grace, je m'embarquai pour les Indes, d'où me voilà presentement de retour, & voici mon histoire achevée.

MEZZETIN.

Il ne me reste qu'une difficulté, qui est de savoir, comment gros comme tu es, tu as pu te fourrer dans le robinet de la fontaine.

ARLEQUIN.

Va, va, mon ami, quand on est prêt d'être pendu, on est diablement mince.

MEZZETIN.

Tu as ma foi raison. Va m'attendre au petit Trianon, dans un moment je suis à

toi, & je te menerai chez monſieur Aurelio. Mais d'où vient que tu n'enfonces pas tes pieds juſqu'au fond de tes bottes, & que tu marches ſur la tige ?

ARLEQUIN.

Je le fais exprés pour épargner les ſemelles. *Il s'en va.*

MEZZETIN *ſeul.*

Je tire bon augure de l'affaire de monſieur Aurelio, & la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon maître m'a ordonné tantôt de lui amener un barbier. Il ne faut pas manquer cette occaſion pour lui voler ſa bourſe ; elle ſervira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.

SCENE III.

Le Theâtre repreſente l'appartement de M. Sotinet.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

ENtens-tu bien ce que je te dis ?

PIERROT.

Oui, monſieur, vous me dites d'empêcher que madame n'entre dans la maiſon, & de lui fermer la porte au nez.

SOTINET.

Animal, c'eſt tout le contraire. Je te dis de ne laiſſer entrer perſonne pour voir ma femme, & de fermer la porte au nez de tous ceux qui ſe preſenteront.

PIERROT.

Hé bien, monſieur, n'eſt-ce pas ce que je dis ? Mais à propos, vous êtes donc jaloux ?

SOTINET.

Ce ne ſont pas là tes affaires.

PIERROT.

Ah, ah, ah ! cela eſt plaiſant ! De quoi diable vous êtes vous aviſé de vous marier à l'âge que vous avez ? Ne ſavez vous pas bien qu'un vieux mari eſt comme de ces arbres qui ne portent point de fruits, & qui ne ſervent que d'ombre ?

SOTINET.

Impertinent, tes épaules te demangent bien.

PIERROT.

Il y a là-dedans un barbier.

SOTINET.

Fais-le entrer.

SCENE IV.

M. SOTINET, ARLEQUIN en barbier, MEZZETIN.

ARLEQUIN *à Sotinet.*

ON m'a dit, monsieur, que vous aviez besoin d'un homme de ma profession; je viens vous offrir mes services.

SOTINET.

Ah, monsieur, je suis ravi de vous voir: Faites-moi, s'il vous plaît la barbe, le plus promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, monsieur, dans deux petites heures votre affaire sera faite.

SOTINET.

Comment dans deux heures! Je croi que vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas. J'ai bien été trois mois entiers aprés une barbe, & tandis que je rasois un côté, le poil revenoit de l'autre: mais presentement je suis plus habile, vous allez voir. *Il déploye ses outils, ôte son manteau, & le met au col de Sotinet, au lieu de linge à barbe.*

SOTINET.

Mais qu'eſt-ce donc que vous m'avez mis au col?

ARLEQUIN.

Ah, ma foi, je vous demande pardon. L'empreſſement de vous raſer m'a fait prendre mon manteau pour le linge à barbe. Allons, toi, donne-moi le linge, vîte. *Mezzetin lui donne le linge.*

SOTINET *regardant Mezzetin.*

Qui eſt cet homme-là?

ARLEQUIN.

C'eſt maître Jacques, celui qui accommode mes outils. Venez, maître Jacques, repaſſez-moi ce raſoir pour faire la barbe à monſieur.

MEZZETIN *prend le raſoir, & contrefaiſant le remouleur, d'une jambe figure la roue de la meule, & avec la bouche il contrefait le bruit que fait le raſoir quand on le poſe ſur la meule pour le repaſſer, & celui que font les gouttes d'eau qui tombent ſur la roue pendant qu'on repaſſe. Ce qu'Arlequin explique à meſure à Sotinet. A la fin aprés pluſieurs lazzi de cette nature, Mezzetin chante un air Italien: puis donnant le raſoir à Arlequin, lui dit:* La bourſe eſt de ce côté-ci, ne la manque pas, *& s'en va.*

SOTINET.

Voilà un plaiſant homme!

ARLEQUIN.

Allons, allons, monſieur, je n'ai pas

beaucoup de temps à perdre. Mettez-vous là. *Il le pouſſe rudement dans un fauteuil, & lui prenant le nez, lui met des morailles.*

SOTINET *criant.*

Hai, hai, hai! *Il arrache les morailles, & les jette par terre.* Et que diable faites-vous là? Me prenez-vous pour un cheval?

ARLEQUIN.

Point du tout, monſieur: mais c'eſt qu'il y a des gens qui ſont terriblement retifs ſous le fer: & avec cet inſtrument-là on leur couperoit la gorge qu'ils ne diroient mot.

SOTINET.

Vraiment, je le croi bien.

ARLEQUIN *prend un baſſin fait en forme de pot de chambre, & le met ſous le menton de M. Sotinet pour le raſer.*

SOTINET *prenant le baſſin.*

Qu'eſt-ce que cela?

ARLEQUIN.

C'eſt un baſſin à deux mains. *Arlequin le lave, en lui donnant de tems en tems des ſoufflets; puis tire une groſſe boule, dont il ſe ſert pour ſavonnette; & aprés en avoir bien frotté le viſage de Sotinet, il la lui laiſſe tomber ſur un pied.*

SOTINET.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie? Avez-vous entrepris de m'eſtropier? *Il ſe leve.*

ARLEQUIN *repouſſant violemment Sotinet ſur le fauteuil.*

Que de babil! Tenez-vous donc si vous voulez. Croyez-vous que je n'aye que vous à raser? *Il le raſe avec un raſoir d'une grandeur à faire peur.*

SOTINET.

Allez donc doucement. Vous m'écorchez tout vif.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous avez le cuir ſi dur, que vous ébrechez tous mes raſoirs. *Il prend un cuir à repaſſer, & l'accroche par un bout au col de Sotinet, tenant l'autre bout de la main gauche; & pour avoir plus de force à repaſſer ſon raſoir qu'il tient de la main droite, il leve un de ſes pieds, & l'appuye rudement à l'eſtomac de Sotinet, & puis tirant le bout du cuir de toute ſa force, il y repaſſe deſſus ſon raſoir, de maniere qu'il étrangle Sotinet, qui à peine peut crier.*

SOTINET.

Miſericorde! je ſuis mort, au ſecours, on m'étrangle. *Il ſe leve pour appeller du monde.*

ARLEQUIN *le prenant, & l'obligeant de nouveau à ſe raſſeoir dans le fauteuil.*

La peſte m'étouffe, ſi vous branlez, je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc?

SOTINET *bas.*

Il faut filer doux; ce coquin-là le feroit comme il le dit, il a une mauvaiſe phiſionomie. *Haut, pendant qu'Arlequin le raſe.* Dis-moi, mon ami, de quel pays es-tu?

ARLEQUIN.

Limouſin, monſieur, pour vous rendre ſervice.

SOTINET.

Limouſin ! Et y a-t-il des barbiers de ce pays-là ? Je croyois qu'il n'y en avoit que de Gaſcons.

ARLEQUIN.

Je croi auſſi être le premier de mon pays qui ai embraſſé le parti de la ſavonette. J'étois auparavant tailleur de pierres ; & comme on diſoit que j'avois beaucoup de legereté dans la main, je crus que je ſerois plus propre à ce mêtier-ci. *Il lui met la main dans la poche.* Et de tailleur de pierres, je me ſuis fait tailleur de barbes.

SOTINET *lui ſurprenant la main dans ſa poche.*

Il me ſemble que vous avez la main gauche bien plus legere que la droite.

ARLEQUIN.

Ah, monſieur, vous vous mocquez ! Ce ſont de petits talens qu'on reçoit de la nature, dont un honnête homme ne doit pas ſe glorifier.

SOTINET.

Avez-vous bien des pratiques ?

ARLEQUIN.

Tant, que je n'y ſaurois ſuffire. C'eſt moi qui fais la barbe & les cheveux à tous les Limouſins qui viennent ici travailler,

& j'ai une penſion de la ville pour faire tous les quinze jours le crin au cheval de bronze. *Il lui vole la bourſe ſans qu'il s'en apperçoive, & ceſſe de le raſer en criant* : Hai ! hai !

SOTINET.

Qu'avez-vous ? Vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Point, point, voilà qui eſt paſſé. *Il le raſe puis ſe met à crier :* Hai ! hai !

SOTINET.

Comment donc ? Mais vous avez quelque choſe.

ARLEQUIN.

Oh pour le coup je n'y puis plus tenir. Hai ! hai ! hai ! Une colique épouvantable qui me prend.... Je ſuis à vous tout à l'heure. Hai, hai, hai. *Il s'en va & revient ſur ſes pas.*

SOTINET.

Je n'ai jamais vu un pareil original.... Mais vous voilà. Avez-vous déja été à la garderobe ?

ARLEQUIN.

Point du tout, monſieur, cela n'en valoit pas la peine. J'ai changé d'avis, & j'ai aimé mieux inſulter la doublure de ma culotte, que de vous faire attendre plus longtemps.

SOTINET *portant ſa main devant ſon nez.*

Comment impudent, je vous trouve bien

hardi de vous approcher de moi en l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous donc, monsieur, s'il vous plaît ? Chacun ne fait-il pas de sa culotte ce qu'il lui plaît ?

SOTINET.

Sortez, insolent. Si je faisois bien, je vous ferois jetter par les fenêtres.

ARLEQUIN.

Comment., mardi, par les fenêtres ! Est-ce ainsi qu'on insulte un officier public ? *Il s'approche de Sotinet qui veut le battre, & lui fait un colier de son bassin, qu'il lui casse sur la tête, & s'enfuit. Sotinet court aprés en criant:* Arrête, arrête, arrête.

SCENE V.

Le Theâtre represénte l'appartement d'Isabelle.

ISABELLE, & COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, quel bruit épouventable ! quelle rumeur ! Mais il faut qu'on ait perdu l'esprit, de faire un tintamare semblable dans mon antichambre ? Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il est ! Non, je ne croi pas qu'il soit encore

midi ; & il n'y a pas trois heures que je suis rentrée. Je croi, Colombine, que je suis faite d'une jolie maniere ? *Elle se regarde dans un miroir.* Ah l'horreur ! quelle extinction de tein !

COLOMBINE.

Et là, là, consolez-vous, madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoi vous embaraſſez-vous de votre tein ? il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laiſſez-vous faire ? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour réparer de trente méchantes nuits, la plus obſtinée.

ISABELLE.

Ha ſi, Colombine, avec ton rouge ! Tu me mets au deſeſpoir. Crois-tu que je puiſſe me réſoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ai une conſcience ſi delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne ſe ſeroient pas faites de bonne guerre ; & je croi que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon viſage.

COLOMBINE.

Bon, bon, mademoiſelle, vous avez là un plaiſant ſcrupule : La beauté que l'on achete n'eſt-elle pas à ſoi ? Qu'importe que vos joues portent les couleurs d'un marchand ou les vôtres, pourvû que cela vous faſſe honneur ? Pour moi je trouve quelques femmes d'aujourd'hui d'un parfaitement

bon goût. De toute l'année elles en ont fait un carnaval perpetuel; elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'être connues.

ISABELLE.

Mon dieu, les femmes ne sont-elles pas assez déguisées, sans se masquer encore! Et pourquoi veulent-elles peindre leur peu de sincerité jusques sur leur visage? Pour moi, je ne suis point de ce nombre-là: j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraie.

COLOMBINE.

Ho, par ma foi, voilà une belle délicateſſe de ſentimens. Il n'y a plus que le rouge qui ſe met à la toilette, qui marque la pudeur de la plûpart des femmes d'aujourd'hui elles ne rougiroient jamais ſans cela. Et que ſeroit-ce donc, madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniere maîtreſſe que je ſervois, qui changeoit tous les ſix mois de peau?

ISABELLE.

Bon, tu te mocques, Colombine: eſt-ce que tu as vu cela?

COLOMBINE.

Si je l'ai vu? c'étoit moi qui faiſois l'operation. Elle me faiſoit prendre la peau de ſon front, que je tirois de toute ma force: elle crioit comme un beau diable, & moi je riois comme une folle: il me ſembloit habiller un levreau. Mais ce qui eſt de meil-

leur, c'eſt qu'elle portoit toujours ſur elle dans une boëte la peau de ſon dernier viſage calcinée, & diſoit qu'il n'y avoit rien de ſi bon pour les élevures & les bourgeons.

ISABELLE

Tu veux t'égayer, Colombine.

UN LAQUAIS.

Mademoiſelle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE VI.

ARLEQUIN en Maître à danſer ſur un petit cheval, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE croi, mademoiſelle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoitre; mais quand vous ſaurez que je m'appelle monſieur de la Gavotte, ſieur de Trotenville vous devinerez aiſément que je ſuis maître à danſer.

ISABELLE.

Votre nom, monſieur, eſt aſſez connu dans Paris; & j'eſpere devenir une bonne écoliere, ayant pour maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, madame! vous mettez ma modeſtie

hors de cadence : & quand on n'a, comme moi, qu'un mérite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes, il court risque en tombant, de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde ! Que monsieur de Trotenville a d'esprit !

ISABELLE.

Il est vrai que voilà une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre. C'est un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'esprit, mademoiselle, les gens de notre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sorspresentement de chez la femme d'un élu, où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ai deviné une énigme du mercure galant. Vous savez, madame, que c'est là presentement la pierre de touche du bel esprit.

COLOMBINE.

Ah, par ma foi, les beaux esprits sont donc bien communs ; car la moitié du mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on imprime le vôtre pour faire connoitre votre mérite au public. On sait assez que vous êtes l'honneur de l'escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoi vous avez un si petit cheval.

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un caroſſe à un cheval; mais mes amis m'ont conſeillé de changer de voiture, afin de ne pas cauſer une erreur dans le public, qui prend ſouvent dans cet équipage-là un maître à danſer pour un lévrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un caroſſe à deux chevaux : depuis qu'on ne joue plus, il y a tant de chevaliers qui en ont à vendre.

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'eſt un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la baſtille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petites animaux-là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc, qu'eſt-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement.*

ARLEQUIN.

Vraiment oui. Eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe. *Il chante ces derniers mots.*

COLOMBINE.

Ah, ha, on voit bien que monſieur fait ſon opera, & qu'il en eſt !

ARLEQUIN.

Moi, de l'opera, moi ? Fi, fi !

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Comment donc, fi, fi ?

ARLEQUIN.

Hé fi, vous dis-je, j'en ai été autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois reſpiré.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez, Monſieur. J'avois toujours cru que l'opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! monſieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en ſont ſortis. C'eſt un perou : il n'y a pas juſqu'aux violons qui n'ayent des juſtes-au-corps bleus galonnés.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me coupe le coup, ſi jamais j'y mets le pied ! Vous mocquez-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'opera, je n'y rentrerois pas, moi. Pour quelques....quelques femmes qu'on achete bien, de par tous les diables, j'irois proſtituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous ſommes glorieux comme tous les diables, dans notre profeſſion. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'opera n'eſt plus bon que pour les filles. Il n'y a pas auſſi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes gens. C'eſt une fu-

reur, mademoiſelle; & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & diſent que l'opera leur enleve les meilleures pratiques, & qu'elles ſont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le croi bien. Ces perſonnes-là ont grande raiſon; & ſi j'étois d'elles, je leur ferois rendre juſqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient reçue.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles uſent en toute rigueur de leurs privileges, & un amant qui n'exprime ſon amour qu'avec des fontanges & des bas de ſoie, ſe morfond dix ans derriere leur porte.

ISABELLE *regardant l'habit de M. de Trotenville.*

Mon Dieu! que voilà un joli habit! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez ſur tout.

ARLEQUIN.

Fi madame! vous vous mocquez. C'eſt une guenille: Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles? Je voudrois que vous viſſiez ma garderobbe: elle eſt des plus magnifiques; & ſi, ſans vanité, elle ne me coûte guere.

COLOMBINE.

Ho bien, monſieur, nous la verrons une autrefois: mais preſentement, je vous prie de danſer un menuet avec moi.

ARLEQUIN.

Oui da, trés-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui eſt cet homme-là qui eſt avec vous ?

ARLEQUIN.

C'eſt ma poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris, tous les invalides & leur hôtel. Vous allez voir. *L'homme prend la poche dans la queue du cheval, & en joue; Colombine & Arlequin danſent.*

ARLEQUIN.

Hé bien, madame, que dites-vous de ma danſe ?

ISABELLE.

J'en ſuis charmée.

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danſer avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'hui, monſieur, il n'y a pas moyen. Je ſuis d'une fatigue, cela ne ſe conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, madame ! c'eſt bon pour les maîtres à danſer fantaſſins. On me donne une marque chaque viſite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette ſemai-

ne. Hé, qu'on m'apporte ma valise : Vous allez voir : allez donc. *On détache une valise, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'est le travail d'une semaine, & si, ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ai qu'à aller chez le premier banquier, je suis sûr de toucher un demi louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi louis d'or pour une leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Mais dans ce temps-là, les maîtres à danser n'étoient pas obligés d'être dorés dessus & dessous, comme à present, & une paire de galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la ville. Mais presentement on ne nous regarde pas, si nous n'avons le cheval & le laquais.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiselle ! Voilà votre maître à chanter, monsieur A mi la re, becare.

ISABELLE *à monsieur de Trotenville.*

Ne vous en allez pas, monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là ; c'est un Italien.

ARLEQUIN.

Trés-volontiers, madame; cela me fera bien du plaiſir : car tel que vous me voyez, je ſuis à deux mains, & je chante auſſi-bien que je danſe.

SCENE VII.

MEZZETIN en maître à chanter, ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *aprés avoir examiné Mezzetin.*

VOilà un viſage bien baroc ! les muſiciens italiens ſont de plaiſans originaux ! Ne diroit-on pas que ce ſeroit là un ſiamois échappé d'un écran ? Comment vous appellez-vous, monſieur ?

MEZZETIN *repéte une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms : Il faut, monſieur, que vous ayez bien eu des peres : C'eſt un calendrier que cet homme-là.

ISABELLE.

Je ſuis ravie, meſſieurs, que vous vous trouviez enſemble. L'on n'eſt pas malheureux quand on peut unir deux illuſtres. *Au maître à chanter.*

MEZZETIN *bégayant.*

Je, je, je, je, le, le, veux bien.

ARLEQUIN.

Quoi : c'eſt là un maître à chanter ? Miſe ricorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *aprés qu'il a chanté.*

Hé bien, monſieur, que dites-vous de ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voilà une voix d'un aſſez beau métail. Cela n'eſt pas mal.

COLOMBINE.

Comment pas mal ? Il faut ſe jetter par les fenêtres, quand on a entendu chanter ainſi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaît : Je ne ſai point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, mademoiſelle, je ne ſuis pas de ces gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a été toute ſa vie nourri de dieſis & de b mols, eſt diablement delicat en muſique.

MEZZETIN *en bégayant.*

Monſieur apparemment n'aime pas l'italien; mais j'ai fait depuis peu un petit duo en françois que je veux chanter avec lui ; & je ſuis sûr qu'il ne lui déplaira pas. *Mezzetin lui preſente un papier de muſique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui ſont au commencement des lignes ?

MEZZETIN.

Ce ſont des dieſis, pour montrer que c'eſt un a mi la re becare. Je ne compoſe jamais que ſur ce ton, & c'eſt pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah; vous compoſez donc toujours ſur ce ton-là?

MEZZETIN.

Oui, monſieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, monſieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, monſieur, voilà un autre air en d la re ſol.

ARLEQUIN.

La riſſolle, vous-même. Je vous trouve bien admirable, de me donner des ſobriquets.

MEZZETIN.

Voilà un homme qui eſt bien fâcheux! Je vous dis, monſieur, que cet air-là eſt en d la re ſol, & qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'eſt pas ſi difficile que l'autre: Croyez-vous, mon ami, que la muſique m'embaraſſe? Je vous trouve plaiſant!

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela.... Allons. *Ils chantent enſemble.*

Cupidon ne ſait plus de quel bois faire flêche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. *Bégayant.* Cu, cu, cu.

ARLEQUIN.

Cu, cu, cu.... Voilà un air bien puant.

MEZZETIN.

Allons, monsieur, tout de bon. Cu, cu, cu.... Chantez donc juste, si vous voulez.

ARLEQUIN *lui jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juste vous-même, je sai bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance, & que l'octave s'entrechoquant avec l'unisson, vient à former un diesis b mol. Mais voyez cet ignorant!

MEZZETIN.

Monsieur, avec votre permission, si les musiciens n'en savent pas plus que vous, ce sont de grands ânes.

ARLEQUIN.

Plait-il, mon ami? Savez-vous que vous êtes un sot par nature, par b mol, & par bcare? Je vous apprendrai à insulter ainsi la chroche françoise.

MEZZETIN.

Un sot, à moi! *Il donne de son chapeau dans le visage d'Arlequin.*

ARLEQUIN *mettant la main sur son épée.*

Par la mort, par le sang..... Mesdames, je vous donne le bon soir. *Et s'en va.*

COLOMBINE *rit.*

Ah, ah, ah! De la maniere qu'il s'y prenoit, je croyois qu'il alloit tout tuer. *Ils s'en vont.*

ACTE II.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente une place publique.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

Ça, je vous dis encore une fois, que nous nous brouillerons, ſi vous ne me tenez parole. J'ai fait le barbier, j'ai volé la bourſe : il y avoit cent louis d'or dedans, vous m'en avez promis dix : je prétens les avoir, où je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN.

Que tu es impatient! Je te les ai promis, & tu les auras, & de plus je te promets de te faire épouſer Colombine : mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN.

Pour épouſer Colombine, j'en ferois cinquante des fourberies.

MEZZETIN.

O ça, tiens-toi un peu en repos, & laisse-moi rêver au moyen de t'introduire chez monsieur Sotinet, pour rendre cette lettre à Isabelle.

ARLEQUIN *pendant que Mezzetin rêve.*

J'aurai Colombine, au moins.

MEZZETIN.

Oui, vous-dis-je, vous l'aurez. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Et Colombine m'aura-t-elle aussi ?

MEZZETIN.

Et morbleu oui vous l'aurez, & elle vous aura. Laissez-moi en repos. *Il rêve.*

ARLEQUIN *comptant les boutons de son juste au-corps.*

Je l'aurai, je ne l'aurai pas, je l'aurai, je ne l'aurai pas; je l'aurai, je ne l'aurai pas. Je ne l'aurai pas. *Il pleure.*

MEZZETIN.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je n'aurai pas Colombine ! Hi, hi, hi !

MEZZETIN.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN *montrant ses boutons.*

C'est la boutonomancie.

MEZZETIN.

Que le diable t'emporte, toi & ta boutonomancie. Laisse-moi songer en repos. Je

t'assure encore une fois, que tu auras Colombine, le colombier, les pigeons, & tout ce qui a relation à elle. Console-toi donc, & ne m'interromps pas d'avantage. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Voilà Colombine; *Il lui montre le doigt index de sa main droite*, & voici Arlequin. *Il montre le doigt index de sa main gauche.* Arlequin dit: Bon jour ma colombelle. Colombine répond: Bon jour, mon pigeonneau. Adieu, ma belle; adieu mon....

MEZZETIN *lui donnant un coup de pied au cul.*

Adieu, vilain magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos?

ARLEQUIN.

Je repetois les complimens de noce.

MEZZETIN.

Pour vous empêcher de complimenter d'avantage, venez-ça. *Il lui prend les mains, & les lui foure daus sa ceinture.* Si vous ôtez vos mains de là, vous n'épouserez point Colombine. *Il rêve.*

ARLEQUIN *les mains dans sa ceinture.* Mezzetin?

MEZZETIN.

Que vous plaît-il?

ARLEQUIN.

Y aura-t-il des violons à ma noce?

MEZZETIN.

Oui, il y aura des violons, des vielles, & de toutes sortes d'instrumens. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

J'enrage ! Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Et y dansera-t-on, à la noce ?

MEZZETIN.

On y dansera, oui bourreau : ne te tairas-tu jamais ? *Il rêve.*

ARLEQUIN.

On dansera à ma noce, & je danserai avec Colombine. Ah ! quel plaisir. *Il danse.*

MEZZETIN.

Oh, pour le coup, c'en est trop. Couchez-vous. Vîte. *Arlequin se couche par terre.* Nous verrons un peu à present, si vous vous tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous êtes dans un lit, & que vous dormez.

ARLEQUIN.

Je suis dans un lit ?

MEZZETIN.

Oui, dans un lit, & Colombine est couchée avec vous. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

A la fin il faudra que je change de nom. Que voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Fermez les rideaux du lit, de peur du vent.

MEZZETIN *faisant semblant de tirer les rideaux du lit.*

Quelle patience ! *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Encore ? Qu'est-ce qu'il y a, double enragé chien ?

ARLEQUIN.

Donnez-moi le pot de chambre.

MEZZETIN *prend son bonnet, & le met auprés de la tête d'Arlequin.*

Tiens, voilà le pot de chambre. Puisse-tu pisser la parole !

ARLEQUIN.

Ah, ma cher Colombine, que je t'embrasse, mon petit cœur, m'amour. *Il se roule sur le theâtre.*

MEZZETIN.

Tenez, tenez. Si je prens un bâton, je te romprai bras & jambes à la fin. Veux-tu t'arrêter ? Leve tes pieds. *Il lui fait lever les pieds, & s'assied sur ses genoux, un bâton à la main.* Si tu remues à present ou que tu parles, nous allons voir beau jeu. *Aprés avoir rêvé, il dit à lui-même :* J'habillerai Arlequin en chevalier. Il ira heurter à la porte de Sotinet. D'abord, voilà Colombine....

ARLEQUIN.

Colombine ! Et où eſt-ce qu'elle eſt ? *Il ouvre ſes genoux & ſe leve pour voir Colombine. Mezzetin tombe, ſe releve, & court aprés Arlequin pour le frapper.*

SCENE II.

Le theâtre repreſente l'appartement d'Iſabelle.

M. SOTINET, ISABELLE, COLOMBINE.

M. SOTINET.

MAdame, je vous déclare pour la derniere fois, que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maiſon. Je ne ſai plus qui y eſt maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez ; & pourquoi faut-il que j'aye tous les jours la tête rompue de vos folles dépenſes qui me menent à l'hôpital ? Je ne voi ici que des marchands qui apportent des parties, ou des maîtres qui demandent des mois.

ISABELLE.

Ah, vraiment je vous trouve plaiſant ! j'aime aſſez vos airs de reproches ! Et depuis quand donc les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes ? Sachez, s'il vous plaît, monſieur, qu'un homme com-

me vous, qui a épouſé une fille de qualité comme moi, eſt trop heureux quand elle veut bien s'abaiſſer à porter ſon nom. Mon mérite n'eſt-il pas bien ſoutenu d'avoir pour pied d'éſtal le nom de monſieur Sotinet? Madame Sotinet, ah quelle mortification! Je ſens un ſoulevement de cœur quand j'entens ſeulement prononcer le nom de monſieur Sotinet.

COLOMBINE.

Et que n'en changez-vous, madame, n'eſt-ce pas la mode? Je connois un homme qui s'appelle monſieur Jocet, & ſa femme ſe fait appeller la marquiſe de Bas-aloi.

SOTINET.

Taiſez-vous, impertinente, on ne vous parle pas. Eſt-ce à vous à mettre là votre nez? Vous n'êtes pas plus ſage que votre maîtreſſe.

ISABELLE.

Pourquoi voulez-vous qu'elle ſe taiſe quand elle a raiſon? Ne fait-on pas aſſez dans le monde l'honneur que je vous ai fait, quand je vous ai épouſé? Mais vous devez vous mettre en tête, que je vous ai plutôt pris pour mon homme d'affaire, que pour mon mari; & je vous prie de ne vous plus mêler de ma conduite.

COLOMBINE.

Madame parle comme un oracle; toutes les paroles qu'elle dit ſont des ſentences que

toutes les femmes devroient apprendre par cœur.

SOTINET.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre chose que de votre jeu, & de vos dépenses. Nous demeurons dans la même maison, & il y a huit jours que je ne vous ai rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche, & vous ne vous couchez que quand je me léve.

ISABELLE.

Ah, Colombine, ne te souviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier monsieur le marquis? Je l'ai oublié.

COLOMBINE.

Non, madame; mais si vous voulez, je vais vous en chanter un que je viens d'apprendre, La, la, la.

SOTINET.

Te tairas-tu donc, coquine? Il y a long-temps que je suis fou de tes impertinences. C'est toi qui me la gâtes, & un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'ici; mais j'empêcherai bien que cela ne dure, & je veux que tu sortes tout présentement de chez moi. Allons, qu'on déniche tout à l'heure.

COLOMBINE.

Moi, je n'en ferai rien.

SOTINET.

Tu n'en sortiras pas?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Non, je n'en ſortirai pas.

SOTINET.

Comment donc ? Eſt-ce que je ne ſuis pas le maître ici ?

COLOMBINE.

Pardonnez-moi.

SOTINET.

Je ne pourrai pas mettre dehors une coquine de ſervante, quand il me plaira ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

SOTINET.

Et pourquoi dis-tu donc que tu ne ſortiras pas ?

COLOMBINE.

C'eſt que je vous aime trop.

SOTINET.

Je ne veux pas que tu m'aimes moi, je veux que tu me haiſſes.

COLOMBINE.

Il m'eſt impoſſible. Je ſens pour vous une tendreſſe. Allez, cela n'eſt guére bien, de n'avoir pas plus de naturel pour des gens qui vous affectionnent : *Elle pleure.*

SOTINET.

Oh, la bonne bête !

ISABELLE.

Hé bien, monſieur, aurez-vous bien-tôt fait ? Savez-vous que je ne m'accomode point de tous vos dialogues ? Je vous prie,

monſieur, de vous en aller dans votre appartement, & de me laiſſer en repos dans le mien. Si-tôt que je ſuis un moment avec vous, mes vapeurs me prennent d'une violence épouventable.

SOTINET.

Je m'ennuie bien auſſi d'y être, madame, & je voudrois. . . .

ISABELLE.

Ah, Colombine! je n'en puis plus! ſoutiens-moi! de l'eau de la reine d'Hongrie. Hai!

COLOMBINE.

Hé, monſieur, retirez-vous; voilà madame qui trépaſſe, & je la garantis morte, ſi vous ne décampez tout à l'heure. *Il ſort.*

COLOMBINE *aprés qu'il eſt ſorti.*

Là, là, revenez, il eſt parti. Cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie. Ma foi, madame, je ne ſai pas ce que vous faites de cet homme-là; mais je ſai bien moi ce que j'en ferois ſi j'étois à votre place. Quel moyen de vivre avec lui? Il a toute la journée le goſier ouvert pour faire enrager tout le monde.

ISABELLE.

A te dire vrai, Colombine, je ſuis bien laſſe de la vie que je mene. C'eſt un homme qui n'eſt jamais dans la route de la raiſon. Il a des travers dans l'eſprit qui déſolent. Mais que veux-tu? je ſuis mariée; c'eſt un mal

ſans remede. Toute ma conſolation eſt que nous nous ferons bien enrager tous deux.

COLOMBINE.

Mariée, voilà une belle affaire : Eſt-ce là ce qui vous embaraſſe ? Bon, bon, on ſe démarie auſſi facilement qu'on ſe marie ; & je ſavois toujours bien moi, que tôt ou tard il en falloit venir là ; il n'y avoit pas de raiſon autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager les femmes ſous prétexte qu'elles ſont douces, & qu'elles n'aiment pas le bruit ? Oh, vous en aurez menti, meſſieurs les maris ; & quand il n'y auroit que moy, j'y brulerai mes livres, ou cela ſera autrement. Donnez-moi la conduite de cette affaire-là, vous verrez comme je m'y prendrai.

ISABELLE.

Mon dieu, Colombine, je voudrois bien n'en point venir là. Je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque eſtime pour monſieur Sotinet, mais je ne ſaurois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fuſſes mariée, tu verrois ſi c'eſt une choſe ſi aiſée que d'aimer un mari.

COLOMBINE.

Bon, eſt-ce que je ne le ſai pas bien ? N'allez pas auſſi vous mettre en tête de le vouloir faire, vous y perdriez vos peines & votre temps.

ISABELLE.

Et va, va, je n'y tâche que de bonne ſorte. Mais nous perdons bien du temps. Je dois aller paſſer l'apréſdinée chez la marquiſe : Viens achever de m'habiller dans mon cabinet.

COLOMBINE.

Mais, madame, qui eſt-ce qui entre-là ?

SCENE III.

ARLEQUIN en chevalier de Fond-ſec, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN dévoyment, madame, cauſé à ma bourſe par les fréquentes crudités d'une fortune indigeſte, m'a obligé d'avoir recours au remede aſtringent d'un petit billet payable au porteur, que j'apportois à monſieur votre époux. Mais n'y étant pas, j'ai cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chés les dames, & que vous ne ſeriez pas fâchée de connoître le chevalier de Fond-ſec.

Tout ce rôle du chevalier ſe prononce en Gaſcon.

ISABELLE.

Je ſuis ravie, monſieur, de l'honneur que je reçois : mais je voudrois que ce ne fut pas une ſuite de votre malheur, & devoir à ma

bonne fortune, & non pas à votre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut espérer que vous serez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, madame ? Pour être heureux, il faut jouer : pour jouer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que diable faut-il faire ? Car nous autres chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il est vrai que de mémoire d'homme, on n'a jamais vu venir une lettre de change de ce pays-là.

ISABELLE.

Monsieur le chevalier voudra bien passer toute l'après-dînée avec nous ?

ARLEQUIN.

Ma foi, madame, je ne sai pas si je pourrai me prostituer à votre visite ; car c'est aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes tablettes. *Il tire ses tablettes & lit :* Le mercredi, à cinq heures chés Dorimene. Oh, ma foi, il est trop tard. A cinq heures & un quart chés la comtesse, qui m'a envoyé cette épée d'or. *En riant.* Ah, ah ! La sotte prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pese que soixante louis ! Non, madame, je n'irai pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A six heures & demie, promis

à Toinon au troiſiéme étage, rue Tireboudin. Oh, ma foi, cette viſite-là ſe peut remettre. Allons, madame, je ſuis à vous pendant toute l'apréſdinée, & pendant toute la nuit, ſi vous voulez. Il en coutera la vie à trois ou quatre femmes : mais qu'y faire ? Le moyen d'être par tout ?

UN LAQUAIS.

Monſieur, vos laquais ſont là-bas, qui demandent à vous parler.

ARLEQUIN.

Dis-leur que je n'ai rien à leur dire.

LE LAQUAIS.

Ils font un bruit de diable, ils diſent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

ARLEQUIN.

Voilà de plaiſans marauts ! Eſt-ce à faire à ces coquins-là à manger ? *Vers Iſabelle.* Madame, voyez là-bas, s'il y a quelque choſe de reſte, & qu'on leur donne ſeulement pour les empêcher de crier.

ISABELLE *au laquais.*

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

COLOMBINE.

Il faut dire la verité, monſieur le chevalier eſt d'un bon naturel ; il ôteroit volontiers le morceau de ſa bouche, pour le donner à ſes gens.

ARLEQUIN.

Ces gueux-là ſont trop heureux avec moi. C'eſt une commiſſion que de me ſervir. Et que feront donc les maîtres ?

COLOMBINE.

Ils ſont quelquefois trois jours ſans manger ; mais auſſi je croi que vous leur donnez de gros gages.

ARLEQUIN.

Je le croi vraiment. Au bout de trois ans, je leur donne congé pour récompenſe.

COLOMBINE.

Ils ne ſont pas malheureux. Voilà le meilleur de votre condition.

ISABELLE.

O ça, monſieur le chevalier, voilà un chagrin qui me ſaiſit. Que ferons-nous aprés la collation ? Quand je n'ai plus que deux ou trois plaiſirs à prendre dans le reſte du jour, je ſuis dans une langueur mortelle : & je m'ennuye preſque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bientôt : il faut envoyer voir ce que l'on joue aux Italiens. Broquette ? Broquette ?

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Aliez voir ce qu'on joue aujourd'hui à l'hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne ſai, madame, ce que vous voulez faire : mais je vous avertis que monſieur a enfermé une roue du caroſſe dans ſon cabinet, pour vous empêcher de ſortir.

ISABELLE.

Qu'importe ? nous irons dans le caroſſe de monſieur le chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas, madame, mon cocher s'en ſert. C'eſt que je lui donne mon caroſſe un jour la ſemaine pour ſes gages. C'eſt aujourd'hui ſon jour : & il l'a loué à des dames qui ſont allées au bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si madame veut aller à l'opera, je trouverai bien un caroſſe.

ISABELLE.

Ah fi, Colombine, avec ton opera. Peut-on revenir à la demie hollande, quand on s'eſt ſi long-temps ſervi de baptiſte ? j'y allai dès deux heures, à la premiere repreſentation ; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençat : mais ce fut bien pis, quand on eût une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'opera. Les habits y ſont ſi beaux.

ISABELLE.

Je voi bien que nous ne ſommes pas engouées de muſique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, madame, je ne ſai pas quel plaiſir vous trouvez à vos comedies Ita-

liennes. Les acteurs en ſont deteſtables. Eſt-ce qu'Arlequin vous divertit ? C'eſt une pitié. Excepté cet homme qui parle normand dans l'Empereur de la lune, tout le reſte ne vaut pas le diable. J'étois dernierement à une piéce nouvelle : elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les ſifflets au parterre, comme on fait les violons à l'opera. Je m'en allai auſſi-tôt peſtant comme un diable contre ces nigauds-là, & je n'en voulus pas voir davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fut levée ?

ARLEQUIN.

Hé vraiment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une piéce ne vaut rien ?

ISABELLE *au laquais.*

Approchez, petit garçon. Hé bien, quelle piéce joue-t-on ?

LE LAQUAIS.

Madame, on joue le Sirop pour purger.

ARLEQUIN.

Ne vous l'avois-je pas bien dit, madame ? Ces gens-là ne jouent que de vilaines choſes.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

ISABELLE.

Deux, un pour monſieur le chevalier, & l'autre pour moi.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas auſſi un pour monſieur?

ISABELLE.

Non. Ne ſavez-vous pas bien que monſieur ne mange point à table, quand il y a compagnie?

ARLEQUIN *au laquais.*

Parle, mon ami, mets deux couverts pour moi; je mangerai bien pour deux perſonnes.

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

Ils diſent qu'ils ont concerté Arlequin en ambaſſadeur du roi de la Chine, & font une ſcene de culbutes, où ils ne parlent preſque point. Cette ſcene eſt toute dans le gout Italien; c'eſt-à-dire, point ſuſceptible de raiſonnement.

SCENE V.

Le Theâtre repreſente l'appartement de Madame Sotinet.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

JE croi qu'aujourd'hui, madame, vous devez être contente de vous. Vous voilà faite de maniere à donner échec & mat aux cœurs les plus indifferens.

ISABELLE.

Tout de bon, Colombine, me trouves-tu bien ? Je crains furieuſement que mon teinte m'ait joué de quelque mauvais tour. Hier monſieur le marquis en me voyant jouer, me diſoit que les roſes l'emportoient ſur les lys ; mais je croi que s'il me voyoit preſentement, il diroit bien le contraire.

COLOMBINE.

Je vous dis, madame, que vous êtes à charmer. Mais que nous veut Champagne ?

UN LAQUAIS.

C'eſt l'ambaſſadeur du roi de la Chine qui demande à vous parler.

COLOMBINE.

Fais le entrer, & au plus vîte.

SCENE VI.

ARLEQUIN ambaſſadeur avec un cortege d'inſtrumens burleſques, & de violons, ISABELLE COLOMBINE.

ARLEQUIN.

L'Amour eſt un diable, madame, & j'aimerois mieux être mordu d'un chien enragé, que d'être piqué du moindre de ſes dards. Le roi de la Chine, mon maître, tombe en charpie pour vos divins appas, & les traits de vos yeux ſont autant de lardoires dont ſon cœur eſt piqué, qui le rendent le plus fin gibier qui pende preſentement au croc de l'amour. Cela ſuppoſé, madame, il dit qu'il veut vous épouſer, & il le fera comme il le dit; car mon maître eſt un gaillard qui n'entend point de raillerie là-deſſus.

ISABELLE.

Le roi de la Chine m'épouſer! Il m'aime! Il ne m'a jamais vu.

ARLEQUIN.

Il ne vous a que trop vue de par tous les diables. Il vient preſque tous les jours dans la gazette pour l'amour de vous, & il eſt cloué toute la journée ſous les charniers, dans l'eſperance de vous y voir paſſer.

COLOMBINE.

Mais, ſeigneur ambaſſadeur, votre maître ſait-il que ma maîtreſſe eſt mariée ?

ARLEQUIN.

S'il le ſait ; il étoit un des garçons de la noce. Mais il ne s'embaraſſe pas de cela, & il faudra que le mariage ſoit diablement dur, s'il ne le fait caſſer. En tout cas, nous avons la voie de la mort aux rats qui ne nous peut manquer. Il n'y a rien qui aſſure plus promptement une ſéparation que cette procedure. Mais j'eſpere que tout ſe paſſera dans la douceur, & que nous ne ſerons pas obligés d'en venir au grand remede. Quel âge a votre mari ?

ISABELLE.

Il peut bien avoir ſoixante & dix ans.

ARLEQUIN.

Tant pis pour lui, & pour vous. Et vous, quel âge avez-vous ?

ISABELLE.

J'en ai dix-ſept, ou dix-huit.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous, & pour mon maître, vous en vivrez plus long-temps. Mais voyons la dent, car je me défie diablement des femmes ſur l'article de l'âge. Combien y a-t-il que vous êtes mariée ?

ISABELLE.

Il y a déja cinq ou ſix mois.

ARLEQUIN.

Et combien avez-vous d'enfans ?

COLOMBINE.

Monsieur l'ambassadeur veut rire. En six mois combien d'enfans.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas : Je connois des filles qui sont bien-aises d'être équipées de tout en entrant en ménage. A propos de ménage, croyez-vous que les femmes de qualité de mon pays se donnent la peine de porter leurs enfans pendant neuf mois ? Bon bon, elles s'amusent bien à cela ! Quand elles les ont portés deux ou trois mois, elles les donnent à porter à leurs filles de chambre qui s'en acquittent aussi-bien que leurs maîtresses.

COLOMBINE.

Ah, madame ! voilà un merveilleux pays.

ARLEQUIN.

Combien croyez-vous qu'on vive en ce pays-là ?

ISABELLE.

Je croi que l'on n'y vit pas plus qu'ailleurs, soixante, soixante-dix ans.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! on y a l'ame cranponée dans le corps ; il faut y assommer le monde ; on n'y connoît aucune maladie. En savez-vous bien la raison ? C'est qu'il n'y a point de

medecins, & c'eſt un axiome trés-veritable, que *ſublatâ causâ tollitur effectus.*

COLOMBINE.

Point de medecins ! Mais il faut que ces gens-là ne ſoient pas chrétiens.

ARLEQUIN.

Pendant que j'y étois, il en vint un dans un petit caroſſe, traîné par une mule, & l'empereur de la Chine voyant ces deux animaux-là, qu'on ne connoiſſoient point dans le pays, les fit mettre dans ſa menagerie, & les Chinois qui les alloient voir, prenoient ſouvent la mule pour le medecin, & le medecin pour l'enfant de la mule

COLOMBINE.

Sans leur robe & leur barbe, je m'y tromperois, ma foi, le plus ſouvent. Madame, voilà un pays comme il nous le faut; je voudrois déja y être.

ARLEQUIN.

Madame, je vois dans vos yeux que vous brulez d'envie d'être reine de la Chine, j'en avertirai le roi mon maitre, & je ne doute pas que les étincelles de vos yeux... venant à tomber... ſur le baſſinet... de ſon cœur... la poudre de ſon amour... madame... je vous donne le bon jour. A propos, madame, j'ai des preſens à vous faire de la part du roi mon maitre. *Il appelle ſes gens qui apportent deux baſſins qu'il preſente à Iſabelle; l'un plein de pipes, & l'autre de tabac en cordes. Elle les*

refuſe, diſant que cela n'eſt pas de ſon uſage. Il ôte ſon chapeau, qui eſt un cabaret, garni de taſſes à caffé pleines, & il lui en offre; ce qu'elle ne veut pas non plus accepter. Arlequin voyant cela dit: Hé bien, je vais vous faire un préſent qui ſera bien de votre gout; c'eſt une demoiſelle du pays, qui chante, qui danſe, & qui eſt faite à peindre. Hola, faites venir mademoiſelle Dorothée. *Mezzetin vient habillé en naine.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Mademoiſelle Dorothée, faites la reverence à mademoiſelle.

MEZZETIN *fait la reverence groteſquement.*

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Mademoiſelle Dorothée eſt une fille de qualité, & des meilleures familles du pays.

MEZZETIN *fait un diſcours en galimatias, en bégayant.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Mademoiſelle Dorothée, voilà une demoiſelle qui meurt d'envie de vous entendre chanter: Je vous prie, une petite chanſon.

MEZZETIN.

Volontiers. *Il chante un air Italien toujours en bégayant.*

M. SOTINET *arrive avec Paſquariel habillé en femme, & voyant tout le monde chez lui, dit:*

Quels

Quels carême-prenans ſont-ce là ? Eſt-ce qu'on donne le bal chez moi ?

ARLEQUIN.

A qui en a ce vieux fou-là avec ſa gueuſe ?

PASQUARIEL.

Comment impudent ! à une perſonne de ma qualité, gueuſe : *Elle donne un ſoufflet à Arlequin, qui ſe jette ſur elle & appelle au ſecours. Ses gens accourent, & entr'autres mademoiſelle Dorothée qui fait un combat trés-plaiſant avec Paſquariel ; l'une étant fort petite, & l'autre très-grand. Aprés quoi ils s'en vont.*

ACTE III.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

Aurelio dit à Mezzetin que ſa ſœur Iſabelle eſt preſque determinée à ſouffrir qu'on la ſepare d'avec ſon mari ; que Colombine, qui travaille de concert avec lui, eſt aprés elle pour la determiner entierement ; qu'on plaidera devant le dieu de l'Hymen ; & que lui même ſera la divinité qui prononcera l'arrêt. Mezzetin s'en réjouit, & dit qu'il cherchera un avocat pour plaider en faveur d'Iſabelle. Aprés quoi ils s'en vont.

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Dleu merci, madame, ce que je demandois eſt enfin arrivé. Nous plaiderons, morbleu, nous plaiderons. La gueule du juge en petera, & je ne ſouffrirai pas que vous ſoyez plus long-temps le rendez-vous des violences de monſieur Sotinet; vous ne ſerez plus madame Sotinet, ou j'y perdrai mon latin. Je viens de conſulter un avocat de mes amis ſur votre affaire. Bon! il dit que cela ira ſon grand chemin, & qu'il y auroit-là de quoi faire caſſer aujourd'hui vingt mariages.

ISABELLE.

En verité, Colombine, j'ai eu bien de la peine à me reſoudre à ce que tu as voulu. On me va tympaniſer par la ville, & je vais donner la comedie à tout Paris.

COLOMBINE.

Ah vraiment nous y voilà! on va vous tympaniſer: Et mort non pas de ma vie, madame, c'eſt vous éterniſer que de faire un coup d'éclat comme celui-là! Dites-moi, je vous prie, auroit-on tant d'empreſſement à lire l'hiſtoire galante de certaines

femmes, ſi une ſeparation ne les avoit rendues celebres? Sauroit-on la magnificence de madame Lycidas en juſte-au-corps de ſoixante piſtoles, les diſcretions qu'elle perd avec ſon galant, ſi elle n'avoit pas plaidé contre ſon mari? & l'on n'auroit jamais connu tout l'eſprit d'Artemiſe, ſans ſes lettres qui ont été produites à l'audience. Je vous le dis, madame, il n'y a rien tel que de bien débuter dans le monde, & voilà le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'audience, qu'en vingt années de galanterie, & vous me remercierez dans peu, des bons avis que je vous donne.

ISABELLE.

Il falloit donc, Colombine, que je m'appriſſe de longue-main à mépriſer, comme ces femmes dont tu me parles, les chimeres & les fantômes de réputation & d'honneur qui font peur aux ſimples eſprits comme le mien. Je conviens avec toi, qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui ſont laſſes de leur métier & de leur mari: mais du moins elles n'en inſtruiſent pas la ville par la bouche d'un avocat, & ne ſe font point declarer fieffées coquettes par arrêt de la Cour.

COLOMBINE.

C'eſt qu'elles n'ont pas un mari auſſi bourru que vous en avez un. Vous êtes trop

bonne, & vous gâtez les maris. Une bonne séparation, madame, une bonne séparation, & le plutôt c'est le meilleur. Il y a déja prés de deux ans que vous êtes femme de monsieur Sotinet, & quand ce seroit le meilleur mari du monde, il seroit gâté depuis le tems.

ISABELLE.

Fais-donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aille solliciter toutes ces jeunes barbes de juges, qui me riront au nez, & qui sont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là.

COLOMBINE.

Oh, madame, ne vous mettez point en peine, vous n'irez point aux juridictions ordinaires. Le dieu d'Hymen est arrivé depuis quelque tems en cette ville, pour démarier toutes les personnes qui sont lasses du mariage. Il aura de la pratique, comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous: laissez-moi faire. J'ai une peste de tête.

SCENE III.

ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, mon pauvre Arlequin, tu viens ici bien à propos. *A Iſabelle.* Tenez, madame, voilà l'avocat que je vous veux donner. *A Arlequin.* Viens-ça, ſais-tu plaider?

ARLEQUIN.

Si je ſais plaider? j'ai été quatre ans cocher du plus fameux avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en ſa place pour un homme qui avoit fait quelque petite friponnerie. Il devoit naturellement, & ſuivant toutes les regles de la juſtice, aller droit aux galeres. Je lui épargnai la fatigue du chemin, je fis tant qu'il n'alla qu'à la gréve; je criai comme un diable.

COLOMBINE.

Tu plaides donc bien? il n'en faut pas davantage pour gagner le procès le plus deſeſperé. Allons viens, ſuis-moi. Je te dirai ce qu'il faut que tu faſſes.

ISABELLE.

Je ne ſais pas Colombine, dans quelle affaire tu m'embarques-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, madame, je vous en tirerai. Je ne vous dis pas ce que j'ai envie de faire.

SCENE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

JE te cherchois. Colombine m'a dit que tu avois ſervi chez un avocat.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

MEZZETIN.

Etois-tu clerc?

ARLEQUIN.

Non. C'étoit moi qui recouſois les ſacs & les étiquettes.

MEZZETIN.

J'ai beſoin de toi. Voici la derniere fourberie que tu feras. Il faut que tu plaides la cauſe de mademoiſelle Iſabelle, devant le dieu de l'hymenée.

ARLEQUIN.

Et comment m'y prendre? La profeſſion d'avocat n'eſt pas ſi aiſée.

MEZZETIN.

Bon! il n'y a rien au monde de ſi aiſé. *A part.* Il faut le prendre par la gueule. *Haut.*

Un avocat va le matin en robbe au palais. Dès qu'il y eſt, il entre à la buvette, où il mange des ſauciſſes, des roignons, des langues, & boit du meilleur.

ARLEQUIN.

Un avocat mange des ſauciſſes ? oh, ſi cela eſt, je ſerai avocat, & bon avocat, car je mangerai plus de ſauciſſes qu'un autre ; je les aime à la folie.

MEZZETIN.

D'abord tu commenceras ton plaidoyé en diſant : Meſſieurs, je parle pour mademoiſelle Iſabelle, contre ſon mari, qui eſt un débauché, un puant, un fou, & autres choſes ſemblables.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi faire, pourvu que les ſauciſſes marchent.

MEZZETIN.

Oh, cela s'en va ſans dire. O ça, prens que je ſois le juge. Commence par plaider.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas.

MEZZETIN.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ai pas encore été à la buvette.

MEZZETIN.

Nous irons aprés : repetons toujours auparavant.

ARLEQUIN.

Mais repetons donc auſſi la buvette.

MEZZETIN.

Voilà une buvette qui te tient bien au cœur! Tiens, prens que je sois le juge. *Il fait semblant de s'asseoir dans un fauteuil, puis dit :* Avocat plaidez.

ARLEQUIN.

Messieurs....

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Messieurs..... messieurs..... messieurs;

MEZZETIN.

A quoi concluez-vous?

ARLEQUIN.

Je conclus à ce que nous allions manger les saucisses, avant qu'elles refroidissent. *Il s'en va, Mezzetin court après.*

SCENE V.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

HE bien, que t'a dit monsieur de la Griffe mon avocat? Viendra-t-il bien-tôt?

PIERROT.

Monsieur, il est bien malade, il ne pourra pas venir : en taillant sa plume il s'est

coupé un peu le doigt, il dit qu'il ne pourra pas plaider en l'état où il eſt.

SOTINET.

Comment : eſt-il fou ?

PIERROT.

Il m'a dit qu'il alloit envoyer un jeune homme en ſa place, qui plaide comme un diable, & qui vous fera auſſi bien perdre votre procès que lui-même.

SOTINET.

Cette affaire-là me fera mourir, je n'en ſortirai jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait aſſigner devant le dieu d'Hymen, on n'eſt guére favorable aux maris, à ce tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ai point reçus. Allons.

PIERROT.

Hé, monſieur, conſolez-vous, il y a bien des gens qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce prix-là.

SCENE DERNIERE.

Le Theâtre repreſente le temple de l'Hymenée, au milieu duquel eſt un tribunal ſoutenu de bois de cerfs, & de cornes d'abondance. Le dieu de l'Hymen vêtu de jaune, avec une trés-grande mante doublée de ſouci, & parſemée de petit

croiſſans, ſort au ſon des inſtrumens. Il eſt precedé de la joie & des plaiſirs, & ſuivi du chagrin, & de la triſteſſe. Aprés qu'il a fait le tour du theâtre, il va ſe mettre ſur ſon tribunal, qui eſt entouré tout auſſi-tôt par une infinité d'enfans, & de nourriſſes qui tiennent des berceaux, des poeſlons, des langes, & autres uſtencilles qui ſervent à élever les petits enfans.

LE DIEU D'HYMEN, pluſieurs aſſiſtans. BRAILLARDET, & CORNICHON, avocats, MONSIEUR SOTINET, & ISABELLE parties.

BRAILLARDET *plaidant.*

POur meſſire Mathurin-Blaiſe Sotinet, ſous-fermier: Contre la dame Sotinet ſa femme, demandereſſe en ſéparation.

Je ne ſuis pas ſurpris, meſſieurs, de voir à ce nouveau tribunal une femme qui veut ſecouer le joug d'un mari; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous un peu de patience. Nous n'aurons pas plutôt démarié la premiere, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, meſſieurs, une jeune femme qui épouſe un vieillard dans l'eſperance de

l'enterrer ſix mois aprés, n'eſt-elle pas en droit de lui demander raiſon de ſon retardement? Et n'eſt-elle pas bien fondée à faire rompre ſon mariage, puiſque ſon mari n'a pas ſatisfait à l'article le plus eſſentiel du contrat, par lequel il s'eſt tacitement obligé à ne pas paſſer l'année? Celui pour qui je parle aprés avoir long-temps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux époux, s'embarqua enfin ſur la mer orageuſe du mariage: & quand il fit ce ſolecisme en conduite, qu'il ſouffrit cette létargie de bon ſens, cette éclipſe de raiſon: s'il ſe fut mis une corde au cou, ou qu'il ſe fut jetté dans la riviere, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ni ſa femme auſſi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutumé de faire les gens ſur le retour, quand ils épouſent de jeunes filles: c'eſt-à-dire, qu'il confeſſa avoir reçu vingt-mille écus, quoiqu'elle ne lui eut jamais apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu: Voilà la dot de la dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec votre permiſſion, maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour inter-

rompu, ſi je vous dis que vous en avez menti : il a reçu vingt mille bons écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, meſſieurs, des démentis ! Il eſt vrai que voilà le ſtile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez, allez votre chemin : je vous vois venir avec vos ſuppoſitions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET.

Oui, oui, meſſieurs, quand je dis que voilà la dotte de la dame Sotinet, je n'avance rien que de veritable : mais ne croyez pas que parcequ'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépenſe moins en ſe mariant. Les jeunes filles qui ſe vendent à des vieillards, achetent en même temps le droit de les envoyer à l'hôpital promptement par leurs dépenſes extravagantes. C'eſt ce qu'a preſque fait la dame Sotinet : car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien, comme preſque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une ſottiſe : que le mariage eſt une affaire à laquelle il faut ſonger toute ſa vie ; qu'un bon ſinge & la meilleure femme ſont ſouvent deux méchans animaux : & que ce grand philoſophe avoit bien raiſon de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes

pendues à un arbre : que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits !

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre, & il ne seroit bon, tout au plus, qu'en compote.

BRAILLARDET.

Il vit dès le jour même de son mariage introduire chez lui l'usage des deux lits : Usage condamné par nos peres ; inventé par la discorde, & fomenté par le libertinage : Usage que je puis nommer ici, la perte du menage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge la posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme ? Fi, cela est du dernier bourgeois !

BRAILLARDET.

Il vit fondre chez lui dès le lendemain tous les fainéans de la ville, chevaliers sans ordre, beaux-esprits sans aveu, cent petits poëtes crottés, vrais chardons du Parnasse, de ces fades blondins, minces colifichets de ruelles : en un mot il vit faire de sa maison une academie de jeux défendus ; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoi il fut condamné. Oui, oui, messieurs, je n'avance rien que de veritable ; & malgré toutes les précautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance, signée,

Pallot. Mais qui fut le dénonciateur? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de laquais enragé d'avoir été chaſſé de la maiſon, ou quelque joueur outré d'avoir perdu ſon argent? Non, meſſieurs, non. Ce fut la dame Sotinet. La dame Sotinet! Oui, meſſieurs, ce fut elle qui ne ſachant plus où trouver de l'argent pour jouer, alla dénoncer elle-même qu'on jouoit chez elle: elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mari les paya; elle reçut ſon tiers, comme dénonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage?

Quid non muliebra pectora cogis,
Auri ſacra fames?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos paſſages pour une meilleure cauſe. Voilà bien du latin perdu. S'il ne tient qu'à parler latin....

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon françois, maître Cornichon, on m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prélude des piéces qu'elle devoit faire dans la ſuite à ſon mari. Les pierreries engagées, la vaiſſelle d'argent vendue, des tableaux d'un prix extraordinaires enlevés: car le ſieur Sotinet a été toujours extrêmement curieux d'originaux, & ſe connoiſſoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le croi bien : il a porté les couleurs assez long-temps pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela est faux. Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle, apprentif sous-fermier, & non pas laquais, maitre Cornichon, & non pas laquais. Mais, messieurs, s'il n'y avoit que de la dissipation dans la conduite de la dame Sotinet, vous n'entendriez pas retentir votre tribunal des plaintes de son mari. Mais puisqu'il est aujourd'hui obligé d'avouer sa honte & son malheur, approchez financiers, plumets, chevaliers ; & vous godelureaux les plus déterminés, paroissez sur la scène. Oui, oui, messieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la dame Sotinet : équipage qu'elle promene scandaleusement par toute la ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ! Non, ce n'est point pour elle que le soleil éclaire : elle mépriſe cette clarté bourgeoise ; elle ne sort de chez elle qu'avec les oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des crieurs d'eau de vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y est bien obligée. Son mari a la cruauté de lui refuser un flambeau, il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je ſuis, eſt un brutal : j'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux. Un débauché ; j'y conſens. Un homme même qui eſt quelquefois attaqué de vertiges ; cela eſt vrai. Mais, meſſieurs....

SOTINET.

Mais, monſieur l'avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taiſez-vous, ignorant. Ce ſont des figures de réthorique, qui perſuadent. *Aux juges.* Quand tout cela ſeroit, dis-je, meſſieurs, ſont-ce des raiſons pour faire rompre un mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la dame Sotinet, de ſes avantures galantes, de ſes ſubtilités, pour tromper ſon mari, mais,

Ante diem clauſo componet veſper Olympo.

Vous rougiriez illuſtres & vieilles coquettes de notre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laiſſé bien loin aprés elle dans la carriere de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de ſoupleſſe. (Elles n'en ſavent déja que trop.) Et aprés cela, Meſſieurs, une femme qui eſt le precis, l'élixir, la mere goutte de la tranſcendante coquetterie, viendra vous demander une ſéparation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles détorſes

à

à l'hymen ? ordonnerez-vous qu'un mari soit déclaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non, vous n'autoriserez point une telle injustice. Nous espérons au contraire que vous obligerez la dame Sotinet à retourner avec son mari, pour mieux vivre avec lui, s'il est possible. C'est à quoi je conclus.

CORNICHON.

Voilà une belle conclusion. O ça, ça, nous allons voir. *Il plaide*

Messieurs, je parle pour damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en séparation : Contre Mathurin-Blaise Sotinet, sous-fermier ; ci-devant laquais, & défendeur.

L'aspect de ce sénat cornu, pompes dignes de l'hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela, je l'avoue, m'inspire quelque terreur. Mais d'un autre côté, l'équité de ma cause *me recreat & reficit* ; puisque je parle ici pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mari est à présent un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin-Blaise Sotinet âgé de soixante & dix ans, sentit un prurit pour la noce, une demangeaison pour le mariage. Cette vieille rosse refaite & ma-

quignonée, cette méche ſeiche & ridée, prit feu aux éteincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & il ne tint qu'à lui de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puiſqu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'hui qui montent inſolemment ſur une groſſe dot pour inſulter à l'œconomie de leurs maris.

BRAILLARDET *en riant.*

Ah, ah, ah! l'œconomie de la dame Sotinet. J'avois oublié de vous dire, meſſieurs, que le mariage fut preſque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croi bien. Je connois la fille d'un drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres; & ſi dans ce temps-là, les drapiers n'avoient pas gagné leurs procès contre les marchands de ſoie.

BRAILLARDET.

La femme d'un ſous-fermier, un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Oh, taiſez-vous donc ſi vous pouvez. Si on n'impoſe ſilence à maître Braillardet, je n'acheverai jamais ma plaidoirie.

C'eſt une femme que cet homme-là ; il ne desbabille point.

Vous la voyez, meſſieurs, à votre tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ſes pierreries, vend ſa vaiſſelle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela ? Pour tirer ſon mari de priſon.

Le ſieur Sotinet étoit malheureuſement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ſes aſſoſſiés ſont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'évéque. Cette chaſte tourterelle privée de ſon tourtereau, que d'impitoyables ſergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoi, meſſieurs ? Pourquoi, encore une fois ? Pour tirer ſon mari d'un cul de baſſe foſſe.

BRAILLARDET.

En verité, meſſieurs, voilà une calomnie atroce. Le ſieur Sotinet n'a jamais été en priſon. Je demande réparation.

CORNICHON.

Un ſous-fermier jamais en priſon ! Hé bien, donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous, meſſieurs, de ſes débauches, ou pour mieux dire, que n'en dirons-nous pas ? Car juſqu'à quel excés de crapule cet homme-là ne s'eſt-il point laiſſé emporter ? Mais que dis-je, un homme ? Non, meſſieurs, c'eſt plutôt une futaille, ou pour mieux dire un rapé, qui ne fait que s'emplir

& ſe vuider à tous momens. C'eſt un bouchon ambulant, c'eſt une éponge toute dégoutante de vin, dont les vapeurs obſcurciſſent & ſoufflent enfin la chandelle de ſa raiſon.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'eſt une calomnie diabolique. Le ſieur Sotinet ne boit que de l'eau : cela eſt de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute ſa vie dans les aydes ne boit que de l'eau. N'avoit-il bu que de l'eau, maître Braillardet, quand ſortant tout chancelant d'un cabaret pour aſſiſter à l'enterrement d'un de ſes meilleurs amis, il ſe laiſſa tomber dans la foſſe, ou il ſeroit encore, ſi par malheur pour ſa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bu que de l'eau, quand il revient chez lui le ſoir, amenant avec ſoi des femmes d'une vertu delabrée ; & qu'il maltraite celle pour qui je ſuis, de paroles & de coups ?

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, meſſieurs, on ne ſait que trop que c'eſt le pauvre hommme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre ſur le nez, d'un coup de chandelier que ſa femme lui a donné.

SOTINET *en pleurant.*

Cela eſt vrai. Je ne ſaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y ſonge.

CORNICHON.

Vous êtes ſous-fermier, monſieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à eſſuyer, je ne m'en plaindrois pas : car on ſait bien qu'une femme veut être un peu penſée de la main. Mais de ſe voir à tous momens expoſée aux extravagances d'un, fou ?

SOTINET.

Moi, fou ?

CORNICHON.

Oui, meſſieurs, je vous le garantis tel & des plus foux qui ſe faſſent. On n'a qu'à lire les dépoſitions des témoins, on verra qu'on l'a encore vu aujourd'hui courir les rues à pied, la barbe faite d'un côté, & le baſſin paſſé à ſon col.

SOTINET.

Je n'ai jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez votre cauſe ſi vous voulez. *Il levé ſa canne & en menace Cornichon.*

CORNICHON.

Vous voyez, meſſieurs, que votre preſence ne ſauroit ſervir de gourmet à ce furieux. Que ſeroit-ce ſi cette pauvre innocente ſe trouvoit toute ſeule avec lui ? Approchez, malheureuſe opprimée ; venez, épouſe infortunée. C'eſt à l'ombre de ce tribunal que vous trouverez un azile aſſuré contre la

pétulence de votre persécuteur. Souffrirez-vous, messieurs, qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un savant philosophe) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing ? qu'une femme qui doit être la soucoupe des plaisirs d'un mari, soit le balon de ses emportemens ? Non, messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups raviſſans ? Et qui voudroit dorénavant se mettre en ménage, si vous fermiez les portes aux séparations ?

Le divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prématurée que vous allez servir à la dame Sotinet, va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris. Elles en voudront tâter. Songez, messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir, *cornu quanta seges !* Vous aurez plus d'affaire que toutes les juriſdictions de la France. L'hôtel de Bourgogne crevera de monde : Vous en aurez toute la gloire, & les comediens italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le dieu de l'Hymen va aux opinions, les avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il y auroit quelque petit grain de folie, il a des intervales....

CORNICHON.

Ah, taiſez-vous, taiſez vous. *Cela ſe dit à haute voix.*

JUGEMENT.

LE DIEU D'HYMEN.

Ayant aucunement égard à la requête de la partie de maître Cornichon, le dieu de l'Hymen a ordonné que la dame Sotinet demeurera ſeparée de corps & de biens d'avec ſon mari; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportés en mariage; qu'elle jouira dés à preſent de ſon douaire, étant réputée veuve; & d'une penſion de trois mille livres. Et attendu la démence averée du ſieur Sotinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de ſa femme, il ſera inceſſamment enfermé aux Petites-maiſons, ou à ſaint Lazare.

SOTINET.

Moi enfermé! moi à ſaint Lazare!

CORNICHON.

Bon! il y a dix ans que vous devriez y être. *On emmene le ſieur Sotinet, Aurelio ſe découvre à Iſabelle.*

CORNICHON.

Monſieur l'Hymenée, ce n'eſt pas le tout: Vous venez de défaire un mariage; mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moi.

COLOMBINE.

Ah, trés-volontiers, à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ai toujours oui dire qu'une femme & un almanach ſont deux choſes qui ne ſont bonnes tout au plus que pour une année.

Cette Comedie n'avoit point réuſſi entre les mains de feu monſieur Dominique. On l'avoit rayée du catalogue des piéces qu'on reprenoit de temps en temps, & les rôles en avoient été brûlés. Cependant moi (qui de ma vie n'avois monté ſur le theâtre & qui ſortois du college de la Marche, où je venois d'achever mon cours de philoſophie ſous le docte monſieur Ballé) je la choiſis pour mon coup d'eſſai, qui arriva le 1. Octobre 1689. Lorſque je parus pour la premiere fois d'ordre du Roi & de Monſeigneur ; & elle eut tant de bonheur entre mes mains, qu'elle plut generalement à tout le monde, fut extraordinairement ſuivie, & par conſequent valut beaucoup d'argent aux comediens.

Si j'étois homme à tirer vanité des talens que la nature m'a donnés pour le theâtre, ſoit à viſage decouvert, ou à viſage maſqué, dans les principaux rôles ſerieux ou comiques, où l'on m'a vu uriller avec applaudiſſement aux yeux de la plus polie & de la plus connoiſſeuſe de la terre, j'aurois ici un fort beau champ à ſatisfaire mon amour propre. Je dirois que j'ai plus fait en commençant, & dans mes tendres années, que les plus illuſtres acteurs n'ont ſçu faire aprés vingt années d'exer-

cice, & dans la force de leur âge. Mais je proteſte que bien loin de m'être jamais enorgueilli de ces rares avantages, je les ai toujours regardés comme des effets de mon bonheur, & non pas comme des conſéquences de mon merite; & ſi quelque choſe a ſçu flater mon ame dans ces rencontres, ce n'a été que le plaiſir de me voir univerſellement applaudi après l'inimitable monſieur Dominique, qui a porté ſi loin l'excellence du naïf *du caractere d'Arlequins, que les Italiens appellent* goffaggine, *que quiconque l'a vu jouer trouvera toujours quelque choſe à redire aux plus habiles, & aux plus fameux Arlequins de ſon temps.*

LE MARCHAND
DUPPÉ

LE MARCHAND DUPPÉ.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par monsieur D*** & representée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le premier de Septembre 1688.

ACTEURS.

FRIQUET, Marchand.
MEZZETIN, Fils de Friquet.
ISABELLE, Demoiſelle étrangere, puis niéce du Docteur.
COLOMBINE, Suivante d'Iſabelle.
AURELIO, Amant d'Iſabelle.
LE DOCTEUR, Oncle d'Iſabelle.
PASQUARIEL, Tailleur.
UN LAQUAIS.
UNE SERVANTE.
Pluſieurs Archers.

La Scene eſt à Paris.

LE MARCHAND DUPPE.

ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre repreſente un magaſin, où des garçons de boutiques reployent des étoffes ſur un comptoir.

FRIQUET, *pluſieurs garçons de boutique.*

FRIQUET, *à ſes garçons.*

PRétendez-vous, meſſieurs, que je laiſſerai diſſiper mon bien ſans me plaindre ? Non ventrebleu, non, je ne le ſouffrirai pas. Si eſt-ce qu'à la fin il faut ſavoir ce que mes étoffes deviennent : car c'eſt vous ou moi qui volons la bouti-

que. Comment, diable ! voilà mon magasin vuide, & je ne trouve point d'argent dans ma caisse.

I. GARÇON.

Vous n'avez pourtant que d'honnêtes gens chez vous, votre fils sera notre caution.

FRIQUET.

Mon fils est un coquin, à qui je romprai les bras.

I. GARÇON.

Voilà un beau remercîment, pour les peines que nous prenons à contenter les femmes qui n'ont jamais été si fantasques en habits ! Vous vendriez gros, ma foi, si nous n'avions l'adresse de leur faire acheter des chiffes pour des étoffes de consequence !

II. GARÇON.

S'il y a des voleurs, c'est vous qui vous volez vous-même. Monsieur Friquet, il ne faut pas sans raison scandaliser des gens qui valent mieux que vous, & qui font honneur & profit à votre boutique. Dés à present nous nous retirons & vous baisons les mains.

FRIQUET.

Mais, mes enfans, quand je dis cela, ce n'est pas que je vous soupçonne, c'est que je serois bien-aise de m'eclaircir : car mes marchandises ne me rendent pas la moitié de ce que je les achete.

I. GARÇON.

Si vous ne trouvez pas d'argent, dieu-mer-

ci ce n'eſt pas faute que votre boutique ne ſoit bien achalandée. Votre fils a vendu pour plus de vingt mille francs de brocard d'or en trois jours. FRIQUET.

Le maraut!

I. GARÇON.

Bon! monſieur rêve quand il ſe plaint. Nous avons livré en une ſeule matinée à ce fameux tailleur qu'on appelle .... helas.... monſieur.... monſieur....

FRIQUET.

Paſquariel?

II. GARÇON.

Juſtement. Votre fils lui a livré tout à la fois ſept cens aunes de damas verd pour faire des veſtes à des officiers d'infanterie.

FRIQUET.

Il prenoit donc à crédit?

I. GARÇON.

Non, monſieur, il a payé rubis-ſur-ongle, en beaux louis d'or.

FRIQUET.

Et Friquet les a reçus?

II. GARÇON.

Il les mit dans la caiſſe en notre preſence.

FRIQUET.

Il faut que je mette ce coquin-là entre quatre murailles, ou que je l'envoye aux Indes. C'eſt lui qui me vole aſſurément.

I. GARÇON.

N'eſt-ce point auſſi, monſieur, que vous

faites quelque dépenſe ſourde ? Car madame Friquet s'en plaint terriblement. Elle dit que vous poudrez vos cheveux, que vous noirciſſez votre barbe, que vous revenez à minuit, & que tous les jours vous allez voir une jeune perſonne dans un certain quartier. Ce ne ſont pas là nos affaires, premierement, mais on entend parler le monde.

FRIQUET *à part.*

Ouf ! je ſuis perdu, ſi ma femme découvre le myſtere. Elle eſt ſans quartier ſur la jalouſie. *Se tournant vers ſes garçons.* Allez, mes amis, ce que j'ai dit ne vous doit pas fâcher. Comme vous ſavez, marchand qui perd ne peut rire.

II. GARÇON.

Quand un marchand ne perd que par ſa faute, ſes gens n'en doivent point pâtir.

FRIQUET *à part.*

Diable, il faut filer doux : ces drôles-ci ſavent quelque choſe. *Haut.* Continuez, je vous prie, avec affection.

I. GARÇON.

Nous ne ſommes pas des voleurs, une fois ; nous voulons ſortir.

FRIQUET.

Hé, mes chers enfans, m'abandonneriez-vous pour quelque parole que la foibleſſe de l'âge m'a fait échaper ? Je vous jure que mes ſoupçons ne tombent point ſur vous. Ne parlez de rien, remettez ſeulement les

étoffes

étoffes par ordre, comptez les piéces, & me laissez faire du reste : je saurai bien-tôt où est l'enclouеure. *Les garçons rentrent dans le magasin.*

SCENE II.

FRIQUET *seul*

LA sotte chose que d'avoir une femme jalouse, & des garçons de boutique qui veillent à vos actions ! On a beau dire : il faut être maître de soi quand on veut faire l'amour : & je croi, dieu me le pardonne, que je permettrois à madame Friquet d'être coquette, pour être paisible dans mes plaisirs. C'est ma sottise aussi, de l'avoir accoquinée pendant quarante-huit ans à mes caresses. Présentement tous les diables sont déchaînés, quand je tire le chapeau à une femme. C'est un dragon qui se feroit séparer de corps & de biens, si elle savoit que je suis aimé d'Isabelle. Il me semble pourtant qu'une femme devroit laisser un mari en repos, après quarante-huit ans de mariage. *A part appercevant Mezzetin.* Voici mon voleur de fils qui paroit. Ne l'effarouchons point, je lui ferai tantôt mettre la main sur le collet.

SCENE III.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE bien, Friquet; cette princeſſe a-t-elle acheté notre velours?

MEZZETIN.

Elle en a pris ſeulement trois tentures: une aurore, une rouge & une verte.

FRIQUET.

Bon. Et à combien l'a-t-elle payé?

MEZZETIN.

Payé: Eſt-ce que ces gens-là payent? Elle l'a pris à crédit. *A part.* J'en ai pourtant l'argent dans ma poche.

FRIQUET

Ah, malheureux! voilà pour nous abîmer.

MEZZETIN *ſeul.*

Ne vous ai-je pas dit cent fois, mon pere, qu'il ne faut jamais porter des marchandiſes chez les gens de qualité? Quand ils tiennent un garçon, ils l'emboiſent de leur caquet, & le remenent à la porte avec des reverences. Ma foi, vivent les financiers pour payer comptant. FRIQUET.

Et le damas caffar qu'on a porté chés cet organiſte?

MEZZETIN.

Oh, c'eſt de l'or en barre, cela. Il en enverra demain l'argent par ſon commis.

FRIQUET.

Plaît-il ? A un organiſte, un commis !

MEZZETIN.

Oui, cet homme... là ... cet homme qui lui ſouffle.

FRIQUET.

Ah, cela s'appelle un commis ?

MEZZETIN *à part.*

J'ai encore mis cela du côté de l'épée.

FRIQUET *à part.*

La princeſſe prend à crédit, & l'organiſte envoyera ſon commis. Ho, ho, ho... il y a là quelque choſe. *Haut.* O ça, Friquet, avons-nous bien de l'argent dans notre caiſſe ?

MEZZETIN.

Je croi qu'il ſeroit à propos de faire travailler à cette diable de caiſſe-là.

FRIQUET.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Tout franc, mon pere, je croi qu'elle s'enfuit par quelque endroit ; car depuis un temps l'argent n'y tient point.

FRIQUET.

En voilà bien d'un autre !

MEZZETIN.

Il n'y a pourtant que vous & moi qui y

fouillons ; je ſuis bien sûr que je n'en ai jamais détourné un double.

FRIQUET.

A ce compte-là, c'eſt donc moi ?

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas aux enfans à gloſer ſur les actions de leurs peres. Tant y a que ce n'eſt pas moi.

FRIQUET.

C'eſt moi, vous dis-je !

MEZZETIN.

Ma mere le croit comme cela toujours ; & cette femme-là ne ſe trompe gueres : elle dit que depuis un tems vous donnez un peu carriere à vos eſprits, & qu'une certaine dame de par le monde..... Ne faites-vous pas bien de vous réjouir ? Aprés tout, le plaiſir eſt le lait des vieilles gens.

FRIQUET.

Et ma femme ſait-elle le nom de cette dame ?

MEZZETIN.

Bon ! qui eſt-ce qui lui auroit dit ? A cette heure, je croi que ce ſont des médiſances.

FRIQUET.

Oh, aſſurément.

MEZZETIN.

Elle a pourtant une grande demangeaiſon de compter l'argent de la caiſſe : il faut qu'elle ſe défie de quelque choſe.

FRIQUET *à part.*

Pour l'empêcher de crier, il faut vîtement la remplir. *Vers ſon fils.* Friquet, de peur d'accident, allez un peu recevoir cette lettre de change de quarante mille francs; vous ſavez bien, de ce marchand de Lyon.

MEZZETIN.

S'il n'en vouloit payer qu'une partie.

FRIQUET.

Prenez, prenez, il n'eſt que de recevoir.

MEZZETIN *en s'en allant.*

Pour recevoir, je ſuis le premier homme du monde.

FRIQUET *ſeul.*

Oh, amour, que de couleuvres tu me fais avaler! Mon fils me vole, ma femme me haraſſe, & il faut l'endurer parce que j'aime Iſabelle, & que je ne veux point que ma paſſion ſoit traverſée par ma famille. Ma chere Iſabelle, que ne puis-je te ſacrifier davantage.

SCENE IV.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, monsieur! quelle drôle de priere faites-vous là tout seul?

FRIQUET.

Je me donnois de l'air avec mon chapeau, à cause de la grande chaleur.

PIERROT.

C'est avoir de l'esprit cela! Je vois bien que vous n'avez pas perdu votre temps à l'école.

FRIQUET.

Hé bien, Pierrot, quelle nouvelle?

PIERROT.

J'en ai, mardi, qui valent de l'or.

FRIQUET.

Ma femme ne seroit pas morte?

PIERROT.

Vraiment, c'est bien autre chose! Allons, accollez-moi la cuisse.

FRIQUET.

Ne me mortifie point avec tes bouffonneries.

PIERROT.

C'est ce coup-ci, ma foi, qu'il me faut hausser mes gages.

FRIQUET.

Te hauſſer tes gages?

PIERROT.

Je le croi.

FRIQUET.

A qui en veut ce coquin-là?

PIERROT.

Oh, ce n'eſt pourtant pas avec des injures qu'on fait parler le monde.

FRIQUET.

Non; mais nous allons voir ſi avec un bâton je n'en viendrai pas à bout.

PIERROT.

St, ſt, ſt, écoutez, monſieur, faites les choſes honnêtement, nous n'aurons point de bruit enſemble.

FRIQUET.

Maraut, tu me feras perdre patience.

PIERROT.

Tenez, monſieur, prenez des balances. Si mon ſecret ne peſe pas trois louis d'or, je n'en demande pas une maille.

FRIQUET.

Je vois bien que tu as beſoin d'une piéce de trente ſols. *Il lui donne une piéce.*

PIERROT.

J'aime autant vous le dire pour votre amitié. *A l'oreille, parlant haut.* Cette dame eſt arrivée de la campagne, ſa ſervante me le vient de dire.

FRIQUET.

Tiens, voilà un écu.

PIERROT.

L'argent ne me fait de rien, quand j'oblige un honnête homme.

FRIQUET.

Ah, Pierrot, tu me rends la vie!

PIERROT.

J'ai bien encore autre chose à vous dire.

FRIQUET.

Voilà encore un demi louis.

PIERROT.

Vous moquez-vous de moi, monsieur? Est-ce que je suis un garçon intereſſé? Si je savois pis que pendre de vous, je le dirois pour rien.

FRIQUET.

Hé bien, dis-moi donc?

PIERROT.

Oh, la plaisante chose! Tous nos voisins disent qu'il vous faudroit enfermer.

FRIQUET.

Et pourquoi?

PIERROT.

Parce que vous vous ruinez avec cette jeune femme.

FRIQUET.

Et de quoi se mêlent mes voisins?

PIERROT.

Bon! ils disent comme cela, que si votre fils étoit sage, il devroit vous faire met-

tre à ſaint Lazare, comme ces bons garnemens qui ont fricaſſé leur bien.

FRIQUET.

Un homme eſt bien malheureux de ne pouvoir dépenſer une piſtole ſans qu'on y trouve à redire!

PIERROT.

C'eſt ce que j'ai répondu, moi, à ces marouffles-là : comme ſi à votre âge on n'avoit pas la liberté d'être fou : voilà encore de plaiſans viſages, de vouloir gourmander l'inclination d'un vieux homme!

FRIQUET.

En ces rencontres-là, il n'eſt que d'aller ſon chemin.

PIERROT.

Mettez la main ſur la conſcience, avez-vous bien ſoixante & quinze ans?

FRIQUET.

Je n'ai guere davantage.

PIERROT.

Quel meurtre, d'empêcher un homme de ſe divertir à la fleur de ſon âge! Ma foi, il n'eſt que de ſe contenter.

FRIQUET.

C'eſt l'unique ſecret pour vivre long-temps. *Il s'en va.*

PIERROT.

Travaillez, monſieur, je vous en ſai bon gré, auſſi-bien madame eſt trop vieille pour ſe vanger.

SCENE V.

Le Theâtre repteſente l'appartement d'Iſabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUand vous me donneriez trois fois plus de gages, je ne voudrois pas reſter un quart-d'heure avec vous : C'eſt bien l'argent, vraiment qui me gouverne ! J'aime ma réputation, mademoiſelle, & puis c'eſt tout.

ISABELLE.

Il me ſemble, Colombine, que ta réputation n'a point couru de riſque avec moi.

COLOMBINE.

Tout cela eſt beau & bon, mais je veux ſortir.

ISABELLE.

Quoi, tu ne me diras point pourquoi tu me quittes ?

COLOMBINE.

Je vous quitte parce que j'ai le cœur bien placé, & que je meurs de honte de voir qu'en ſix mois de temps vous n'êtes non plus façonnée que le premier jour. Depuis le matin juſqu'au ſoir je me tue le corps & l'ame à vous remontrer, que la beauté toute

feule ne prend point de duppes, & qu'une fille à marier doit jouer toutes sortes de rôles pour se bien établir. Au lieu d'en faire votre profit, vous vous reposez tranquillement sur vos charmes, & vous laissez le soin de votre fortune à votre étoile. C'est bien comme cela, ma foi, qu'on les attrape.

ISABELLE.

Tu as grand tort de me gronder, Colombine. Depuis que tu es avec moi, je ne suis que l'écho de tes remontrances, & je ne parle jamais en compagnie que sur la tablature que tu me donnes.

COLOMBINE.

Vous vous y prenez d'un bon biais, je ne m'en étonne pas! Vertu de ma vie, quand on a le mariage en tête, il faut bien ruser d'une autre sorte.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que je te copie assés juste.

COLOMBINE.

Point du tout. Je vous ai recommandé cent fois, d'affecter un air severe & hautain avec ceux qui vous recherchent en mariage.

ISABELLE.

Et pourquoi cela, ma mie?

COLOMBINE.

Parce que l'homme est une espece d'animal qui veut être maîtrisé, & qui ne s'atta-

che qu'à ce qui le rebute. Dès que vous paroissez douce & complaisante, un fat d'épouseur s'imagine que vous en tenez, & que ses perfections vous garottent le cœur. Mais quand vous le traitez avec indifference, & que vous paroissez haute à la main, vous voyez mon drôle souple, rampant, qui s'empresse, & qui n'épargne ni soins ni dépense pour parvenir à vous plaire.

ISABELLE.

Je suis donc encore bien novice; car je pensois, moi, qu'une humeur sincere, soutenue de beaucoup de probité, engageoit plus fortement.

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, avec votre probité? Il n'y a qu'à chanter sur ce ton-là, pour mourir gueuse & vieille fille. Mademoiselle, mettez-vous en tête, qu'avec les hommes d'aujourd'hui, il faut être rusée, fourbe, alerte, scelerate même quand le cas y échoit.

ISABELLE.

Quel cas peut-on faire d'une fille, quand on la reconnoit de cette humeur-là? Je suis persuadée, pour moi, qu'on ne l'aime guére.

COLOMBINE.

On se soucie bien d'être aimée d'un homme quand on l'a épousé. Le grand talent est de devenir femme, tout le reste va comme il plait à Dieu.

ISABELLE.

Tu condamnes donc le plaiſir que je me ferois d'épouſer Aurelio pour l'aimer de toute l'étendue de mon cœur ?

COLOMBINE.

Oh, voilà votre quinte qui vous réprend. On ne diſpute point des gouts ; mais, ma foi, telle que je ſuis, je ne voudrois pas d'un grand dandin comme cela. Dieu veuille que vous ſoyez heureuſe avec lui : mais franchement il n'eſt point liberal : & quand un homme a ce défaut-là, tous les autres talens ne lui ſervent de guére. A cette heure, je le croi volage, on dit qu'il aime une veuve de par le monde qui eſt bien plus riche que vous.

ISABELLE.

Ah, Colombine, cela ſeroit-il bien poſſible ! Il en faudroit mourir.

COLOMBINE.

A votre place, je m'en retournerois à Lyon, ou bien je me déterminerois tout d'un coup : car franchement, nous faiſons ici une ſotte figure. Nous n'avons plus d'argent, vous n'entendez rien à plumer les duppes, le jeu ne bat plus que d'une aîle, j'ai uſé toutes mes ruſes à vous faire ſubſiſter. A moins que monſieur Friquet ne nous ſecoure, je trouve que nous ſommes bien bas percées.

ISABELLE.

Quand il seroit de bronze, je lui ai écrit une lettre qui le mettra à la raison, & qui nous tirera d'intrigue. Tu verras, Colombine, si j'ai de l'esprit. Pourvu que tu la donnes en main propre, c'est de l'argent comptant.

COLOMBINE.

Ces vieillards-là sont bien coriasses.

ISABELLE.

Ma pauvre enfant, ne m'abandonnes point. Si j'épouse Aurelio, je te jure que tu ne te repentiras pas de m'avoir obligée.

COLOMBINE.

Hé faites donc ce qu'il faut faire pour en venir là. Ayez toujours des amans à vos trousses, recevez de l'encens de toutes parts, faites des jaloux à outrance : le bruit de vos conquêtes l'allarmera : & dans l'apprehension de vous perdre, il sera trop heureux de vous épouser. Mais à qui en veut Serpentin ?

SERPENTIN *laquais.*

Mademoiselle, monsieur le marquis d'Oripeaux demande s'il ne vous incommodera point.

COLOMBINE.

Ah, mademoiselle, c'est ce marquis qui est si riche. Malepeste, va le faire monter. Mettons vîtement des fauteuils en place. C'est un pigeon pattu qu'il faudroit prendre par le pied. A telle fin que de raison prenez vos airs de coquette, & me lui en donnez à travers de la visiere.

SCENE VI.

MEZZETIN en marquis, ISABELLE, & COLOMBINE.

MEZZETIN.

PEtit laquais, je te prie, dis à mes gens, qu'ils ne s'écartent pas. Je ne ſuis jamais plus d'un quart-d'heure chez les bourgeoiſes.

COLOMBINE.

Voilà qui ne débutte point mal.

MEZZETIN.

Ma belle demoiſelle, comment vous accommodez-vous d'un ſi petit trou de maiſon ? Vous n'avez point d'antichambre pour mes laquais.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité n'eſt guéres conſiderée par ſon logement ?

MEZZETIN *vers Colombine.*

Elle a l'eſprit gentil. *Vers Iſabelle.* Dites-moi, je vous prie, qui voyez-vous dans votre quartier ?

ISABELLE.

Je n'ai pas encore eu le loiſir de rendre des viſites. Ce qu'il y a de dames à la cour m'enlevent tous les jours pour me divertir.

MEZZETIN.

Je vous ſais bon gré de ne vous point encanailler.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Le baron de Tourmentiere eſt là-bas, qui veut entrer à toute force.

ISABELLE.

Ah l'inſupportable homme! Colombine, délivre-moi de cet étourdi-là. C'eſt un extravaguant qui prétend qu'on le doit épouſer, parce qu'il a vingt mille écus de rente.

MEZZETIN.

Le fat!

COLOMBINE.

Je m'en vais lui dire que vous avez pris un remede.

ISABELLE.

Fais comme tu voudras : mais je ne puis conſentir que ce cancre-là ſe trouve en la compagnie de monſieur le marquis.

MEZZETIN.

Un homme oſe-t-il ſe produire avec vingt mille écus de rente? Avant la mort de mon pere je me retirai en Hollande, parce que je n'avois que cent mille francs à manger par an. *En parlant au petit laquais.* Mon fils, ai-je là un laquais.

COLOMBINE.

Mademoiſelle, que voilà un habit qui ſent ſon bien! c'eſt-là ce qu'on appelle ſe mettre du bon tour.

MEZZETIN,

MEZZETIN.

Les gens de qualité ſont à plaindre quand il fait chaud ; on n'oſeroit ſurcharger un habit de dorure. C'eſt ce qui fait bien ſouvent que les bourgeois ſe licencient, & qu'ils ont l'inſolence de compagnoner avec nous. A propos, aimez-vous la muſique ? J'ai un timballier qui accompagne divinement la voix.

COLOMBINE.

Monſieur le marquis, vous êtes donc d'épée ?

MEZZETIN.

J'en enrage aſſés ; car nous ne faiſons que blanchir auprés des gens de robe. Peut-être que les femmes s'en laſſeront, & que nous reviendrons à la mode.

ISABELLE.

Il me ſemble qu'un homme fait comme vous, n'apprehende point de ſi foibles rivaux.

MEZZETIN.

A vous dire vrai, je me fais bien juſtice là-deſſus. Cependant j'entrevois quelquefois céans un certain vieillard. .... helas... cet homme de boutique. Avouez la verité, il ne vous eſt pas indifferent.

COLOMBINE.

Quoi, monſieur Friquet ? La pauvre carcaſſe ! Hors pour venir querir l'argent de ce qu'il nous livre, il n'y fait pas grande ordure.

MEZZETIN.

Si je l'y rencontre, il ne descendra que par les fenêtres.

ISABELLE.

Un marchand peut-il faire ombrage à un homme de votre qualité? Est-ce que mon portrait, & mes lettres, ne vous mettent pas l'esprit en repos?

COLOMBINE.

Monsieur le marquis a raison. Un homme de cinquante mille écus de rente, ne doit jamais rien trouver en son chemin. *A part.* Voilà un plaisant magot pour être jaloux?

ISABELLE *à Mezzetin qui éternue.*

Dieu vous assiste, monsieur le marquis.

MEZZETIN *riant.*

La civilité est un peu bourgeoise.

ISABELLE.

Quoi, on offense les gens en leur souhaitant du bien?

MEZZETIN.

Quand on a l'air du monde, il faut voir crever un homme en éternuant, sans lui rien dire. Ma princesse, quand nous marierons-nous?

COLOMBINE *à Isabelle.*

Repondez donc à monsieur. Ce qu'il vous demande est positif, & ces sortes d'affaires se doivent conclure sur le champ.

ISABELLE.

Le mérite de monſieur le marquis, ne donne pas le temps de ſe reconnoître. Il ſuffit qu'il ſouhaite les choſes, pour n'y point trouver d'obſtacle. Quoique cent mille écus de rente ne bornent pas les prétentions d'une fille de ma naiſſance, je ne ſonge plus au bien, du moment que je ſuis prévenue par des manieres auſſi engageantes que les ſiennes.

MEZZETIN.

Ecoutez, je croi que nous aurons du plaiſir enſemble, oui. *A Colombine.* Friponne, je te ferai ta fortune; mais auſſi tu m'aimeras un peu?

COLOMBINE.

On ne hait jamais les gens qui donnent.

ISABELLE.

Si vous m'en voulez croire, nous ne prierons perſonne à la noce.

MEZZETIN.

Dieu merci, je n'ai ni pere ni mere: ainſi je n'ai pas grand monde à prier. *A Colombine.* Ma grande fille, faites-moi monter un laquais.

ISABELLE.

Vous ne ferez pas grande dépenſe avec moi; car je puis dire ſans vanité, qu'il eſt peu de filles mieux équipée. Veritablement je n'ai que pour cinquante mille francs de pierreries.

COLOMBINE.

Je n'ai point trouvé de laquais, monſieur, mais voilà un de vos gentilhommes que je vous amene.

MEZZETIN *au laquais.*

La Prairie, a-t-on fait réponſe à ma lettre ?

LE LAQUAIS.

Cette dame a dit qu'elle vous la fera de bouche.

ISABELLE.

Voilà un garçon de bonne mine.

COLOMBINE.

N'eſt-ce pas une conſcience d'habiller comme cela un laquais ?

MEZZETIN.

Dites-moi, monſieur le maraut, d'où vient que vous n'avez point d'écharpe ?

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'elle eſt trop peſante, monſieur, par le chaud qu'il fait.

MEZZETIN.

Comment, coquin, je mets tout mon revenu en écharpes, & la vôtre ſera dans un coffre, quand je vous envoye chez une dame ? *Tirant ſon épée.* Par la mort....

ISABELLE *en l'arrêtant.*

Monſieur le marquis, cela vaut-il la peine....

MEZZETIN.

Je tue un laquais pour rien, vous allez voir.

COLOMBINE.

Miſericorde ! *Mezzetin court après le laquais l'épée à la main, & les femmes le ſuivent.*

ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE *ſeule.*

VOici pourtant une lettre écrite en bon françois. Je ne ſais pas comme monſieur du marchand y répondra ; mais voilà, ma foi, de quoi lui faire ſauter le bâton. Il verra bien que ma maîtreſſe eſt une chévre, & qu'elle ne ſait pas encore comme on ſeigne un vieillard amoureux. Je lui avois conſeillé de demander dix mille francs, mais c'eſt une novice qui n'a jamais vu quinze piſtoles à la fois. Vaille que vaille, ſi monſieur Friquet eſt piqué au jeu, il en ſera quitte pour cinq cent piſtoles. Ma foi, le jeu ne vaut pas la chandelle.

SCENE II.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

Le Docteur fait la reverence de loin à Colombine.

COLOMBINE.

VOilà un corbeau assez bien appris. Est-ce à moi à qui cet animal-là fait des reverences ?

LE DOCTEUR

La prie de faire ses complimens à sa maîtresse. Il lui dit qu'il en est éperduement amoureux, & lui fait entendre qu'il est très-savant.

COLOMBINE.

Savant : diable tant pis. Je ne cherche que des duppes, moi. Mais, monsieur, comment prétendez-vous aimer ma maîtresse ? Car il n'entre chez nous que des gens à mariage.

LE DOCTEUR

Dit qu'il ne prétend l'aimer que sur ce pied-là, & qu'il veut l'adorer toute sa vie.

COLOMBINE.

Ah, les rues ne sont pavées que de ces adorateurs-là. Il y a quelque temps qu'il tomba sous ma coupe un transi, à peu près de votre taille, qui la devoit aimer, qui la devoit cherir, enfin c'étoit des merveilles.

Moi ſottement je donnai dans le panneau, & lui promis de lui rendre ſervice, en tout bien & en tout honneur da. Croiriez-vous que cet homme, qui vouloit épouſer ma maîtreſſe, eut l'effronterie de me mettre trente louis d'or à la main. Je vis bien par ſon preſent qu'il n'étoit guéres amoureux. Auſſi ne manqua-t-on pas de lui donner ſon congé au bout de vingt-quatre heures. Voyez, Monſieur, ne me faites point porter de méchantes paroles. L'aimerez-vous beaucoup? l'aimerez-vous long-temps?

LE DOCTEUR

Se gratte la tête, & dit, que cette ruſée en ſçait beaucoup pour ſon âge; que néanmoins il eſt bon de l'engager à porter ſes interêts.

Il tire une bourſe de cinquante louis.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas joueur, monſieur, apparemment? Car votre bourſe eſt trop petite.

LE DOCTEUR.

Il y a pourtant cinquante piſtoles dedans. Hé bien, ma fille, que diras-tu à ta maitreſſe?

COLOMBINE

Hé.... mais, pour cinquante louis, je lui dirai que je vous ai rencontré; que vous êtes vêtu de noir, & que vous avez envie de l'aimer. Oh, ne vous embarraſſez pas; je menerai votre affaire bon train.

SCENE III.

FRIQUET, COLOMBINE, LE DOCTEUR.

FRIQUET *observant de prés le Docteur, & tournant autour de lui.*

HE... *Il le tire par la manche.* Monsieur, quel pourparler avez-vous avec cette fille-là ?

COLOMBINE.

Peste soit des jaloux. A chaque pas que l'on fait, on les a sur les talons.

FRIQUET *au Docteur.*

Monsieur, vous ne me répondez rien.

COLOMBINE *à Friquet.*

Que voulez-vous qu'il réponde ? C'est un passant qui demande la rue Frementeau.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien curieux, monsieur, pour un vieillard ! Puis que vous voulez le savoir, j'aime sa maîtresse, & si cela vous fait mal au cœur, tant pis pour vous.

FRIQUET *en riant.*

Ah, ventrebleu, je vous en sais bon gré ! C'est bien à un marouffle comme vous...

LE DOCTEUR.

Petit faquin de bourgeois, vous vous ferez étriller.

FRIQUET.

Etriller, moi ? Par la mort...

COLOMBINE.

Meſſieurs, & pour qui me prendra-t-on dans tout ce vacarme-là ! Allez au diable avec vos peſtes de querelles.

LE DOCTEUR.

Un moment de patience. Je reviens à vous tout à l'heure. Mais mardi, tenez-vous droit ſur vos pieds, & faites proviſion d'une bonne épée, car je vous mettrai l'ame au jour. *Il ſort.*

FRIQUET.

Tout marchand que je ſuis; avec l'aune de ma boutique, je te ferai manger les pavés. Va, va, tu as trouvé ton homme.

COLOMBINE.

Monſieur Friquet, vous avez le ſang bien chaud.

FRIQUET.

Mardi, pour Iſabelle je tuerois deux mille hommes.

COLOMBINE.

C'eſt donc tout de bon que vous l'aimez ?

FRIQUET.

Malepeſte, ſi je l'aime ! Hé, cet homme-là vous le dira tantôt. Je l'écraſerai comme une punaiſe.

COLOMBINE.

Ça, ça, je croi que j'ai d'un baume qui

va rabattre vos fumées. Tenez, fleurez-le. *Elle lui donne la lettre.*

FRIQUET *prend la lettre & la fleure.* Je ne ſens rien.

COLOMBINE.

Quoi! l'ardeur de ma maîtreſſe ne vous prend pas au nez? Ah, ah, combien y a t'il de gens qui donneroient leur vie pour en recevoir autant? A vous dire vrai, je n'étois pas d'avis d'une lettre ſi tendre; mais ſon cœur l'a emporté.

FRIQUET.

Ma pauvre enfant, que je te ſuis redevable! *Il baiſe la lettre.*

COLOMBINE.

Je le croi bien. C'eſt la premiere lettre qu'elle a jamais écrit à perſonne. Voilà ce qu'on appelle la franche crême d'un cœur.

FRIQUET.

Ah, qu'elle felicité!

COLOMBINE.

Penſez que vous ne manquerez pas de la remercier tantôt, & de venir ſouper tête à tête avec elle.

FRIQUET.

Me veut-elle faire cet honneur-là? *Il baiſe encore la lettre.*

COLOMBINE.

Vraiment, elle vous en fera bien d'autre; ça, ça, ne baiſez point tant cette lettre. Liſez ſeulement, & me donnez la réponſe.

FRIQUET.

Ah, le précieux tréſor! *Il lit la lettre.* Je ,, compte ſur vous comme ſur le meilleur ,, ami que j'aye au monde.... Ma chere enfant, eſt-il poſſible?

COLOMBINE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle eſt folle de vous?

FRIQUET *continuant de lire.*

,, Je compte ſur vous .... Elle a bien raiſon. *Il baiſe la lettre & ſoupire, puis continue de lire.* ,, Si vous voulez que j'en ſois entie- ,, rement perſuadée, quittez toutes ſortes ,, d'affaires, pour venir ſouper avec moi... Ah l'obligeante perſonne! *Il continue de lire* ,, Et apportez-moi cinq cent piſtoles avec vous....

COLOMBINE *à part.*

Oh, voilà l'angoiſſe.

FRIQUET.

Hé, hé, hé... *Il continue de lire.* Il faut ,, être furieuſement ami des gens, quand on ,, leur confie ſes petits beſoins. Adieu je ,, vous attens, ne me privez pas du plaiſir ,, dont je me flate; & ſi vous m'aimez, ne ,, perdez pas l'occaſion d'obliger

ISABELLE.

FRIQUET.

C'eſt-à-dire, cinq cent piſtoles.... *Il ſoupire & rêve.*

COLOMBINE.

Hé bien, monſieur, viendrez-vous?

FRIQUET.

Cinq cent piſtoles!

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous êtes retenu quelque part?

FRIQUET.

Hé, mais pas autrement.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, pas autrement? Oh, je vois bien à votre air, que vous avez partie faite ailleurs, & que vous n'aimez pas tant Iſabelle que vous en faites le ſemblant. Elle eſt bien duppe de s'attacher à des gens qui ſe font tirer l'oreille quand on les prie! Vraiment, vraiment, cet homme qui eſt allé querir ſon épée, ne ſongeroit pas ſi long-temps que vous.

FRIQUET.

Cinq cent piſtoles!

COLOMBINE.

Monſieur, vous ne répondez rien?

FRIQUET.

Si fait, je penſe que.... j'irai.

COLOMBINE.

N'y allez pas manquer, au moins. Mademoiſelle ſeroit inconſolable.

FRIQUET.

Oui, oui, va, j'irai. Cinq cent piſtoles! Il faut ſe faire juſtice; l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes.

SCENE IV.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

PAsquariel dit à Mezzetin que ſon pere Friquet a eu querelle avec le Docteur, & qu'il croit que cela pourroit avoir des ſuites. Mezzetin dit qu'il va ſe déguiſer en prevôt, ſuivre ſon pere, & le faire contribuer, s'il le trouve avec une épée.

SCENE V.

LE DOCTEUR & FRIQUET, tous deux avec des épées.

LE DOCTEUR *ſans appercevoir Friquet.*

MOnſieur le courtaut, vous allez paſſer un vilain quart d'heure, ſi je vous puis joindre; je ne laiſſerai pas de poudre ſur vos étoffes. Allons, faiſons paſſer toute ma doctrine dans le bras.

FRIQUET *ſans appercevoir le Docteur.*

Je n'y ai mardi point ſongé, quand j'ai promis de me battre. Ma nourrice me l'a dit mille fois, que j'avois un vrai temperament à me faire étriller; ça, ça, il faut pourtant trouver du cœur, n'en fut-il point. Heureu-

ſement voici un baudrier de buffle, qui met toutes mes parties nobles à couvert. Si cet homme vêtu de noir pouvoit oublier que nous devons nous battre, ce ſeroit bien de la beſogne épargnée. Il eſt vrai auſſi que j'ai le ſang trop chaud; mais, l'amour m'a emporté.

LE DOCTEUR.

Il me ſemble que j'entrevois notre brave. Hola, l'ami?

FRIQUET.

Cela n'eſt point vrai; je n'ai jamais été des vôtres, & ventrebleu, je n'en veux point être. Allons, allons. *Il bat ſes flancs.* Allons monſieur de la doctrine, mettez-vous en garde contre ma boutique.

LE DOCTEUR.

Mais, c'eſt donc tout de bon que vous voulez vous battre?

FRIQUET.

Oh, je n'appelle pas cela ſe battre, je veux ſeulement vous tirer trois ou quatre palettes de ſang par gaillardiſe.

LE DOCTEUR.

Pour un vieillard, il va droit à ſon homme.

FRIQUET.

Allons, coquin, la vie....

SCENE VI.

MEZZETIN travesti en Prevôt, LE DOCTEUR, FRIQUET, plusieurs Archers.

MEZZETIN.

Diable, demander la vie ! Ce sont gens qui se battent en duel. *A Friquet.* Qui êtes-vous ?

LE DOCTEUR.

Il va tout avouer. Il vaut mieux que je me sauve. *Il sort.*

FRIQUET.

Hé mais, monsieur, je ne suis pas ce que vous pensez.

MEZZETIN.

Pourquoi l'épée à la main ?

FRIQUET.

Est-ce qu'il n'est pas permis de rosser un fiacre qui vous fait payer d'avance la premiere heure, & qui s'enfuit à toutes jambes quand vous descendez pour faire de l'eau ? Par la mort, dans la rage où je suis, je l'allois tuer sans vous.

MEZZETIN.

Oh, il est vrai que ces coquins-là sont insolens. Mais ce baudrier de buffle ?

FRIQUET.

Monsieur, c'est que mon fils est d'une tra-

gedie au college des Graſſins où il repreſente un prevôt ; & je m'en allois le lui porter moi-même, de peur que mon valet ne fit quelque ſottiſe dans les rues avec l'épée.

MEZZETIN.

Oh bien, votre fils jouera la comedie ſans épée, & vous ne laiſſerez pas de venir au Fort-l'évêque. Il n'y a point de quartier pour les duels.

FRIQUET.

Hé, monſieur, je m'appelle Friquet, ma boutique n'eſt qu'à trois rues d'ici : j'ai encore livré ce matin plus de quatre-vingt aunes de drap d'Eſpagne.

MEZZETIN.

Il n'eſt pas défendu aux bourgeois d'avoir du cœur.

FRIQUET.

Oui, ventrebleu, j'en ai ; & tout fiacre qui me ſcandaliſera....

MEZZETIN.

Allons, mes enfans, liez-le puiſqu'il fait le fâcheux.

FRIQUET.

Monſieur le prevôt, auriez-vous la conſcience de mener un homme de mon âge en priſon ?

MEZZETIN.

Pour duel on pend à toutes ſortes d'âge.

FRIQUET.

Pendre ! Et ſi je vous priois pour l'amour de

de moi de mettre ce diamant-là à votre doigt, me refuseriez-vous ? Il n'est que de cinq cens écus.

MEZZETIN *aux archers, aprés avoir pris le diamant.*

Et de quoi vous avisez-vous de me venir dire que ce pauvre marchand se battoit en duel ? Il se donne au diable que cela n'est point vrai, & un homme sur le bord de sa fosse ne voudroit pas mentir.

FRIQUET.

Voilà ce qu'on appelle un tour d'ami. Monsieur le prevôt, dieu vous soit en aide, & à tous les gens de bien qui protegent les innocens.

MEZZETIN.

Bon homme, prenez un autre fiacre, & vous en allez aux Grassins voir la tragedie de votre fils. *Il s'en va.*

FRIQUET *seul.*

Ah, jernie, que je l'ai échappé belle ! Sans mon diamant, j'étois flambé. Contre fortune bon cœur : ne laissons pas de voir Isabelle, & de lui raconter notre combat.

SCENE VII.

Le theâtre repreſente l'appartement d'Iſabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

HE' bien, Colombine, notre marchand fera-t-il ſon devoir ?

COLOMBINE.

Ma foi, il a bien eu de la peine à entrer dans ſes bottes. Il étoit charmé du commencement de votre lettre ; mais ma foi, les cinq cent piſtoles lui ont un peu navré le cœur, & ſi je ne lui euſſe donné vivement de l'éperon dans le flanc, nous ne tenions ma foi rien. ISABELLE.

Quoi, un homme à cet âge-là s'eſt fait tirer l'oreille ?

COLOMBINE.

A quelque âge que ce ſoit, cinq cens piſtoles valent toujours cinq mille francs : & ces ſortes de ſaignées ne rempliſſent pas la bourſe d'un homme.

ISABELLE.

Tiens, le voilà qui les apporte.

COLOMBINE.

Dieu me pardonne, je penſe qu'il a pris une épée pour eſcorter ſon argent.

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE, FRIQUET.

ISABELLE.

AH, quel ſpectacle ! Une épée toute nue ! Et d'où venez-vous, monſieur Friquet, en cet équipage ?

FRIQUET.

Je viens de châtier ceux qui ont l'inſolence de venir ſur mes briſées.

COLOMBINE.

Comment donc, monſieur Friquet ?

FRIQUET.

Vous ſouvenez-vous de cet homme vêtu de noir qui ſe faiſoit tenir à quatre ?

COLOMBINE.

Quoi, quand vous badiniez tantôt ?

FRIQUET.

En badinant, je lui ai allongé une douzaine de bottes, qui ont fait rebrouſſer chemin à ſa doctrine.

ISABELLE.

Ah, bon dieu !

FRIQUET.

Je lui allois cribler le corps, ſi d'honnêtes gens ne m'avoient empêché. Je ſuis un mauvais plaiſant ſur le chapitre de l'amour.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas bleſſé ?

FRIQUET.

Non, graces au ciel; & les plus rudes coups ſont ceux de vos yeux.

ISABELLE.

Ah, que vous m'avez fait une étrange frayeur ! Je n'en ſuis pas encore bien revenue. Colombine, fais-moi ſentir du vinaigre. *Elle feint de s'évanouir.*

FRIQUET *donnant la bourſe à Colombine.* Colombine, mets cela quelque part ſur la table de mademoiſelle. *A Iſabelle, ſe mettant à ſes genoux.* Ah, charmante damoiſelle, eſt-il poſſible que vous preniez tant d'intérêt à ce qui me regarde ! *Il lui baiſe la main.*

COLOMBINE.

Mademoiſelle, qu'eſt-ce que ce monſieur me veut dire : il me donne une bourſe pleine de louis d'or; la ſerrerai-je ?

ISABELLE.

Ah, monſieur Friquet, vous faites trop bien les choſes ! Je ne vous avois dit cela qu'en riant.

COLOMBINE.

Un marchand a plus d'honneur que toute la nobleſſe enſemble.

ISABELLE.

Mais ſérieuſement, monſieur, n'avez-vous point été bleſſé ? Voulez-vous prendre un bouillon ?

COLOMBINE.

C'eſt bien la peine. Voilà le ſoupé qu'on apprête.

ISABELLE.

Il y a long-temps, monſieur Friquet, que je ſouhaitois de vous voir chez moi le verre à la main.

FRIQUET.

Ah, mademoiſelle, vous vous moquez de moi peut-être!

ISABELLE.

Non, je vous parle à cœur ouvert: Je ne croi pas de ma vie avoir reçu de viſites ſi agréables.

FRIQUET.

Vous me faites trop d'honneur, mademoiſelle, & je ſuis trop glorieux de ce que mes reſpects m'ont introduits chez vous.

COLOMBINE *à part.*

Sans votre argent vous n'y feriez guére de preſſe. *Haut.* Il eſt bien de ſaiſon, ma foi, de faire des complimens quand la viande eſt ſur table. Un homme qui ſe vient de battre, a beſoin de prendre des forces. Allons, Serpentin, apportez à laver.

ISABELLE.

Colombine, n'aurons-nous pas quelque ſimphonie, quelque voix pendant le ſouper?

COLOMBINE.

Vous aurez de tout, ne vous mettez pas en peine.

Allons, monſieur Friquet, mettez-vous dans ce fauteuil. *A Colombine.* Colombine, encore un carreau à monſieur Friquet.

FRIQUET.

Vous me faites bien plus d'honneur qu'à moi n'appartient, mademoiſelle.

COLOMBINE.

On ne ſauroit trop dorloter un homme comme vous. Helas, où en étions-nous, ſi ce malheureux Docteur vous eût bleſſé!

ISABELLE.

Pour moi, j'en ſerois morte.

COLOMBINE.

On mourroit à moins. *Aux violons.* Jouez, meſſieurs les violons, jouez. *Les violons jouent.*

COLOMBINE *au laquais.*

Serpentin, à boire à monſieur Friquet, & rinſez bien le verre à monſieur. *On apporte à boire*

FRIQUET *au laquais.*

Mon mignon, apportez-moi de l'eau, je vous prie.

COLOMBINE.

Oh, ne nous faites pas cet affront-là, monſieur. Notre vin eſt aſſez fort ſans eau.

FRIQUET *à Iſabelle.*

Mademoiſelle, trouvez bon que j'aye cet honneur, que de boire à vos bonnes graces.

COLOMBINE.

Que toutes les vôtres ſurpaſſent.

ISABELLE.

Colombine, ſers donc quelque choſe à monſieur Friquet. Le pauvre homme ne mange point.

PIERROT *en ſervante de cuiſine.*

Ah, mademoiſelle, pendant que vous êtes ici en train de rire, il y a là-bas des gens qui font un beau grabuge : ils ne diſent pas moins que de brûler la porte. Dame, je n'en connois pas un au viſage. Que ſais-je, moi, s'il les faut laiſſer entrer ?

COLOMBINE.

Oh, vous verrez que ce ſont des maſques, qui entendent les violons, & qui croyent que c'eſt un bal.

PIERROT.

Hé bien, acheveront-ils de brûler la porte ?

ISABELLE.

Nenni, nenni, il vaut mieux les laiſſer entrer.

FRIQUET.

Et pourquoi, mademoiſelle, nous voilà ſi en repos ?

COLOMBINE.

Oh, il n'y a repos qui tienne. Si le feu prenoit à la porte, il auroit bien-tôt gagné le haut, & la maiſon ne dureroit guere.

SCENE IX.

MEZZETIN en masque, accompagné d'autres masques, ISABELLE, FRIQUET, COLOMBINE.

Mezzetin entre en chantant, prend Colombine par la main, & danse avec elle.

COLOMBINE *aprés avoir danſé.*

MA foi, voilà de drôles de masques?

MEZZETIN *prend Friquet par le nez, l'ôte de ſa place, ſe met à table ſur ſon ſiége, & dit:*

Allons, mademoiſelle, rejouiſſons-nous.

FRIQUET.

Mademoiſelle, voilà une grande impudence!

ISABELLE.

Masques, prend-on ces libertés-là chez une fille de mon rang?

MEZZETIN.

Quand une fille de votre rang ſoupe tête à tête avec un courtaut de boutique, des gens de notre air & de notre façon ne gâtent pas leurs parties. *Au laquais.* A boire?

FRIQUET.

A votre place, mademoiſelle, j'envoyerois querir le commiſſaire.

MEZZETIN.

Le vieux penard ! Ha, ha, ha ! *Il lui rit au nez. On donne à boire à Mezzetin, & il chante les paroles qui ſuivent.*

Un vieillard mélancolique
Peut gâter tout un feſtin ;
Ses yeux font aigrir le vin,
La viande en dévient étique.
Celui qui rechigne, chigne,
Celui qui rechignera,
La troupe l'échigne, chigne,
La troupe l'échignera.

Les maſques qui ſont avec Mezzetin, repetent en chœur ces quatre derniers vers, en donnant des coups de pieds & des nazardes à Friquet.

ISABELLE *aux maſques.*

Ah, meſſieurs, c'eſt pouſſer la choſe trop loin ! Qu'on ôte la table, & voyons un peu qui ſont ces inſolens-là.

MEZZETIN.

Ces inſolens-là ſont gens à jetter votre bourgeois par la fenêtre. *Il lui tourne le chapeau ſur la tête.* Et ſi de ſa vie il remet les pieds céans, je vous ferai un entremets de ſon nez & de ſes oreilles.

FRIQUET.

De mon nez & de mes oreilles !

COLOMBINE.

Taiſez-vous, monſieur Friquet ; ces gens-

là le feroient comme ils le diſent ; il n'y a point de ceremonie avec eux : il n'y a qu'à appeller le guet On ne vient pas comme cela aſſaſſiner le monde dans les maiſons d'honneur.

MEZZETIN.

Mademoiſelle, de peur des filoux, je m'en vais ramener monſieur le bourgeois chez lui. Allons, faquin, gagnez la porte. *Il le fait ſortir à coups de pieds au cul, & les maſques s'en vont.*

COLOMBINE.

Quel peſte de contre-temps. Voilà un pauvre homme qui n'a guére paru pour ſa dépenſe.

ISABELLE.

Il me peſoit bien ſur les bras.

COLOMBINE.

Vous êtes aſſez bien payée de votre méchant quart-d'heure.

ACTE III.

SCENE I.

FRIQUET *ſeul.*

CE n'eſt pas d'un marchand que d'être amoureux. Le négoce des femmes eſt encore plus perilleux que le commerce. Un combat, une bague de cinq cens écus, cinq cens piſtoles d'argent comptant; les étrivieres, ou peu s'en faut; en un même jour, voilà bien de la beſogne taillée. Ceux qui défendent le bal, ont fort grande raiſon. Je vois fort bien par l'échantillon d'aujourd'hui, qu'un bourgeois bien ſage ne doit jamais ſouper hors de chez lui. Si Pierrot peut découvrir qui ſont les maſques, je mangerai dix mille écus pour en avoir raiſon. A la veille d'être échevin, morbleu, me voir donner des coups de pied au cul. *Il ſe mord les doigts.* Ah, voici mon fils. De peur qu'il ne ſache ma diſgrace, je veux l'éloigner de Paris.

SCENE II.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE' bien, Friquet, le commis de cet organiſte n'a point apporté d'argent ?

MEZZETIN.

Il eſt pourtant venu un homme au logis, qui avoit quelque choſe ſous ſon bras. Mais comme vous n'y ſoupiez pas, il a dit qu'il reviendroit.

FRIQUET.

Ah, ah, cela n'eſt pas mal trouvé. Ecoutez, mon ami, je ne ſuis plus d'âge à avoir de l'emportement. Je m'apperçois il y a long-temps que vous me volez. De peur que la juſtice ne le ſache, diſpoſez-vous à quitter Paris dans trois jours. Dieu merci, je me ſuis fait des amis, & par leur credit je pourrai bien vous faire donner la commiſſion du papier marqué à Quimpercorentin.

MEZZETIN.

Si c'étoit en quelque ville de baſſe Normandie, où le procès va ſon train, patience. Mais il n'y a pas là de l'eau à boire.

FRIQUET.

Voulez-vous une brigade dans le ſel ?

MEZZETIN.

Je n'y pourrois pas entrer, mon pere: Dans ces emplois-là il faut être noble de trois races.

FRIQUET.

Voulez-vous le contrôle des perroquets à Dieppe?

MEZZETIN.

Non, j'aime encore mieux votre caiſſe.

FRIQUET.

Comment, maraut, vous refuſez tout ce qu'il y a d'honorable en France, pour faire la débauche à Paris? Si je prens un bâton....

MEZZETIN.

Si je fais la débauche, c'eſt que les bons chiens chaſſent de race. *Il s'en va.*

SCENE III.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, monſieur, vous ne ſauriez le croire, non, vous dis-je, vous ne ſauriez le croire!

FRIQUET.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, Pierrot?

PIERROT.

Il y a des choſes inormes, & quand je vous le dirai, vous ne le croirez pas.

FRIQUET.

As-tu ſuivi les maſques?

PIERROT.

Oui, monſieur.

FRIQUET.

Les as-tu vu entrer quelque part?

PIERROT.

Oui, monſieur.

FRIQUET.

Les as-tu découverts?

PIERROT.

Oui, monſieur.

FRIQUET.

Hé bien, qui eſt-ce?

PIERROT

Ne vous ai-je pas dit, monſieur, que vous ne le croiriez pas?

FRIQUET.

Je n'ai garde de le croire, puiſque je n'en ſai rien.

PIERROT.

Mais quand je vous le dirai auſſi le croirez-vous?

FRIQUET.

Oh, depêche donc, ſi tu veux.

PIERROT.

Eſt-ce que la nature ne vous dit rien? Sentez-vous point là quelque choſe..... comme ſi c'étoit.... par exemple.... Je ne vous le donne pas aſſés clair à entendre?

FRIQUET.

Non, de par tous les diables.

PIERROT.

Et bien, puiſque vous êtes ladre, je m'en vais vous le dire. C'eſt votre fils.

FRIQUET.

Mon fils!

PIERROT.

Oui, votre fils, avec ce diable de tailleur qui ont fait la maſcarade.

FRIQUET.

Mon fils m'auroit menacé d'étrivieres?

PIERROT.

Oui, monſieur, d'étrivieres. Je leur ai entendu dire chez un vendeur de bierre où ils ſe ſont deshabillez.

FRIQUET.

Il eſt donc amoureux d'Iſabelle?

PIERROT.

Vraiment je le croi: il en a des lettres & ſon portrait. Vous ne ſauriez croire, monſieur, tout ce qu'ils en diſent.

FRIQUET.

Il en a le portrait! Tout à l'heure, Pierrot, qu'on m'aille querir un marteau & une hache, que j'enfonce le coffre de ce coquin-là. Ah, malheureux pere! ton propre ſang ſe revolte contre toi.

PIERROT.

Voilà qui eſt bien terrible, monſieur! mais c'eſt pourtant vrai.

SCENE IV.

Le theâtre repreſente l'appartement d'Iſabelle.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

DE ce train-là, je vois bien que votre peſte de conduite nous portera guignon, & qu'à la fin la chanſe tournera.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, avec un peu de réſolution & d'eſprit, on mene les hommes bien loin. Pourvû qu'une fille ne ſe reproche rien ſur le chapitre de l'honneur, tout le reſte n'eſt que bagatelle.

COLOMBINE.

Vous appellez bagatelle, de promettre mariage à cinquante hommes tout à la fois?

ISABELLE.

Je le promettrois à cent, pour groſſir mes conquêtes. Te moques-tu? La foule des amans fait honneur à une fille.

COLOMBINE.

Elle fait auſſi par fois de cuiſans chagrins. Un amant qui découvre qu'on le berne, eſt un vipere envenimé. Tenez, je ſuis fort trompée ſi le maſque d'hier n'a quelque fiel ſur le cœur.

ISABELLE.

ISABELLE.

Oh, ſi c'eſt par jalouſie, je lui pardonne. Rien n'eſt ſi drôle que de voir comme cela les hommes dans leurs boutades.

COLOMBINE.

Garre que votre pere ou votre oncle ne ſoient inſtruits de vos gentilleſſes. Vous courriez, ma foi, riſque d'épouſer un couvent. *Appercevant le marquis.* Oh, voilà le reſte de notre écu.

SCENE V.

MEZZETIN en marquis, ISABELLE, COLOMBINE.

MEZZETIN.

JE ſortis un peu bruſquement hier de chez vous. Mais avouez qu'un laquais ſans écharpe eſt capable de décrier un homme de ma qualité.

COLOMBINE.

Diantre! Comme vous les redreſſez: Eſt-il mort ce pauvre diable?

MEZZETIN.

Bon, ils ſont accoutumés à cela.

ISABELLE.

Hé bien, monſieur le marquis, travaille-t-on fort & ferme pour notre mariage?

MEZZETIN.

Avec qui ?

ISABELLE.

Je vous le demande. Avec vous.

MEZZETIN.

Vous ne voulez pas des gens ſi étourdis. Oh ça, de bonne foi, à quoi avez-vous paſſé le temps depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir ?

ISABELLE.

Le chagrin de vous voir partir en colere me donna un ſi cruel mal de tête, que je n'en ai pas repoſé toute la nuit.

MEZZETIN.

N'eſt-ce point une indigeſtion auſſi, pour avoir trop mangé ?

COLOMBINE *à part.*

Il y a là quelque choſe.

ISABELLE.

Je vous aſſure que je me mis au lit ſans ſouper.

MEZZETIN.

Eſt-il poſſible ?

ISABELLE.

Ah, marquis, le grand repas eſt de ſonger à ce qu'on aime !

MEZZETIN.

L'aimable enfant !

COLOMBINE.

Cette fille-là vous aime trop. Je crains qu'elle n'en devienne folle.

MEZZETIN.

Mes gens m'ont pourtant dit, qu'il y avoit de grands preparatifs dans votre cuisine.

COLOMBINE.

Ah, la plaisante chose ! C'est que la fille de notre hôtesse a épousé un armurier. Comme c'étoit les accordailles, on avoit emprunté notre cuisine pour faire le festin.

MEZZETIN.

C'est donc cela. Y eut-il des violons aprés soupé ?

ISABELLE.

Cela se demande-t-il ? Je pense même qu'il y vint des masques.

MEZZETIN *en colere.*

Oui, perfide, & ces masques vous trouverent à table avec monsieur Friquet.

COLOMBINE.

Comme on prend les choses de travers ! Vous ne savez donc pas que ce monsieur Friquet est un gros marchand, & que mademoiselle avoit une lettre de change à prendre sur lui, dont il apporta l'argent le plus obligeamment du monde : & comme il prit une foiblesse à ce pauvre homme, on lui offrit du vin par honnêteté. Cependant voilà comme on empoisonne tout dans le monde.

ISABELLE.

A quoi bon tout cet éclaircissement, Colombine ? Que monsieur en croye ce qu'il

voudra. *A Mezzetin.* Oui, oui, allez, c'eſt un vieillard que j'aime, & que je préfere à toutes mes connoiſſances.

MEZZETIN *à genoux.*

Ah, pardon, mademoiſelle! je vois bien que j'ai pouſſé la jalouſie trop loin.

ISABELLE.

Je vous dis ſerieuſement que je l'aime.

MEZZETIN.

Cruelle!

ISABELLE.

Que voulez-vous, marquis? Les amitiés ſont libres, il faut ſuivre le penchant de ſon cœur.

COLOMBINE *à part.*

J'ai bien envie de voir comme cette fuſée-là ſe démêlera.

MEZZETIN.

Quoi, vous m'abandonnez, aprés tant de ſermens d'amitié, aprés des lettres ſi tendres, aprés m'avoir donné votre portrait?

COLOMBINE *à part.*

Les marquis ſont d'auſſi ſottes gens que d'autres. *Voyant venir Friquet.* Voici l'homme aux cinq cens piſtoles, qui n'eſt pas encore bien tué. *Mezzetin voyant venir ſon pere, ſe leve tout étonné.*

SCENE VI.

FRIQUET, MEZZETIN, ISABELLE, COLOMBINE.

FRIQUET *à Mezzetin.*

AH, monſieur le marquis, ne vous contraignez point, je ne ſuis pas venu pour déranger votre paſſion.

ISABELLE *d'un ton fier.*

Savez-vous, monſieur le marchand, que je ſuis fort indignée contre la liberté que vous prenez d'entrer dans ma chambre ſans me faire demander ſi je le trouve bon? Marquis, vous devriez me vanger de cette inſolence.

MEZZETIN *tout confus.*

Ah, madame!

FRIQUET.

Nous ne ſommes plus ici en maſque; monſieur le marquis n'a pas l'ame meurtriere.

COLOMBINE.

Ma foi, pour moi, j'y perds mon latin.

FRIQUET *ôtant ſon chapeau.*

Quand on vient pour rendre ſervice, on entre un peu plus bruſquement.

ISABELLE.

Un homme de votre trempe eſt-il capable de quelque choſe?

FRIQUET.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui je ne viens pas pour apporter de l'argent.

COLOMBINE.

Ouf!

FRIQUET.

Je ne laiſſerai peut-être pas d'être bien reçu. *Vers Colombine.* Colombine, quand tu pris la peine de m'apporter cette lettre de la part de ta maîtreſſe, elle n'avoit encore jamais écrit à perſonne qu'à moi : Eſt-il pas vrai ?

COLOMBINE.

A qui en a ce vieux fou-là ? Eſt-ce que je tiens la main de mademoiſelle, moi ?

FRIQUET.

Non, mais je tiens les lettres qu'elle a écrites au marquis d'Oripeaux. Tenez, mademoiſelle la coquette, voilà des cautions de votre tendreſſe.

COLOMBINE *à Mezzetin.*

Monſieur le marquis, que ne faites-vous monter vos gens pour jetter ce marouffle-là par les fenêtres ?

ISABELLE.

Mes lettres en des mains étrangeres ! *Vers Mezzetin.* Ah lâche, tu m'a trahie !

FRIQUET.

Non, il vous aime de bonne foi, & je croi que vous l'aimez de même ; car ſans cela vous ne lui auriez pas donné votre portrait,

COLOMBINE.

Petit à petit, la mêche ſera découverte.

ISABELLE.

Ces ſortes d'amuſettes ne ſe refuſent guere quand on les demande. *Se tournant vers Mezzetin.* Infame !

COLOMBINE.

Seroient-ils de concert enſemble ? Je m'étonne qu'un marquis n'étrangle ce vieux coquin-là.

FRIQUET.

Nous ſommes dans un pays où les enfans n'étranglent pas ſi volontiers leurs peres.

ISABELLE.

Quoi, c'eſt-là votre fils ?

FRIQUET.

Oui, trés-aſſurément, que je vais faire conduire aux Capettes, pour lui apprendre à inſulter ſon pere.

SCENE VII.

LE PREVOT, & les acteurs de la ſcene precedente.

MEZZETIN *aux pieds de ſon pere.*

AH, mon pere, eſt-ce un crime à votre fils d'être amoureux ?

FRIQUET.

Monſieur le prevôt, droit aux Capettes,

s'il vous plait ; au pain & à l'eau, & les étrivieres tant & plus.

MEZZETIN.

Pour éviter à frais, on feroit bien de vous emmener avec moi : car auſſi-bien ma mere vous fera loger aux petites-maiſons. *On emmene Mezzetin.*

COLOMBINE.

Voilà un marquis mal ajuſté.

ISABELLE *à Friquet.*

Si votre femme étoit ſage, elle vous y feroit mener à votre tour : & peu s'en faut, monſieur le bourgeois, que je ne vous faſſe charger de mille coups, pour vous apprendre le reſpect que vous devez à ma maiſon.

FRIQUET.

Ce n'eſt pas tout à fait comme cela qu'on paye cinq mille francs.

COLOMBINE.

Vous les a-t-on emprunté, pour les rendre le lendemain? *A part.* Ah, vieux pénard, que je vous vais faire décamper en diligence! *Elle ſort.*

ISABELLE.

On vous a trop fait d'honneur de ne vous demander que cinq cens piſtoles. Une fille comme moi, ne met pas d'ordinaire la main à la plume pour ſi peu de choſe. J'avois cent de mes amis qui ſe ſeroient fait une joye de m'obliger. C'eſt ma ſottiſe de m'être adreſſée à une ame baſſe, qui n'a que l'uſage du

comptoir, & qui ne fait un plaiſir que pour le regretter.

FRIQUET.

Tout ce que vous dites-là eſt à peindre : mais de l'argent m'accommoderoit mieux.

SERPENTIN *laquais, à Iſabelle.*

Ah, mademoiſelle, il y a là-bas madame Friquet, qui cherche ſon mari pour le déviſager : elle crie comme un aſpic.

ISABELLE.

Fais-la monter. *Vers Friquet.* Elle ſera peut-être plus raiſonnable que vous.

COLOMBINE.

Oh, je croi que ſi ma maîtreſſe lui fait ſon billet, elle s'en contentera.

FRIQUET *tout épouventé.*

Ma femme ! Ah, je ſuis un homme perdu : douze diables ne ſont pas ſi dangereux. *Vers Iſabelle.* Ma chere demoiſelle, faites-moi ſortir par quelque porte de derriere, & ne parlons plus des cinq mille francs.

COLOMBINE.

Mademoiſelle eſt bonne, c'eſt une fille ſans fiel.

ISABELLE.

J'en ai quand il en faut avoir; mais quand on demande quartier je ne ſaurois faire de mal à perſonne. *A Colombine.* Tâche de le faire évader par la porte du jardin.

FRIQUET *ſe proſternant.*

Que je vous ſuis redevable !

COLOMBINE.

Allons vîte, point de complimens.

FRIQUET *à Iſabelle.*

Dites-lui bien que vous ne m'avez point vu, au moins.

COLOMBINE.

Hé bon dieu, depêchons.

ISABELLE *ſeule.*

Je vois bien que Colombine m'a delivrée de cet importun-là fort à propos. Mais à qui en veut Aurelio ?

SCENE VIII.

AURELIO, ISABELLE.

AURELIO.

JE vous apporte un cœur tout plein d'amour, & des nouvelles qui peuvent vous ſatisfaire. Votre oncle eſt arrivé, qui m'a dit que votre pere vous pardonne, pourvu que je vous épouſe. Vous ne doutez pas que mon cœur ne ſoit à vous, & que je ne fuſſe mort de douleur ſi vous en aviez épouſé un autre. Le contrat eſt dreſſé, le feſtin eſt tout prêt : allons, ſans differer, conclure une affaire ſi ſouhaitée.

COLOMBINE *revenant.*

Hé bien, où en étiez-vous ſans moi ?

ISABELLE *faiſant taire Colombine.*

St, ſt; *Haut.* Ah, Colombine, j'ai bien avancé mes affaires depuis que tu es partie!

COLOMBINE.

Comment donc?

ISABELLE.

Je ſuis mariée avec Aurelio. Suis-moi, nous allons faire la noce.

COLOMBINE.

A la bonne heure, pourvu que j'épouſe Paſquariel.

ISABELLE.

Oh, cela vaut fait. Tu peux compter ſur l'argent du bourgeois.

COLOMBINE *ſeule.*

Ma foi, il n'eſt que d'avoir de l'eſprit; tôt ou tard on ſe tire d'affaire.... Pour de jeunes gens, nous n'avons point trop mal mené notre petite barque.

LA FEMME VENGÉE

COLOMBINE
FEMME VENGÉE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur D*** & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le quinziéme Janvier 1689.

ACTEURS.

COLOMBINE, femme de Mezzetin.
MEZZETIN, mari de Colombine, & amant d'Olivette.
OLIVETTE, puis Iſabelle fille du Docteur.
AURELIO, amant d'Iſabelle.
EULARIA, ſœur d'Aurelio.
GABRION, nourrice de Colombine.
LE DOCTEUR, pere d'Iſabelle.
PASQUARIEL, PIERROT, valets de Mezzetin.
UN FINANCIER.
UN COMTE.
UN CONSEILLER.
UN COMMISSAIRE.
Un Laquais.

La Scene eſt à Paris.

COLOMBINE
FEMME VENGE'E.

ACTE I.

SCENE I.

GABRION en nourrice, COLOMBINE.

GABRION.

SI je ne vous avois donné la mammelle, eſt-ce que je vous ſarmonerois avec tant d'amiquié ? Mais tout le ſang me tribouille quand on me vient à dire : Votre fille par-ci, votre fille par-là, qui d'une façon, qui de l'autre. Merci de moi, ça me met hors des gons, & quand j'entends flagorner les babillardes du quartier.

COLOMBINE.

Je ne penſois pas, nourrice, que mon quartier prît tant d'interêt à ma conduite.

GABRION.

Vous vous êtes flanquée là dans la plus maudite rue pour les caquets. Voyez cette lingere, pour être devenue groſſe, ce qu'on en a dit: & ſi le garçon l'a épouſée da, à ſon deuxiéme enfant: mais c'eſt que le monde a toujours la rage de cauſer.

COLOMBINE.

Je ne ſaurai donc point ce qu'on dit de moi?

GABRION.

Hé, mais, ce qu'on dit de vous: ce n'eſt pas de même. Vous avez un mari; & un mari eſt un écran bien gentil pour une femme. Cependant, ſi on en vouloit croire les prudes qui ſont autour de notre maiſon, y ne laiſſent vraiment pas de marmuré.

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Gabrion? Ce ſont des femmes retirées, qui ne médiſent de perſonne, & qui....

GABRION.

Mon dieu! ils ne médiſent de perſonne: mais ils ſont pourtant bien-aiſes de réboucher les crevaſſes de leur jeuneſſe aux dépens d'autrui. Vertu de ma vie, des femmes ſur le retour, ſont des raſoirs bien affilés.

COLOMBINE.

Le monde a parlé de tout temps, nourrice,

rice, & de tout temps on l'a laiſſé parler. Quoi! parce que je ſuis jeune, folâtre, enjouée, & que j'aime à voir compagnie, il faudra, pour être en bonne odeur parmi les vieilles critiques de mon voiſinage, que j'aye toujours quelqu'une de ces anticailles-là à mes trouſſes? J'aime mieux que mon quartier babille que d'avoir relation avec des viſages fanés, qui glacent toutes les parties dont on a la charité de les mettre: auſſi-bien les jeunes femmes commencent peu à peu à ſe paſſer de chapperons. Aprés tout, pourquoi ſe rendre malheureuſe pour le *qu'en dira-t-on?*

GABRION.

Ce que je vous en dis, mon enfant, c'eſt parce que votre mari ne veut pas que vous hantiez compagnie; & ces eſprits bouruslà s'effarouchent la plûpart du temps ſans ſavoir pourquoi.

COLOMBINE.

Eſt-ce qu'on trouve à redire aux gens qui viennent chés moi? Il n'y entre point de canaille, toujours.

GABRION.

Hé nenni, ma fille, nenni; c'eſt que, comme vous ſavez, dès qu'une nouvelle mariée eſt un petit brin gentille & friande, un bouru de mari croit que les hantiſes qui entrent chez elle, y vont pour autre choſe: & puis, comme vous portez un gros état,

on s'imagine que vos moyens n'ont pas la ſuffiſance d'être ſi brave. Oh ! que le monde eſt malin quand y s'y met.

COLOMBINE.

Mes voiſins devroient bien me laiſſer en repos, car il me ſemble que je ne les importune guéres ; je ſuis toujours en promenades ou en divertiſſemens.

GABRION.

Vous ne ſauriez mieux faire.

COLOMBINE.

Je vais le lundi à Vincenne, le mardi à l'opera, le mercredi aux Italiens, le jeudi je cours le bal, le vendredi à la comedie françoiſe, le ſamedi je fais des viſites, & le dimanche on joue chez moi depuis le matin juſqu'au ſoir. O ça, de bonne foi, nourrice, peut-on paſſer ſon temps avec plus de retenue ? & quand le diable y voudroit mordre, tout diable qu'il eſt, que pourroit-il reprocher à une femme de mon âge qui partage ſa ſemaine avec tant de jugement & d'économie ?

GABRION.

Mais moi, je ne dis pas que non.

COLOMBINE.

Ma pauvre Gabrion, les femmes les plus auſteres vivent comme moi : & quand je me mets ſur le pied des autres, je prétens que je fais mon devoir.

GABRION.

Vous avez bien raiſon.

COLOMBINE.

Sommes-nous faites pour vivre priſonnieres dans nos maiſons ? Et ne vaut-il pas mieux être occupée de ſon plaiſir, que de mille chagrins domeſtiques que la nôce traine aprés elle ?

GABRION.

Je le penſe, ma foi !

COLOMBINE.

Le bel emploi pour une perſonne, que le détail d'un petit ménage ! Oh, que les maris ſont ſots, quand ils croyent que leurs femmes ſe contenteront pour toute lecture d'un papier journal de dépenſe, où la moutarde, le poivre & le charbon reviennent à toutes les pages ! Voilà-t-il pas une belle bibliothéque pour façonner un eſprit.

GABRION.

Fi, fi !

COLOMBINE.

Pour moi, nourrice, je ſuis accoutumée à voir du monde, & j'en verrai toujours pour me deſennuyer.

GABRION.

Allez, ma chere enfant, le ciel vous aidera ; car vous avez-là de trop bons ſentimens.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas que je n'envoyaſſe promener volontiers toutes les viſites, ſi je croyois que ma réputation en fût bleſſée.

GABRION *à part.*

Diantre : ce ne ſeroit pas là mon compte : je n'ai de profit qu'avec les viſites. *Haut.* Vous ſeriez bien folle, ma pauvre enfant, de vous retirer tout en vie du monde. Quand on ne voit que des gens de bien, tant pis pour ceux qui en parlent. *Un porteur de lettres entre, un paquet de lettres à la main.*

COLOMBINE.

Ma pauvre maman-teton, je penſe que voilà des lettres de mon mari.

LE PORTEUR.

Ça, trois ſols.

COLOMBINE.

D'où viennent ces lettres-là, mon enfant ?

LE PORTEUR.

D'Orleans.

COLOMBINE *prenant la lettre.*

Ah, c'eſt de mon petit homme. Je cours à ma chambre pour la lire en repos.

GABRION *ſeule.*

Que je me ſais bon gré d'avoir fait une ſi gentille nourriture ! Cet enfant-là avoit des dents à trois mois. Auſſi (dieu la beniſſe) la voilà bien avancée pour ſon âge : il y a mille femmes à Paris, qui n'en ſavent pas tant à leur troiſiéme mari, que celle-là à ſon premier : & ſi, il faut dire, il n'y a pas encore trois ans qu'a tient ſon ménage. Mais c'eſt que la nature eſt comme ça fantaſque, & donne bien plus d'ouvarture d'eſprit à

d'aucunes femmes qu'à d'autres. Si ſte créature-là n'avoit d'entendement, on ne verroit pas tant de caroſſes debaclés devant notre porte. Ah, voici notre vieux cracheux de financier. Tenez, croiroit-on que ce vieux cadavre-là eût la hardieſſe de faire l'amoureux tranſi? Ah, vieux penard, on vous en garde, ma foi, des femmes a dix-huit ans. Oh, que je m'en vais vous envoyer chez vous d'une grande viteſſe!

SCENE II.

GABRION, ELISIDOR.

GABRION.

AH, monſieur Eliſidor, qu'ou prenez mal votre temps! Y faut que j'aille aux angonies d'une femme qui me donne tout ſon bien par teſtament. Ces occaſions-là ne ſe trouvent pas toujours; & comme vous ſavez, il eſt fort peu de gens qui donnent.

ELISIDOR.

Ma mie, une ſeule parole pour le repos de mon cœur: tu ne perdras pas ton temps avec moi.

GABRION.

Oh, monſieur! l'interêt ne me fait rien

faire quand je ſars mes amis. Dieu m'eſt à témoin ſi ce n'eſt pour les obliger.

ELISIDOR.

Ma chere Gabrion, dis-moi je t'en prie, comment ſuis-je dans l'eſprit de ta maîtreſſe ?

GABRION.

Vous y êtes comme un bon voiſin, qui a des cheveux blancs, & une poitrine fort embaraſſée. Peu s'en eſt fallu que madame ne vous ait envoyé un bonnet de laine de ſigovie, & une peau de vautour pour votre eſtomac. Oh ſte femme-là tient un grand compte de vous : il y a un vieux coq chez nous qu'on auroit tué trente fois, n'étoit que madame le garde pour vous faire des bouillons quand vous ſerez bien malade.

ELISIDOR.

L'obligeante perſonne ! J'ai toujours remarqué qu'elle avoit de grands égards pour moi.

GABRION.

Oui, dieu merci, & le ſoin que je prend de li parler en votre faveur.

ELISIDOR.

Mais, ma chere Gabrion, crois-tu qu'à la fin du temps je puiſſe mériter quelque petite place dans ſon ſouvenir ?

GABRION.

Laiſſez-moi faire, avant qu'il ſoit trois ſemaines, madame vous menera prendre l'air au Pré-au-clercs, ouà qu elqu'autre

promenade. Sans ſte maudite fluxion qui vous aſſaſſine, on vous auroit mis l'autre jour d'une partie de ſaint Cloux ; mais dans l'état où vous êtes, n'y a pas d'apparence de riſquer votre ſanté.

ELISIDOR.

Adieu, ma chere Gabrion.

GABRION.

Adieu, monſieur Eliſidor, mettez une bonne ſerviette bien chaude ſur votre poitrine. *Il s'en va.* Le vieux fou avec ſon amour ! Voilà-t-il pas un homme d'un bon tour, pour vouloir plaire aux femmes ?

SCENE III.

GABRION, LE COMTE.

GABRION.

CEſt ſt'homme-ci, ma foi, qui eſt la perle de nos viſites. Ah, comme la nature ſe divartit à faire comme ça de biaux hommes.

LE COMTE.

Ma pauvre Gabrion, que j'ai de joye de te revoir.

GABRION *d'un air badin.*

Monſieur le comte, dites-vous ça tout de bon ? Je ne ſuis pas grand'dame; mais quoique nourrice, chaque choſe vaut ſon prix.

A part. Ah, si mon bastié d'homme étoit fait comme ça.

LE COMTE.

Comment se porte ta maitresse? jouera-t-on aprés-diné chez elle?

GABRION.

J'irois bien li demander; mais elle repose. Une colique l'a pensé faire mourir ste nuit *Regardant amoureusement le comte, & lui passant la main sous le menton.* Vous êtes donc bien-aise d'avoir comme ça tant de belles parfections?

LE COMTE.

Sérieusement, nourrice, me trouves-tu à ton gré?

GABRION *en niaisant.*

Vous y seriez de reste. Mais à cause que j'ai nourri un enfant, vous croyez possible, que. ... Oh, ne vous y trompez pas; il y a tout plein de madame, qui ne valent pas leurs nourrices.

LE COMTE.

Je n'en fais point de doute.

GABRION.

Qué beau vermeil de tein!

LE COMTE.

Je pense que cette folle-là a l'amour dans la moelle des os. Voyons où cela peut aller. *A Gabrion.* O ça, nourrice, si je t'aimois du bon du cœur, m'en saurois-tu quelque gré?

GABRION.

Si vous m'aimiez de bonnne foi, je vous donnerois....

LE COMTE.

Hé bien ?

GABRION.

Je vous donnerois....

LE COMTE.

Acheve, ma mie, acheve.

GABRION *ſoupirant.*

Eſt-ce qu'ou n'entendez pas à demi mot ? Je vous donnerois un cœur tout neuf & tout entier.

LE COMTE.

Tout entier ? Et que diroit ton mari ?

GABRION.

Ce que diſent tous les maris en pareils cas.

LE COMTE.

La vieille folle !

SCENE IV.

LE COMTE, GABRION, COLOMBINE qui les ſurprend.

COLOMBINE.

AH, monſieur le comte, je vous y prens; vous cajolez ma nourrice.

GABRION.

Bien au contraire, ma fille, j'ai toutes les peines du monde à le retenir. Croiriez-vous qu'il vouloit s'en aller ſans vous voir? Et je lui diſois, moi, que ça n'eſt pas honnête.

COLOMBINE.

Monſieur le comte ne me feroit pas l'affront d'entrer chez moi ſans me voir: il ſait trop bien ſon monde.

LE COMTE.

Gabrion ſe divertit à mes dépens.

COLOMBINE.

Vous la connoiſſez de longue main. Monſieur le comte, voulez-vous que nous faſſions un tour de jardin? auſſi bien j'ai tout plein de choſes à vous dire.

GABRION *tirant le comte par le bras.*

Ne parlez pas de cette colique, au moins; car elle ne veut pas qu'on le ſache.

LE COMTE.

Je ne gâte jamais rien. *Il s'en va avec Colombine.*

GABRION *regardant le comte partir.*

Ah le biau jeune homme! Ah le biau jeune homme! *Appercevant l'homme de robbe qui s'avance vers elle.* En voici encore un, à qui j'ai bien la mine de tirer une plume de l'aîle.

SCENE V.

LE CONSEILLER, GABRION.

LE CONSEILLER.

Nourrice, tu me vois dans un chagrin mortel.

GABRION *à part.*

Il n'a point d'argent, peut-être. *Haut.* Eſt-ce que vous avez perdu au jeu?

LE CONSEILLER.

C'eſt que ta maitreſſe me déſole.

GABRION.

Comment donc?

LE CONSEILLER.

Tu ſais que je n'épargne rien pour lui plaire; cependant je vois toujours à ſes trouſſes un certain juſte-au corps bleu.

GABRION.

Qu'ous êtes ſimple! c'eſt un viſage qu'a

né peut ſouffrir ; li a trois jours que je la tourmente là-deſſus comme une ame damnée.

LE CONSEILLER.

Et que t'a-t-elle répondu ?

GABRION.

A la fin je l'ai miſe à la raiſon. Je li ai fait entendre que les hommes d'épée ſont des gueux, des étourdis, & des gens ſans reſſource.

LE CONSEILLER.

Et comment a t-elle pris cela ?

GABRION.

Bon ! Je li ai mis en tête qu'un conſeiller eſt un fort bon appui. Je li en aurois bien dit davantage ; mais depuis quelque tems a ne dépleure point.

LE CONSEILLER.

Hé ſur quoi, la nourrice ?

GABRION.

C'eſt qu'a l'eſt affligée d'une tapiſſerie de haute-liſſe & d'un lit de damas que ſon mari lui refuſe. Acoutez, ça eſt bian dur tout franc à une jeune femme, de n'être point meublée.

LE CONSEILLER.

Que je te ſuis redevable, ma pauvre nourrice, de l'avis que tu me donnes ! Je ferai apporter tantôt céans la plus belle tenture & le plus beau lit de Paris. Tu lui diras que des gens de ta connoiſſance t'ont prié de la faire tendre pendant qu'ils ſe-

ront à la campagne, de peur que les vers ne s'y mettent. Dans la ſuite on trouvera quelqu'autre ruſe pour lui faire accepter.

GABRION.

Voilà ce qu'on appelle faire des preſens en honnête homme. Vous ne ſauriez croire comme les connoiſſances de madame m'ont perſecutée pour leur dire le ſujet de ſon chagrin. Mais je n'en ai jamais voulu ouvrir la bouche qu'à vous.

LE CONSEILLER.

Pour une ſi agréable préference, je te prie, nourrice, d'agréer trente piſtoles, en attendant mieux. Adieu, ma mie, je la viendrai voir quand la tapiſſerie ſera tendue.

GABRION *ſeule.*

Ce ſont encore trente piſtoles à quoi je ne m'attendois pas. Je croi qu'il n'y a pas d'argent mieux gagné au monde; car je ne l'y ai pas forcé. Ma foi, vive les conditions, où il y a de belles femmes. Que ſeroit-ce, s'il ne venoit pas comme ça de petits haſards à la traverſe? Si on n'avoit que ſes gages, on ne s'y pourroit pas ſauver. *Elle s'en va.*

SCENE VI.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE *baiſant la lettre de ſon mari.*

MOn pauvre petit homme ! Il eſt donc vrai que tu arriveras ce ſoir ? Ah, qu'il eſt doux aprés une longue abſence de revoir un mari qu'on aime ! *Elle baiſe encore une fois la lettre.* Mon cher petit bouchon, tu arriveras ce ſoir ! L'heureuſe journée ! Pour moi je ne ſaurois comprendre comme un tas de ſottes femmes ſe paſſent volontiers de leurs maris. Vous diriez preſentement que la tendreſſe eſt bannie des ménages, & que la bonne amitié eſt une foibleſſe attachée à la bourgeoiſie. Ma foi, je ne ſerai jamais à la mode par cet endroit-là. Mezzetin n'eſt pas un bel homme, il en faut convenir ; mais il a de petites manieres friponnes, & par deſſus tout, une attache pour moi qui m'enchante. Si tu ne revenois pas ce ſoir, mon petit mari, je ſerois pourtant bien chagrine. *En regardant la lettre.* Oh, il n'y manquera pas, puiſqu'il me le promet dans ſa lettre. *En baiſant la lettre.* Ah, mon petit cœur ! Songeons à le bien recevoir, & à lui préparer à ſouper.... Pierrot ?

PIERROT *derriere le theâtre.*

Patience.

COLOMBINE

En voilà d'un autre. Pierrot ?

PIERROT.

Patience.

COLOMBINE.

C'eſt une mort d'avoir à faire à cet animal-là. *En ſe fâchant.* Pierrot ?

PIERROT.

Patience, vous dis-je.

COLOMBINE.

Oh, qu'il en faut avoir avec les bêtes ! Hé bien, viendras-tu à la fin ?

PIERROT *ſortant bruſquement.*

Hé, mort non pas de ma vie, ne ſerai-je jamais un quart-d'heure en repos dans mon cabinet, ſans entendre criailler, Pierrot, Pierrot ? Comment diable feriez-vous s'il n'y avoit point de Pierrot dans le monde ?

COLOMBINE.

Oh, ſi tu te fâches, c'eſt une autre affaire. Je t'appelle pour te dire que mon petit mari viendra ce ſoir.

PIERROT.

Ce ſoir ?

COLOMBINE.

Oui, Pierrot, je reverrai ce ſoir mon petit homme.

PIERROT *à part.*

Je ſai bien qui en enrage de nous deux.

COLOMBINE.

Je t'aſſure que je ne m'en ſens pas de joye.

PIERROT.

Hé bon ! il faut toujours dire comme ça.

COLOMBINE.

Oh, je suis une femme toute unie ; il n'y a point de déguisement à mon fait. J'aime mon pauvre Mezzetin d'une force....

PIERROT.

Ça vous a donc pris tout à coup ; car, entre nous, qui savons le grimoire, depuis qu'il est parti, vous n'avez point fait grande dépense en chagrin.

COLOMBINE.

Est-ce qu'on aime mieux quand on pleure?

PIERROT.

Mon dieu nenni, mais....

COLOMBINE.

Hé quoi, mais ?

PIERROT.

Hé mais... on voit ce qu'on voit une fois.

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc vu, Pierrot ?

PIERROT.

Moi ? rien, ce ne sont pas là mes affaires ; mon maître à voulu épouser une jeune femme, &... COLOMBINE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

PIERROT.

Je dis qu'il a fort bien fait ; notre maison n'étoit qu'un champêtre, où l'herbe croissoit par tout ; mais depuis que vous y êtes, dieu merci, on ne manque point de compagnie.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

A t'entendre parler, il ſemble que je voie tout Paris; cependant je ne fais guere de connoiſſances, & quand j'en fais, j'ai mes raiſons pour cela.

PIERROT.

Oh, je m'en fie bien à vous.

COLOMBINE.

Pour être bourgeoiſe, ce n'eſt pas à dire qu'on ſera toute la vie priſonniere, & qu'on n'oſera hanter les gens du grand monde.

PIERROT.

Ça mon, ma foi, vous y entendez fineſſe avec votre grand monde. Je vous vois jargonner tous les jours avec un balourd de marchand, qui eſt le plus ſot baſtié...

COLOMBINE.

Que tu es fou! c'eſt un innocent que je tiens à l'hameçon, & que je mitonne de longue main; car vois-tu, Pierrot, ſi l'on n'a un peu de prévoyance dans la vie, tout va ſens deſſus deſſous. Quand mon cher mari m'a épouſée, nous avons bien fait de la dépenſe, il ne ſera peut-être pas toujours en état de la ſoutenir. Pour moi j'aime à être propre, & un animal comme cela ſe tient trop honoré de faire crédit à une jolie femme.

PIERROT.

Oh, c'eſt une raiſon cela. Et ce vieux financier, qu'en prétendez-vous faire?

COLOMBINE.

Ce qu'on fait d'une trés-bonne connoiſſance. C'eſt un vieux garçon qui ne demande plus qu'amour & ſimpleſſe. Quand il vient au logis je lui fait de petites ſingeries qui aboutiſſent à rien ; & avec cela je ſuis sûre qu'en mourant il me donnera tout ſon bien. Bon ! il rougit quand il n'offre que mille piſtoles.

PIERROT.

Et vous les refuſez ?

COLOMBINE.

Juſqu'à preſent l'argent ne m'a point tentée ; mais il eſt toujours bon d'avoir une poire pour la ſoif.

PIERROT.

En voilà donc deux de bon compte, que vous ne ſouffrez que par politique. Mais ce juſte-au-corps brodé, qui dépave tous les jours notre rue avec ſon carroſſe, ne vous a-t-il point un peu échancré le cœur ? C'eſt mardi un drôle bien tourné, & ſi, il ne m'a pas donné quatre piſtoles en ſa vie ; mais c'eſt que je le trouve bonne perſonne.

COLOMBINE *ſoupirant.*

Ah, Pierrot, qu'il a bon air, & qu'il eſt bien fait !

PIERROT.

Voici l'encloueure.

COLOMBINE.

Je ne le voi, je t'aſſure, que pour me deſennuyer.

PIERROT.

On ſait bien cela.

COLOMBINE.

J'aime la promenade : il a un bon équipage. Aujourd'hui à ſaint Clou ; demain au Cours, une autrefois à Boulogne.

PIERROT.

Et revenez-vous à jeun de toutes ces parties-là ?

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Pierrot ? C'eſt l'homme de France qui fait manger le plus agréablement.

PIERROT.

Penſez que le long des chemins il vous dit quelque petite choſe ?

COLOMBINE.

Jamais cavalier ne s'eſt expliqué en meilleurs termes : il me diſoit l'autre jour.... (mais ne va pas dire cela, au moins.)

PIERROT.

Oh !

COLOMBINE.

Il me diſoit, en me baiſant la main, qu'il étoit au deſeſpoir de ne m'avoir point connu pendant que j'étois fille.

PIERROT.

Et pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que je méritois, à ce qu'il dit, un meilleur ſort, & que trés-aſſurément il m'auroit épouſée.

PIERROT.

Et cela ne vous a point fendu le cœur ?

COLOMBINE.

A ne point mentir, il eſt bien engageant. Quelquefois à force de ſoins, on ne laiſſe pas d'entamer le cœur d'une femme.

PIERROT.

C'eſt-à-dire que mon maître arrive à la bonne heure, & que le pauvre homme fera bien de ne pas abandonner ſa maiſon, car les abſens ont toujours tort.

COLOMBINE.

Mais auſſi, Pierrot, que me viens-tu lanterner avec tes queſtions ? Ne t'ai-je pas dit cent fois que je n'aime au monde que mon petit mari ? PIERROT.

Et le juſte-au-corps brodé ?

COLOMBINE.

O ça, ne raiſonne point tant ; ſonge ſeulement à nous faire à ſouper, & que tout aille par haut.

PIERROT.

Moi faire à ſouper ! Oh je ne me mêle plus de cuiſine depuis que je me ſuis mis dans l'étude.

COLOMBINE.

Va, va, ne t'embaraſſe point : mon mari amene avec lui la niéce de Paſquariel, qui eſt une fille adroite dont il me mande que je ſerai fort bien ſervie.

PIERROT.

Il faudra voir ce que c'eſt.

SCENE VII.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, PIERROT.

MEZZETIN.

HE' où eſt donc tout le monde céans?

PIERROT.

Ce qu'ous y avez laiſſé y eſt encore.

COLOMBINE *courant au devant de Mezzetin & l'embraſſant.*

Ah, mon cher mari!

MEZZETIN.

Malepeſte, comme tu ſerres! Et fi! tu m'aimes à m'étrangler.

OLIVETTE *étonnée.*

Que vois-je?

COLOMBINE *ſautant au col de Mezzetin.*

Quoi c'eſt toi, mon fils?

MEZZETIN.

Oui, m'amour, c'eſt ton petit cœur qui t'embraſſe.

OLIVETTE *à part.*

Ah, le traître!

COLOMBINE.

Que ton abſence m'a cauſé d'allarmes! Tiens, demande à Pierrot, il y a quatre mois que je ne dépleure point.

PIERROT.

Ça vous auroit fait pitié, monsieur, si vous l'aviez vu. Ma foi, vous avez la reine des femmes. Depuis que vous êtes parti, je jurerois bien qu'il n'eſt pas entré un chat dans notre maiſon.

MEZZETIN.

Tu m'aimes donc bien, ma mie?

COLOMBINE.

Peut-on trop aimer un petit homme à manger? *Se tournant vers Olivette.* La belle enfant, ne vous étonnez pas de nos careſſes.

OLIVETTE.

Je ne les puis voir ſans en rougir. *Se tournant vers Mezzetin.* Et peu s'en faut, lâche, que je n'éclatte.

MEZZETIN *à Colombine.*

Ma mie, c'eſt une innocente qui n'a jamais rien vu, & qui ne ſait pas encore les libertés que donne le mariage. La pauvre enfant s'imagine que nos privautés ſont criminelles.

OLIVETTE *bas à Mezzetin.*

Tu le ſais mieux que moi, perfide.

COLOMBINE.

Il me ſemble qu'elle te gronde.

MEZZETIN.

Hé non, m'amour; c'eſt ce que je te diſois tout à l'heure. Quand ſon oncle me l'a confiée, je lui ai promis qu'elle ne verroit rien chez nous qui ne fut dans l'ordre; &

comme d'abord tu t'es jettée à mon cou : franchement cela déforiente une jeuneſſe, & c'eſt là ce qui la fâche. Petit à petit elle s'y accoutumera.

PIERROT *à Olivette.*

Morguoi, qu'ous êtes jolie! Tenez, ſi vous vouliez, je ſerois peut-être auſſi-bien votre fait qu'un autre.

MEZZETIN *à Pierrot.*

Plait-il ?

PIERROT.

Moi, je ne dis rien.

MEZZETIN.

Ecoutez, monſieur le coquin, s'il vous arrive jamais de regarder cette fille-là entre deux yeux, je vous roſſerai d'un air..... Ventrebleu, je n'entens pas là-deſſus de raillerie.

PIERROT.

Mais, monſieur, on n'eſtropie pas une femme pour la regarder.

MEZZETIN.

Sans le reſpect de ma femme, je vous régalerois d'une volée de coups de bâton qui vous rabbattroient diablement vos fumées.

COLOMBINE.

Ouais! Voilà bien du vacarme pour peu de choſe.

MEZZETIN.

Point du tout, ma mie, c'eſt que ce maraut-là ſe radoucit déja auprés d'Olivette;

comme si c'etoit viande pour ſes oiſeaux : oh, je vous apprendrai, maître faquin. .....

COLOMBINE.

Mais pourquoi tant de chaleur pour l'interêt d'une ſervante ?

OLIVETTE *à Colombine.*

Mes interêts lui doivent être bien auſſi chers que les vôtres.

MEZZETIN *à Olivette.*

Doucement, doucement.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce à dire, effrontée, vos interêts lui ſont auſſi chers que les miens ?

MEZZETIN.

Hé ſi, m'amour, ne t'emporte point.

COLOMBINE.

Comment, merci de ma vie, que je ne m'emporte point !

MEZZETIN.

Hé, mon petit cœur !

COLOMBINE.

Tu prétens donc me paſſer la plume par le bec, & me faire....

MEZZETIN.

Ma petite femme !

COLOMBINE.

Quoi, pendant ton abſence, je n'ai pas voulu ſortir une ſeule fois de peur de rencontrer un homme en mon chemin.

MEZZETIN.

Je le ſais bien, ma mie.

COLOMBINE.

Et tu as l'effronterie d'amener une fille dans ma maiſon ?

OLIVETTE.

La fille qui eſt dans votre maiſon y a peut-être autant de part que vous.

MEZZETIN *à Olivette.*

Ouf ! Voilà pour tout gâter. *Se retournant vers Colombine.* Cela n'a jamais vu le monde, il en faut ſouffrir quelque choſe dans les commencemens.

COLOMBINE.

Tu es bien hardie, coquine, d'entrer en comparaiſon avec moi ! Ah, que je me repens d'aimer ſi tendrement un miſérable qui me bride le nez de ſes fredaines !

MEZZETIN.

Ne t'emporte point, m'amour, je t'en prie. *Vers Olivette.* Voilà ce que c'eſt que de parler.

OLIVETTE.

J'en dirois bien d'avantage, ſi le deſeſpoir ne me chaſſoit pas d'ici. *Elle ſort.*

COLOMBINE.

Que je ſuis ſotte d'avoir renoncé à toutes ſortes de plaiſirs & de compagnies, pour ne ſonger qu'à un mari !

PIERROT.

Hélas ! ça n'eſt que trop vrai.

COLOMBINE.

Pour toute récompenſe, on m'amene

une guenon chez moi, qui m'insulte & qui m'outrage.

MEZZETIN.

Hé point, mon cœur, tu prens tout cela de travers.

COLOMBINE.

Je le prens comme une honnête femme le doit prendre; & nous verrons à la fin, si je ne ſerai pas la maîtreſſe.

PIERROT.

Tout franc, monſieur, vous avez tort. Demandez-lui pardon, ça l'appaiſera. Ne voit-on pas bien que c'eſt une femme qui vous adore, & qui eſt jalouſe de votre inclination?

MEZZETIN.

Il eſt vrai qu'elle n'aime que moi au monde.

PIERROT. *tout bas.*

Et le juſte-au-corps brodé. Que ces maris ſont de bonnes gens! *Haut.* Monſieur, quand une femme ne ſent pas d'ordure à ſa flute, elle en crie bien plus âprement.

MEZZETIN.

Il eſt vrai.

PIERROT.

Tout ça ne ſignifie que de l'amitié.

COLOMBINE.

Ma foi, je ſuis bien laſſe d'en tant avoir. Une fois en la vie il faut que je me mette ſur le pied des autres femmes. Fi! c'eſt une honte, à mon âge, de n'avoir point d'amant. Ne ſuis-je pas aſſez jolie pour en faire.

PIERROT.

Voilà-t-il pas mon compte ? Si vous ne l'adouciſſez, elle ſe mettra à la débandade, & quand ça ſera fait, vous en enragerez.

MEZZETIN.

Allons, ma petite femme, point de rancune.

COLOMBINE.

Non, je veux être coquette.

MEZZETIN *à genoux.*

Ah, pardon, m'amour.

COLOMBINE.

Il n'y a pardon qui tienne, je veux en eſſayer.

MEZZETIN.

Mais, mon cœur, je conviens que j'ai tort. *En regardant Pierrot.* Pierrot, tu vois bien que je me mets à mon devoir.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas aſſez, il faut que je me venge. Crois-tu qu'il n'y ait qu'à demander pardon à une femme, aprés l'avoir outragée ?

MEZZETIN.

Hé bien, je n'y retournerai plus.

PIERROT.

Oh, c'eſt tout dire. Quand un homme ſe met à la raiſon, il lui faut faire miſericorde.

COLOMBINE.

Je ſuis pourtant bien tentée de te rendre le chagrin que tu me viens de faire.

MEZZETIN.

Ma chere amour, n'en faites rien.

COLOMBINE.

Me promets-tu de renvoyer Olivette à ſes parens ?

MEZZETIN.

Oui, ma mie.

COLOMBINE.

Que jamais tu ne penſeras à elle ?

MEZZETIN.

Jamais, mon cœur, jamais.

COLOMBINE.

Leve-toi, car je m'attendris, & mon ſot naturel ne peut tenir contre les prieres.

MEZZETIN.

Tu m'aſſures donc que tu ne te vengeras point ?

COLOMBINE.

Commençons par aller ſouper : nous aviſerons au reſte tout à loiſir.

MEZZETIN.

Que je t'ai d'obligation, mon petit cœur, de toutes tes bontés ! *A part.* Il y a mille femmes qui auroient tenu leur courage, oui. *Ils s'en vont.*

PIERROT *ſeul.*

Ma foi, il n'eſt que de ſe faire valoir, & de redreſſer les hommes dans les occaſions. J'endors le petit mon fils, j'endors le petit.

ACTE II.

SCENE I.

OLIVETTE, GABRION.

OLIVETTE.

MA pauvre Gabrion, que je te trouve heureuſe de n'avoir point d'amour en tête.

GABRION.

Oh, ça vous plaît à dire. J'en ſuis par fois auſſi tourmentée qu'une autre : mais c'eſt qu'on ne va pas chanter ſon committimus à tout le monde.

OLIVETTE.

Quoi, ſerieuſement, Gabrion, tu as l'ame tendre ? Je t'en aime mieux de moitié.

GABRION.

Chacun ſelon ſa ſorte, on ne laiſſe pas de ſe ſentir. Vous mocquez-vous ? Sur l'amiquié je ſuis encore auſſi vardelette qu'une fille de quinze ans. Le monde qui frequente chez nous me le dit à tout bout de champ. N'y a pas juſqu'à notre maître qui ne batifole autour de moi. Mais ma foi ce n'eſt pas pour ly que le four chauffe.

OLIVETTE.

Tu es donc bien difficile, nourrice?

GABRION.

Ce n'eſt pas pour ça, c'eſt que ces peſtes d'hommes mariés ſont malins comme la foudre. Quand ils ont les pieds chauds, ils recontent tout à leu femmes : & comme vous ſavez, ſi on a quelque petite bienveillance, on n'eſt pas trop aiſe que le monde en aille à la moutarde. A cette heure, moi, j'ai toujours aimé le ſecret.

OLIVETTE.

C'eſt avoir de l'eſprit. Mais dis-moi, Gabrion, ne lui as-tu jamais entendu parler de moi?

GABRION.

Il ne fait autre choſe toute la journée.

OLIVETTE.

Hé bien, dans quels ſentimens le trouves-tu?

GABRION.

Tout franc, je croi qu'il enrage de vous avoir amenée : il penſoit vous croquer comme beaucoup d'autres, mais il voit bien à cette heure qu'il n'en caſſera que d'une dent. A votre place, ma foi, il me la payeroit.

OLIVETTE.

Oh, je te répons, nourrice, que je m'en vengerai hautement.

GABRION.

Vous ferez fort bien, car c'eſt un vrai

homme à vous renvoyer chez votre pere par le meſſager, & à lui faire entendre qu'ous l'avez débauché, & que vous l'avez forcé à vous amener avec lui.

OLIVETTE.

Seroit-il bien aſſez lâche ?

GABRION.

Tous les hommes en ſont là logés. Quand ils ſont dans l'eſperance, ſont des anges : quand on les rebutte, le diable n'eſt pas plus malin.

OLIVETTE.

Et pour qui ſa femme me prend-elle ?

GABRION.

Bon ! y li a fait entendre qu'ous ſeriez ſa fille de chambre : mais mardi, elle a bon nez : & gentille comme vous êtes, a vous prend pour une drue qui vient ſcandaliſer ſa maiſon.

OLIVETTE.

Je la deſabuſerai devant qu'il ſoit peu.

GABRION.

Moi, je ſuis franche comme oſier. Pourvu qu'ous n'en parliez point, je vous dirai qu'il a gagné trente mille écus au jeu. Pourquoi ne vous mariera-t-il pas, puiſqu'il vous a tiré de chez votre pere ? A votre place je le ferois danſer comme un ſinge.

OLIVETTE *l'embraſſant.*

Ma pauvre nourrice, tu es un trop bon cœur de femme. Tu verras devant qu'il ſoit peu, que tu n'obliges pas une ingrate.

GABRION.

Pour moi quand je peux, je fais plaiſir à tout le monde. Ah que je ſerois à la joye de mon cœur, ſi je vous voyois mariée à votre contentement! Il y a mille jeunes hommes qui ſeroient trop aiſes de vous avoir.

OLIVETTE.

Il faut commencer par me venger, le ciel pourvoira au reſte.

GABRION.

Adieu, ma grande fille, j'entens qu'on m'appelle. Dans ſte diable de maiſon-ci, on ne cauſe pas la moitié de ſon ſaoul. *Elle s'en va.*

OLIVETTE *ſeule.*

Coquin, tu me veux renvoyer chez mon pere ſans reparer le tort que tu m'as fait! Ah! que ne puis-je à mon gré manger le cœur d'un perfide qui m'emmene pour être ſa femme, & qui me fait entrer chez lui comme ſa ſervante! Chagrin, rage, deſeſpoir, que ne m'aidez-vous à étrangler un traître qui m'outrage ſi ſenſiblement. *Elle s'en va.*

SCENE

SCENE II.

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdame, il y a là-bas un monſieur qui vient pour avoir l'honneur de vous voir.

COLOMBINE.

Comment s'appelle-t-il?

LE LAQUAIS.

Il ne m'a point dit ſon nom.

COLOMBINE.

A-t-il de l'équipage?

LE LAQUAIS.

Son caroſſe eſt tout d'or.

COLOMBINE.

Va le faire monter.... *Le laquais s'en va.* C'eſt quelque jeune tête de la cour qui vient paſſer ſon train en revue, & qui eſt bien aiſe que j'aprouve ſa dépenſe.

SCENE III.

MEZZETIN en cavalier, COLOMBINE.

MEZZETIN *à part.*

QUelque mine que je faſſe, je crains qu'il ne m'en cuiſe de ma curioſité.

COLOMBINE *à part.*

Je penſe que c'eſt mon jaloux, qui vient chercher noiſe : il faut que je lui faſſe avaler la couleuvre tout au long.

MEZZETIN.

Il y a long-temps, madame, que je diſpute contre mon cœur; mais enfin il a vaincu ma timidité, & je ne veux devoir qu'à ma paſſion l'honneur de m'introduire chez vous.

COLOMBINE.

Votre compliment, monſieur, eſt trop galant & trop ſpirituel, pour ne vous pas accorder une entrée auſſi favorable qu'on la doit à un homme de votre tour & de vos manieres.

MEZZETIN *à part.*

Dieu me le pardonne, je penſe qu'elle mord déja à l'hameçon. *Haut.* Quelque bien qu'on diſe de vous dans le monde, je conviens preſentement, madame, qu'il faut vous connoître pour ſavoir ce que vous valez.

COLOMBINE.

Ne penſez pas rire. Il eſt ſans vanité peu de femmes d'un auſſi bon commerce.

MEZZETIN *à part.*

Tant pis, diable, tant pis.

COLOMBINE.

Je joue, je cours le bal, je fais des promenades; & il eſt à naître que j'aie encore rompu une partie.

MEZZETIN *à part.*

C'eſt peut-être pour ſe conſoler de mon abſence. *Haut.* On m'avoit pourtant dit que vous étiez fort retirée, & que vous ne receviez point de viſites.

COLOMBINE.

Je le fais croire à tout le monde, parce que de bouche en bouche, cela va juſqu'à un mari.

MEZZETIN.

Ouf!

COLOMBINE.

Cependant, comme les autres femmes, je ne laiſſe pas de me divertir quand l'occaſion s'en preſente. Après tout, n'ai-je pas raiſon d'aimer la joye à mon âge? Vous ſavez, monſieur, qu'à Paris les femmes ne ſe marient pas pour garder la maiſon.

MEZZETIN *à part.*

Ah, j'en tiens, ou peu s'en faut!

COLOMBINE.

Que dites-vous là tout ſeul, monſieur?

MEZZETIN.

Je dis, ma belle dame, que vous êtes redevable au ciel d'un si joyeux temperament.

COLOMBINE.

A vous dire vrai, tous mes amis en sont assez contens.

MEZZETIN *à part.*

Il n'y a que moi qui en enrage.

COLOMBINE.

Vous me paroissez trop galant pour refuser d'être de notre société pendant tout le carnaval.

MEZZETIN *à part.*

La miserable qui prie les hommes. Ah, chienne de curiosité!

COLOMBINE.

Vous ne me répondez rien là-dessus? Est-ce que vous êtes engagé dans votre quartier?

MEZZETIN.

Le plaisir de vous voir, madame, sera dans la suite mon unique engagement; mais j'ai raison de craindre que le retour d'un mari bien-aimé, ne soit un obstacle invincible au bonheur que je me propose.

COLOMBINE.

Estes-vous aussi novice que vous en faites la façon? Croyez-moi, un mari comme le mien n'embaraſſe guere une femme, ni à son départ, ni à son retour.

MEZZETIN *à part.*

Carogne!

COLOMBINE.

Je me ſuis miſe ſur le pied de voir qui bon me ſemble ; & pour peu que votre cœur me donne la préférence de vos viſites, je les recevrai, monſieur, avec une joye qui vous marquera qu'elles me ſeront cheres.

MEZZETIN *à part.*

Traîtreſſe ! *Haut.* Mais ſi par malheur votre mari me reconnoiſſoit, & qu'il vint à faire du vacarme, quel parti prendre ?

COLOMBINE.

Il faut prendre le parti de le traiter ſelon ſes mérites, c'eſt-à-dire, lui apprendre par beaucoup de mépris qu'il ne mérite pas une femme comme moi.

MEZZETIN *à part.*

La chienne ! *Haut.* Et s'il venoit à des extrêmités facheuſes ? car il porte l'épée une fois.

COLOMBINE.

Oui, dont il n'oſeroit ſe ſervir.

MEZZETIN *à part.*

La maſque !

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'eſt le plus poltron perſonnage... Si vous l'aviez regardé de travers, il s'enfuiroit à Orleans tout d'une traite.

MEZZETIN *à part.*

Ah, je merite bien cela ! *A Colombine.* Enfin, ma chere dame, c'eſt un mari que vous n'aimez point.

COLOMBINE.

Je fais tout ce que je puis pour cela.

MEZZETIN.

J'oſe donc me flatter que....

COLOMBINE.

Vous pouvez vous flatter que j'ai un cœur ſenſible, que je cherche à le remplir, & que perſonne au monde n'y aura meilleure part que vous. Adieu, je vous quitte à regret, mais comme je donne à dîner à de mes amis, il faut que je veille à de petites choſes où ma preſence eſt neceſſaire. Ne ſoyez pas long-temps ſans me revoir : car je jugerai par votre empreſſement de toute la tendreſſe que vous m'avez promiſe. *Elle s'en va.*

MEZZETIN.

Chienne, chienne, chienne ! Ah ventre-bleu, falloit-il me gâter moi-même, & que ma curioſité me fît trouver ce que les maris bien ſages évitent avec tant d'application ! Je n'en ſaurois douter : car du train qu'elle y alloit, ſans le dîner, l'affaire étoit conclue.

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

PASQUARIEL.

HE bien, monſieur, vous êtes-vous éclairci ?

MEZZETIN.

Ah, Paſquariel, la ſotte choſe que d'être curieux !

PASQUARIEL.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Ma carogne de femme me vient d'aſſurer que je ſuis..... ouf !

PASQUARIEL.

Il n'eſt pas poſſible ?

MEZZETIN.

Oh, cela n'eſt que trop vrai.

SCENE V.

PIERROT, MEZZETIN, PASQUARIEL.

PIERROT.

MOnſieur, on vous attend pour dîner.

MEZZETIN.

Mon pauvre Pierrot, ma femme....

PIERROT.

Elle eſt là-haut qui rit comme une folle.

MEZZETIN.

La deloyale ! Elle rit de mon malheur.

PIERROT.

Eſt-il poſſible qu'un homme comme vous ajoute foi à ces bagatelles-là ?

MEZZETIN.

Mais ma femme me l'a dit.

PIERROT.

C'eſt qu'elle ſe divertit.

MEZZETIN.

Trop à mes dépens. Que je ſuis bien payé de ma curioſité ! Ah, qu'il eſt perilleux d'en vouloir trop ſavoir ſur de certains chapitres !

SCENE VI.

PASQUARIEL, PIERROT.

CEtte ſcene eſt toute de jeu entre Paſquariel & Pierrot, qui diſent pluſieurs plaiſanteries ſur l'aventure de leur maître, & ſur la coquetterie de leur maîtreſſe, aprés quoi ils s'en vont.

SCENE VII.

Le Theâtre repreſente l'appartement de Mezzetin.

MEZZETIN, OLIVETTE.

MEZZETIN.

VOus me prenez donc pour un jocriſſe, quand vous croyez que ma femme eſt la maîtreſſe? Morbleu il y a bien à dire.

OLIVETTE.

Je te prens pour un traître qui ne devoit pas m'épouſer, puiſque tu étois déja mariée à un autre.

MEZZETIN.

Voilà un plaiſant mariage, ma foi, pour vous allarmer.

OLIVETTE.

Comment, ſcelerat! Ne voudrois-tu pas paſſer pour garçon, aprés que ta femme m'a ſi indignement traitée en ta preſence, ſans que tu ayes oſé prendre mon parti? A quoi tient-il, fourbe, que je ne t'égrangle?

MEZZETIN.

Diable, que vous êtes vive: il faut excuſer, c'eſt l'amitié qui vous emporte.

OLIVETTE.

Hé bien, ça, voyons? As-tu quelque bonne emplâtre à mettre ſur les reproches que je te fais?

MEZZETIN.

Ne vous ai-je pas déja dit que je ne ſuis preſque pas marié, & que mes parens m'ont fait malgré moi épouſer Colombine?

OLIVETTE.

Infâme, cela empêche-t-il que tu ne l'adores?

MEZZETIN.

Moi? je penſe que vous perdez l'eſprit.

OLIVETTE.

Tu ne lui as pas ſauté au col d'abord que tu l'as vue?

MEZZETIN.

Que vous êtes ſimple! Ce ſont les grimaces que l'on fait au retour d'un grand voyage: mais le cœur n'a point de part à tout cela.

OLIVETTE.

Quoi, tu ne t'es pas jetté à ſes pieds, du moment qu'elle s'eſt miſe en colere?

MEZZETIN.

Ce n'eſt que par ces ſottiſes-là qu'on appaiſe les femmes qui grondent: ſi on leur parloit raiſon, jamais on n'en viendroit à bout.

OLIVETTE

Tu lui as promis de me renvoyer chez mes parens.

MEZZETIN.

A t-on jamais tenu ce qu'on promet à une femme ? Il y a comme cela mille petites fadaiſes qui les contentent, & qui mettent la paix dans la maiſon.

OLIVETTE.

Avec tous ces diſcours tu ne laiſſes pas de l'aimer.

MEZZETIN.

L'aimer ! il faudroit que je fuſſe fou, aprés trois ans de mariage. Hé fi ! les amitiés les mieux étoffées montrent les cordes au bout de trois mois.

OLIVETTE.

Coquin ! tu en dirois autant de moi.

MEZZETIN.

Diable, ce n'eſt pas de méme.... Je vous aurois cherie à outrance. Premierement vous êtes douce, vous êtes complaiſante, vous avez un petit viſage d'aſſés bonne amitié. Ma femme eſt un dragon qui me déſole à tout propos, avec ſa vertu. Vous diriez qu'un homme eſt trop heureux d'enrager depuis le matin juſqu'au ſoir, parce qu'il a épouſée une honnête femme.

OLIVETTE.

Cela mérite bien qu'on en ſouffre quelque choſe.

MEZZETIN.

Si c'étoit à refaire, le diable m'emporte, ſi je n'aimois autant une coquette de belle

humeur, qu'une vertu acariâtre. Je n'ai ni repos ni patience : je n'oserois regarder une fille ni une femme, qu'elle ne me saute à la gorge ; oh, il faut pourtant que je sois le maître à mon tour.

OLIVETTE.

Crois-moi, ce n'est pas le plus sûr de eabrer une femme.

MEZZETIN.

Il n'y a donc qu'à être vilipendié d'un diable domestique, qui fait son sabbat trente fois par jour ? Oh, devant qu'il soit peu, madame la grondeuse, je vous assoupirai l'humeur, ou les nerfs de bœuf seront diablement rencheris.

OLIVETTE.

N'as-tu point de honte, miserable, de vouloir battre une femme ?

MEZZETIN.

Ne le prenez pas là. La plûpart des femmes ressemblent aux noyers ; plus ils sont battus, mieux ils rapportent. Si je n'eusse rafraichi ma défunte de temps en temps avec une houssine, je n'en fusse jamais venu à bout.

OLIVETTE.

Tu t'es donc marié bien des fois en ta vie ?

MEZZETIN.

Un bel homme, comme vous savez, est toujours plus recherché qu'un autre. Cette derniere m'a encore pris par amour.

OLIVETTE.

Tu devrois l'en aimer davantage.

MEZZETIN.

Ma foi, je l'ai aimée ce que je l'aimerai. Aprés la bruſquerie qu'elle vous a faite, je ne ſerai point content que je ne lui aye rompu bras & jambes.

OLIVETTE.

La correction ſeroit un peu forte. Pour éviter un pareil malheur, j'aime mieux retourner dans la maiſon de mon pere.

MEZZETIN.

Dites-vous cela tout de bon?

OLIVETTE.

Du meilleur de mon ame. Je partirai aſſurément devant qu'il ſoit un quart-d'heure.

MEZZETIN.

Quoi, ma chere Olivette, voudriez-vous me quitter? *Colombine entrevoit ſon mari avec Olivette, ſe cache & les écoute.*

OLIVETTE.

Me crois-tu aſſez commode pour partager ton cœur avec ta femme? Car enfin elle eſt jeune, elle eſt jolie, & quelque choſe que tu en puiſſes dire, elle vaut bien la peine d'être aimée.

MEZZETIN *ſe mettant à genoux.*

Eſt-ce pour m'aſſaſſiner que vous me la mettez toujours devant les yeux! Ah, cruelle, plût au ciel que vous m'aimaſſiez autant que je la hais!

SCENE VIII.

COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE *les surprenant.*

L'Aveu n'eſt point fardé. *Se tournant vers Olivette.* Ah, ah, petite effrontée, vous ne voulez pas d'un cœur partagé ? *Olivette s'enfuit.* Que vous faites bien de gagner aux pieds ! Je vous apprendrai, galante, à qui vous vous frottez.

MEZZETIN *à part.*

Voici le vrai endroit à faire paroître que je ſuis le maître. *Il prend un air de fierté.*

COLOMBINE.

C'eſt comme cela que tu ne penſes plus à elle ?

MEZZETIN *d'un ton grave & d'autorité.*

Dites-moi, ma femme, de quoi vous aviſez-vous de me venir troubler quand je ſuis en compagnie ?

COLOMBINE.

Il eſt vrai que j'ai tort, & que je devrois...

MEZZETIN.

Ma petite femme, ma mie, vous prenez le train de vous faire étriller.

COLOMBINE *en colere.*

Comment, maraut, tu me menaces, quand je m'apperçois....

MEZZETIN.

Je vous dis, m'amour, qu'il faudra que je vous roſſe, pour vous remettre dans le devoir.

COLOMBINE.

Il faut que ce coquin-là ſoit ſaoul.

MEZZETIN.

Mon cher cœur, aſſurément vous vous ferez battre. Si je commence une fois, ce ne ſera pas fait de long-temps.

COLOMBINE.

Oh, ma foi, c'en eſt trop. *Elle lui jette une chaiſe à la tête.* A moi, voiſins, à moi! Mes chers voiſins, au ſecours!

MEZZETIN *prenant la fuite.*

Il ne fait pas bon ici pour moi : elle eſt aimée dans le quartier. *En s'enfuyant il heurte contre le mur, ce qui le fait tomber, & il ſe releve promptement pour échapper à Colombine.*

COLOMBINE.

Juſte ciel! que viens-je d'entendre? M'étriller! me roſſer! me battre! ah, j'enrage de ne l'avoir pas étranglé. *Toute en fureur.* Pierrot?

SCENE IX.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

QUe diantre voulez-vous tant à ce Pierrot ?

COLOMBINE *outrée.*

Ah, mon pauvre Pierrot, je ſuis inconſolable !

PIERROT.

Comment donc ?

COLOMBINE *hors d'haleine.*

Mon mari... mon mari... Je crêve, je n'ai pas la force de parler.

PIERROT.

A t-il rencontré le juſte-au-corps brodé ?

COLOMBINE.

A l'heure qu'il eſt, je voudrois.... ouí, je voudrois qu'il en eut trouvé trente, je ne ſerois pas à demi vengée.

PIERROT.

Hé que diable a-t-il fait depuis tantôt ? Vous étiez ſi bons amis.

COLOMBINE *en frappant du pied contre terre.*

Coquin, mettre la main ſur moi !

PIERROT.

Eſt-ce que les maris n'oſent plus toucher à leurs femmes ?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Ah, ne raillons point Pierrot, je ſuis au deſeſpoir. Mon brutal de mari m'a menacée de me battre, parce que je l'ai ſurpris aux pieds d'Olivette.

PIERROT.

Il ne faut pas quelquefois veiller un homme de ſi prés. Hé bien donc ?

COLOMBINE.

Le gueux, au lieu de demander pardon, m'a fait menace ſur menace. Je lui ai jetté une chaiſe à la tête, j'ai appellé mes voiſins au ſecours ....

PIERROT.

Je n'en aurois pas fait moins.

COLOMBINE.

La peur l'a pris, & ſa fuite m'a ôté le plaiſir de me venger.

PIERROT.

Diable, voilà qui eſt fâcheux. Si vous aviez pu, en attendant mieux, lui appliquer ſeulement une douzaine de coups de bâton, ça vous auroit un peu ſoulagée. Une retention de vengeance eſt capable de faire crever une femme.

COLOMBINE.

Ecoute, Pierrot. Pendant que la playe eſt encore chaude, apporte-moi deux bons tricots, que je me contente. Je veux regaler l'amant & la maîtreſſe à cœur-joye.

PIERROT.

Ma foi, vous avez raiſon, il n'eſt que d'avoir du courage. Que ſeroit-ce ſi on ſe laiſſoit manger la laine ſur le dos ? *En s'en allant.* Monſieur mon maître, vous aurez les étrivieres à votre tour.

COLOMBINE *ſeule.*

Diantre, meſſieurs les maris, comme vous y allez ! Oh, il eſt bon de vous apprendre à vivre. La plûpart des femmes ne ſont malheureuſes que faute de réſolution. Si on en corrigeoit comme cela quelques-uns dans les commencemens, les autres ne s'émanciperoient pas ſi volontiers.

PIERROT *revenant, & donnant deux bâtons à Colombine.*

Tenez, voilà de quoi venger quatre-vingt femmes. *Il s'en va, & revient ſur ſes pas, en diſant :* Ne frappez pas ſur la tête, au moins. Hors ça, ne feignez point, il n'y a rien à craindre.

COLOMBINE.

Laiſſe-moi faire, il en ſera parlé.

SCENE X.

OLIVETTE, COLOMBINE.

OLIVETTE *parlant à elle-même.*

JE ne ſerai pas contente que je ne ſois vengée de mon perfide. Heureuſement voici ſa femme. Servons-nous de l'occaſion pour tout découvrir.

COLOMBINE.

Approchez, ma petite mignonne, approchez, vous ne ſauriez jamais venir plus à propos.

OLIVETTE.

Quelques chagrins que vous ayez contre moi, je ſuis ſûre que je vous ferai plus de pitié que d'envie, quand vous ſaurez tous mes malheurs.

COLOMBINE.

La pauvre petite! Diriez-vous qu'elle y touche? Vous ne voulez point d'un cœur, ſi vous ne l'avez tout entier.

OLIVETTE.

Ne m'inſultez point avant que de m'entendre. Ma naiſſance eſt honnête, mon pere en état de me bien établir. Je ne puis dire par quelle fatalité votre mari vient en nos cantons: il me voit, je lui plais, ſon

humeur me revient. Le croyant garçon ; j'écoute la propoſition qu'il me fait de m'épouſer. L'amitié augmente par la continuité des ſoins : je le reçois au logis : mon pere capricieux s'en fâche. Je continue à le voir : on me trouve cauſant avec lui. Sans aucune juſtification, mon pere me chaſſe du logis, & m'ordonne de ſuivre la fortune de mon amant. Mon cœur, à vous dire vrai, n'a pas de peine à lui obéir, l'enviſageant comme mon mari. Le long des chemins il me parle de ſon bien, & de l'avantage qu'il me fera en m'épouſant. J'arrive chez vous : & au lieu d'y être reçue en maîtreſſe, on ne m'y attend que comme une ſervante. Mon dépit paroît, vous le remarquez : & ſans approfondir la cauſe, vous me regardez comme un obſtacle à votre repos. De peur de le troubler, je prens la réſolution de retourner chez mon pere. Votre mari me veut retenir : je lui fais connoître que je mérite bien un cœur tout entier. Le voyant à mes pieds, vous vous emportez : je me retire pour m'épargner de nouveaux outrages. Voyez ſur tout cela ſi vous avez ſujet de me vouloir du mal.

COLOMBINE.

Quoi, ma belle enfant, il ſe diſoit garçon en vous recherchant ?

OLIVETTE.

Sans cela, vous croyez bien que je ne l'aurois pas écouté.

COLOMBINE.

Ma chere, ſavez-vous ce que nous ferons ? Puiſque nous partageons l'offenſe, vengeons-nous à communs frais. Prenons chacune un bâton, & d'abord qu'il paroîtra, frappons tant que nous aurons de forces. Si cela eſt, nous frapperons juſqu'à demain.

SCENE XI.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE.

MEZZETIN *faiſant reflexion ſur le bruit que ſa femme avoit fait en appellant ſes voiſins au ſecours.*

MA foi, tout bien conſideré, il n'eſt que de décamper quand on court quelque riſque. Au bruit que ma femme faiſoit tantôt, ſi nos voiſins fuſſent accourus, j'étois un homme roſſé de la derniere roſſerie. Nos anciens ont eu raiſon de dire, qu'une femme en colere eſt un terrible animal.

COLOMBINE.

Le crois-tu comme tu le dis ?

MEZZETIN.

Oh, ce n'eſt pas de vous, que je parle, ma mie.

OLIVETTE.

C'eſt de moi, peut-être?

MEZZETIN.

Encore moins, je vous aſſure.

COLOMBINE *le prenant par le bras, & lui montrant le bâton.*

Quand tu recherchois Olivette, étois-tu pas garçon? *Elle le frappe.*

MEZZETIN.

Comme diable vous frappez.

OLIVETTE *le prenant par l'autre bras, & s'apprêtant pour le frapper.*

Quand tu me donnas ta foi, tu n'étois pas marié? *Elle le frappe.*

MEZZETIN.

Hé, mais..... écoutez donc.

COLOMBINE *le frappant.*

Ah, nous entendons de reſte.

MEZZZTIN.

Ne touchez donc pas ſi dru? Ah, ah, ah!

OLIVETTE *le frappant.*

Infâme!

MEZZETIN.

Ah, je ſuis mort!

COLOMBINE.

Me hais-tu autant que tu aimes Olivette?

MEZZETIN.

Hé, mon cœur, je n'aime que vous.

OLIVETTE.

Et moi?

MEZZETIN.

C'eſt encore bien autre choſe. Miſericorde!

COLOMBINE *frappant toujours.*

Oh, vraiment, tu n'y es pas.

MEZZETIN.

Au meurtre, Pierrot, au meurtre!

SCENE XII.

PIERROT, COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

PIERROT.

HE, qu'eſt-ce donc, monſieur? Je penſe que vous reſſemblez aux chats, vous faites l'amour en grondant.

MEZZETIN.

On m'aſſaſſine.

PIERROT.

Penſez que non: il n'y a là que de vos amis.

COLOMBINE.

Vois-tu pas bien qu'il ſe mocque?

PIERROT.

Quel plaiſir prenez-vous, monſieur, à piailler comme ça, quand deux femmes vous careſſent?

OLIVETTE.

Adieu, garçon à marier. *Elle s'en va.*

COLOMBINE.

Adieu le roi des maris. *Elle s'en va auſſi.*

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle ſavoir vivre.

MEZZETIN *d'une voix dolente.*

Pierrot ?

PIERROT.

Monſieur.

MEZZETIN.

Allez querir un chirurgien & un commiſſaire. Je veux rendre ma plainte avant que de mourir.

PIERROT.

Vous n'y ſongez pas, monſieur, de prendre les choſes ſi fort à cœur. Hé fi! c'eſt ſe mocquer, de faire marcher la juſtice pour une bagatelle.

MEZZETIN.

Comment, coquin ? J'ai les os briſés.

PIERROT.

N'importe, ça ne paſſera jamais que pour une correction de famille. *A part.* Si on faiſoit tous les mois trois ou quatre leſcives de cette force-là, les hommes ſe tiendroient un peu plus dans le reſpect. *Haut.* Entre nous n'a-t-elle pas raiſon ? Diable, menacer une femme ! J'aimerois mieux quatre fois que vous l'euſſiez battue.

MEZZETIN.

Je le voudrois auſſi.

PIERROT.

Vous en ferez pourtant ce qu'il vous plaira ; mais ſi vous remuez l'ordure, voilà de

quoi faire une belle image d'almanach.

MEZZETIN.

Tu as raiſon.

PIERROT.

En homme bien ſage, tenez-vous clos & couvert. *Au parterre.* J'en vois là plus de trente qui ont filé doux en pareille rencontre. *A Mezzetin.* Vraiment, il y a bien d'autres femmes que la vôtre qui ont du courage. Puiſque l'affaire eſt ſans remede, ne vous en vantez point.

MEZZETIN.

Je penſe que c'eſt le mieux.

PIERROT.

Si ce n'étoit pour votre bien, vous le conſeillerois-je ?

MEZZETIN *en tirant Pierrot vers lui.*

Pierrot, mais ſi ma femme étoit long-tems fâchée, cela pourroit encore avoir des ſuites.

PIERROT.

N'en êtes-vous pas le maître ? Vous n'avez qu'à lui faire un ſouris & deux révérences, voila tout le grabuge appaiſé. Bon ! elle n'a point de fiel ; je vous répons, moi, qu'à la moindre petite avance elle vous pardonnera.

MEZZETIN.

Tu prens donc cela ſur toi ?

PIERROT.

Je vous dis, monſieur, que ſi elle vous

avoit caſſé le cou en mille morceaux, un quart d'heure aprés elle n'y ſongeroit pas. Oh, c'eſt un bon cœur de femme, vous êtes trop heureux de l'avoir.

MEZZETIN.

Il eſt vrai qu'à tout cela il n'y a que de la jeuneſſe & de la promptitude.

PIERROT.

Rien autre choſe, monſieur.

MEZZETIN.

Je penſe, comme tu dis, que je n'ai qu'à la flatter pour la faire revenir.

PIERROT.

C'eſt un coup sûr, vous dis-je. *Aprés que Mezzetin s'en eſt allé.* Mon maître eſt bien battu, & s'en va fort content. Garre le juſte-au-corps brodé.

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

AH, ma petite, que j'ai de regret, de la bruſquerie, & de la mauvaiſe humeur que je t'ai fait paroître !

OLIVETTE.

Vous réparez cela, madame, avec tant de bonté, qu'on ne peut ni s'en ſouvenir, ni s'en plaindre. De la maniere que nous l'avons étrillé, je ne ſuis point trop mal vengée. Pour moi j'ai frappé avec une joie....

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas là contentement ; il en ſeroit quitte à trop bon marché. Je veux que toutes les femmes apprennent de moi aujourd'hui la maniere de ranger un mari qui léve la crête, & qui ſe donne des airs de maîtriſe dans ſa maiſon.

OLIVETTE.

Aprés tout, ſi les femmes avoient du cœur ces marouffles-là ne s'en feroient pas tant

accroire. Pour une premiere leſcive, il me ſemble que tous les coups n'ont point trop mal porté.

COLOMBINE.

Je ne ſerai point vengée, que la juſtice ne m'ait fait raiſon : & une femme bien ſage doit avoir tout au moins une ſentence par devers elle.

OLIVETTE.

Oui, mais, madame, a-t-on comme cela des juges en poche ?

COLOMBINE.

Vous allez voir comme nous lui allons rafler les trente mille écus qu'il a gagnés à ſa garniſon, & ſi la deſſus je prétens bien, ma mignonne, que vous épouſerez ce cavalier qui vous fait tant d'offres de ſervice.

OLIVETTE.

Qui, Aurelio ?

COLOMBINE.

Lui même. Il eſt bien fait, & je ſuis perſuadée qu'il rendra une femme heureuſe. Mais pour en venir là, commençons par nous aſſurer d'un commiſſaire, car ſans cela nous en aurions le démenti. J'ai envoyé mon laquais chés un drôle qui ne manque aucune affaire où il y a de l'argent à gagner.

OLIVETTE.

Si cela eſt, ne perdons point de tems.

COLOMBINE.

Allons, ma chere enfant ; il faut que tout

Paris ſache de quoi eſt capable une femme mépriſée. Oh, monſieur mon mari, ma foi, vous vous en ſouviendrez !

SCENE II.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

Mezzetin dit à Paſquariel qu'il s'en va jouer chez mademoiſelle Eularia, pour tâcher de diſſiper le chagrin que lui cauſent les coups de bâton que ſa femme & ſa maîtreſſe lui ont donnés. Ils font une ſcene de jeu ; & aprés que Paſquariel a averti Mezzetin que le Docteur le cherche pour le faire mettre en priſon, à cauſe qu'il a débauché ſa fille Olivette, ils s'en vont.

SCENE III.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

DE la maniere que nous avons concerté la choſe avec madame Eularia, il en coutera ma foi vingt mille écus à mon ſcelerat, qui ſerviront, ma petite chere, à réparer l'outrage qu'il vous a fait.

OLIVETTE.

Je dois, madame, à vos bontés mon établissement & mon repos : mais la question est de savoir si le commissaire nous en voudra croire.

COLOMBINE.

Les commissaires sont gens bien appris, qui entendent raison, quand les femmes les en prient : & puis en tout cas il y a des biais encore plus sûrs pour les rendre traitables.

OLIVETTE.

Oh, madame, le voici : n'oublions rien pour le mettre dans nos interêts.

SCENE IV.

COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

COLOMBINE.

MOnsieur le commissaire, que nous vous sommes redevables !

OLIVETTE.

Ah, monsieur, quelle bonté de venir secourir les opprimés !

LE COMMISSAIRE.

Au bruit de votre laquais je pensois trouver quatre maisons brulées, & sept ou huit gens assassinés : mais à ce que je voi, j'ai pris

une porté pour l'autre ; car, dieu merci, il n'y a rien céans que de fort paisible.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous trouvez en ma personne toutes les disgraces rassemblées !

OLIVETTE.

Regardez-moi, monsieur, comme l'objet d'une veritable compassion.

LE COMMISSAIRE.

Sont-ce des bretteurs qui vous ont insultées ? Je ne vois pourtant rien de dérangé dans la chambre. Adieu ; je suis bien-aise qu'il n'y ait personne de blessé, il ne falloit pas m'envoyer querir pour si peu de chose.

COLOMBINE.

Comment, si peu de chose ? Savez-vous, monsieur, que j'ai eu le malheur d'épouser un homme d'épée qui mange tout mon bien ?

LE COMMISSAIRE.

Il n'y pas là de merveille. Qu'auriez-vous fait à dieu ; pour n'être pas comme les autres ?

OLIVETTE.

Oh, mais, monsieur, madame ne vous dit pas que son mari m'a enlevée de chez mon pere sous prétexte de m'épouser.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien ? c'est-à-dire que vous en êtes à l'officialité ?

COLOMBINE.

Ah, la plaisante chose ! ma petite, appa-

MOL.

remment monſieur nous prend pour du gibier a commiſſaire ?

OLIVETTE.

Comme ces meſſieurs ſont accoutumés à ces drogues-là, il faut leur pardonner.

COLOMBINE.

Peut-on vous parler à cœur ouvert ? Seriez-vous homme à favoriſer le deſſein que j'ai pris de faire arrêter mon mari comme un diſſipateur, chez une dame où il perd tout ſon bien ?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous ſeulement une ſentence, ou du moins une réquête répondue ?

OLIVETTE.

Oh dame, nous ne ſavons pas tant d'hiſtoires. Mais, monſieur, cent piſtoles ne réparent-elles pas ces petites formalités-là ?

LE COMMISSAIRE *révant.*

Je cherche à y trouver quelque temperament. Cela eſt pourtant bien mal-aiſé ; car on ne donne pas volontiers un ſoufflet aux reglement de la juſtice.

COLOMBINE.

Bon ! la juſtice n'y regarde pas ſi près, quand elle veut obliger.

LE COMMISSAIRE.

Dites-vous pas cent piſtoles ?

OLIVETTE.

En cent piéces.

LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Votre mari eſt-il violent ? Faudra-t-il beaucoup de monde pour l'arrêter ; car s'il faut prendre les frais ſur les cent piſtoles, vous voyez qu'il ne me reſtera quaſi rien.

COLOMBINE.

Penſez que tout au moins vous avez un clerc chez vous ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, diable, qui eſt un auſſi ſoldat garçon .... Il a été ſept ans archer des pauvres.

OLIVETTE.

C'eſt plus qu'il n'en faut pour le mener aux Indes. COLOMBINE.

Monſieur le commiſſaire, il n'y aura point de ſang répandu, je vous en répons. Il n'y a pas deux heures que cette belle enfant-là, & moi, nous lui avons donné les étrivieres à perte d'haleine.

OLIVETTE.

Il n'y a pas un plus grand poltron dans les troupes.

COLOMBINE.

Comme tous les jeux ſont défendus, vous n'aurez qu'à vous ſaiſir de lui dans la maiſon de madame Eularia, où l'on va vous conduire. De-là vous le menerez chez le prevôt qui eſt de nos amis ; je vous baille à penſer comme il ſera ſanglé ?

OLIVETTE.

Oh, ſans miſericorde.

COLOMBINE.

Bon ! j'ai déja un avis de parens pour l'interdire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, si cela est, notre procedure sera dans les regles. Selon les apparences, c'est quelque garnement.

COLOMBINE.

Pis mille fois qu'on ne sauroit vous dire. *En donnant l'argent au commissaire.* Tenez, monsieur le commissaire, quand ces piéces-là seront entre vos mains, vous en ferez quatre fois mieux votre charge.

LE COMMISSAIRE *prenant l'argent.*

Vous avez grande raison de prendre vos précautions contre les déreglemens & la dissipation d'un étourdi, & je m'étonne comme vous avez attendu si tard à recourir à la justice.

OLIVETTE.

C'est qu'on craint l'éclat dans le monde.

COLOMBINE.

Une femme raisonnable en vient toujours le plus tard qu'elle peut à ces sortes d'extrémitez, & je voudrois pour beaucoup n'y être pas contrainte.

LE COMMISSAIRE.

Voilà-t-il pas de mes duppes, qui ont encore pitié du mal qu'on leur fait ?

OLIVETTE.

Mon pauvre monsieur le commissaire,

faites-nous cette affaire-là tambour battant, vous ſerez un joli homme.

LE COMMISSAIRE.

Eſt-ce que vous voulez qu'on l'étrille en le conduiſant ? Vous n'avez qu'à dire.

COLOMBINE.

Il n'y aura point de mal de le houſpiller un peu, afin qu'il s'en ſouvienne.

LE COMMISSAIRE.

Allons ne perdons point de temps ; il ſera diablement ladre s'il ne s'en ſent. *Il ſort.*

OLIVETTE.

Nous n'avons rien gâté de le careſſer un peu. Tout farouches que ſoient ces gens de juſtice, l'argent & les careſſes ne laiſſent pas de les apprivoiſer.

LE COMMISSAIRE *revenant.*

N'y a-t-il point encore dans votre famille quelque parent de mauvaiſe conduite qu'il faille arrêter ?

COLOMBINE.

Mon dieu ! commençons toujours par mon mari, nous verrons par cet échantillon-là ce que vous ſaurez faire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, vous ſerez contentes de moi, je vous en répons. *Il s'en va.*

OLIVETTE.

Allons, madame, pouſſons cette affaire-ci à bout ; rien n'eſt ſi plaiſant que de ſe venger.

COLOMBINE.

Oh, il nous le payera. *Elles s'en vont. Il se passe plusieurs scenes italiennes.*

SCENE V.

LE DOCTEUR, MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

LE DOCTEUR.

AH, monsieur le scelerat, vous enlevez donc ma fille pour en faire une servante; & au lieu d'employer votre argent à lui procurer un mariage sortable, vous venez ici le perdre au jeu?

MEZZETIN.

Est-ce qu'il est presentement défendu aux gens de guerre de perdre leur argent?

COLOMBINE.

Non, traître; mais il n'est pas défendu à leurs femmes de les empêcher.

OLIVETTE.

Lâche! Aprés m'avoir fait encourir la disgrace de mon pere, tu m'abandonnes pour ne songer qu'à tes plaisirs?

LE DOCTEUR.

Allons, monsieur le commissaire, saisissez-vous de cet ouvrier-là pour le mener à la justice.

MEZZETIN.

A la juſtice ? Comment, ventrebleu, arrêter un officier d'infanterie ! Par la mort, par la ſang, par la jernie ; rangez-moi cette table, que j'exterminе toutes ces canailles-là !

LE COMMISSAIRE.

Ces canailles-là vous vont apprendre à vivre. Vous êtes témoins, meſſieurs, des imprécations horribles qu'il vient de faire, allons, ſerrez-le bien. *On le prend & on le lie.*

MEZZETIN *à Colombine.*

Ah, c'eſt donc vous, madame la maſque qui me faites ces tours-là ?

COLOMBINE.

C'eſt....

OLIVETTE.

Oui, c'eſt nous qui prétendons vous mettre à la raiſon.

LE DOCTEUR.

Et c'eſt moi auſſi qui prétens vous faire pendre, où j'y brulerai mes livres.

MEZZETIN.

Ah, ventrebleu ! pendre un gentilhomme de ma qualité : Par la tête.... Ah jernie, coquins....

LE COMMISSAIRE.

Patience, on en range encore de plus fâcheux. *Il s'en va & l'emmene.*

SCENE VI.

PIERROT, PASQUARIEL.

Ils font une ſcene italienne ſur ce qui eſt arrivé à leur maître, & aprés pluſieurs bouffonneries, ils s'en vont.

SCENE VII.

Le Theâtre repreſente un tribunal.

PIERROT juge, un GREFFIER, COLOMBINE, OLIVETTE, LE DOCTEUR, AURELIO, EULARIA, MEZZETIN.

Tous les acteurs enſemble ſe jettent aux pieds de Pierrot, & crient tous à la fois :

AH, monſieur, juſtice, miſericorde, juſtice !

Pierrot court & tombe, & ils courent aprés lui, en criant toujours : Juſtice, juſtice !

PIERROT *ſe relevant & ſe mettant ſur ſon ſiége.*

Quelle diable d'impertinence, de parler tous à la fois ! Ça, de quoi eſt-il queſtion ?

Ecrivez, greffier, mais ne perdez pas une syllabe.

Colombine & Olivette parlent toutes les deux à la fois, l'une étant du côté du theâtre, & l'autre de l'autre.

COLOMBINE.

Monsieur, c'est un miserable, qui depuis quatre ans que je suis sa femme.....

OLIVETTE *parlant dans le même temps que Colombine.*

Monsieur, c'est un perfide qui m'a tirée de la maison de mon pere.

PIERROT.

Que la peste soit des babillardes. Vraiment, de ce train-là nous serions long-tems à l'audience. Ça, monsieur le commissaire, de quoi s'agit-il ?

MEZZETIN.

Il s'agit, monsieur, de me délivrer d'une diable de femme, qui ne se contente pas de m'avoir rossé en particulier, & qui veut encore.....

PIERROT.

Taisez-vous, elle a fort bien fait. Huissier, faites faire silence. *Au commissaire.* En peu de mots, monsieur le commissaire; car j'ai encore deux hommes à pendre, & comme vous savez, il faut être à jeun à cette besogne-là.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, le fait tout énorme qu'il est....

PIERROT.

Tout uniment, monsieur le commissaire, s'il vous plaît.

LE COMMISSAIRE.

Comme je vous disois, monsieur, une façon d'homme d'épée, a pris pour femme la complaignante que voici.

MEZZETIN.

C'est bien elle, de par tous les diables, qui m'a pris, car je n'en voulois point.

LE COMMISSAIRE.

Ce particulier, dis-je, pendant quatre années de ménage....

COLOMBINE.

Vous voyez, monsieur, combien il y a que je souffre. Quatre années toutes entieres, ce n'est pas raillerie.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moi donc parler, de par tous les diables. *Au juge.* Depuis quatre ans, comme je le viens d'établir, il excede cette pauvre femme d'une infinité de coups.

MEZZETIN.

Je me donne au diable, si de ma vie je l'ai touchée.

PIERROT.

Tant pis, elle en valoit la peine.

LE COMMISSAIRE.

Enfin, monsieur, à toutes les indignitez que j'ai eu l'honneur de vous déduire, il a joint un forfait horrible, qui mérite votre

réprehenſion, votre animadverſion, & votre indignation.

PIERROT.

Hé, monſieur le commiſſaire, plaidez ſans apparat.

LE COMMISSAIRE.

Je vous diſois donc, monſieur, que quoique marié, il a eu le front aſſez large pour vouloir encore épouſer la damoiſelle complaignante.

MEZZETIN.

Il n'y a pas de juge aſſez fat pour croire qu'on veuille avoir deux femmes. *A Pierrot.* O ça, monſieur, dites la verité, je m'en vais gager que vous en avez de reſte de la vôtre.

PIERROT.

J'en ai bien aſſez toujours. *Au commiſſaire.* Abregeons donc, monſieur le commiſſaire, je vous en prie.

LE COMMISSAIRE.

Pour ne point abuſer de votre audience, je vous obſerve qu'il a amené cette pauvre fille à Paris, ſous pretexte du mariage, & que ne pouvant en faire ſa femme, il a eu la barbarie de l'apliquer à l'uſage de ſervante : ſervante, monſieur, qui ſeroit bien maîtreſſe ailleurs, ou.

PIERROT.

Je vous en répons.

LE COMMISSAIRE.

Son pauvre pere deſeſperé, ayant appris que cet infâme étoit venu ici jouer trente

mille écus qu'il a gagné l'hyver dernier à ſa garniſon.....

PIERROT.

Quoi, cet homme-là a trente mille écus ? Oh, ſi cela eſt, nous allons faire bonne juſtice. Concluez, monſieur le commiſſaire.

LE COMMISSAIRE.

Pour me réſumer, je vous dirai, monſieur, que je me ſuis ſaiſi de ſa perſonne, aprés avoir dreſſé mon procès verbal; & voici, monſieur, comme il parle. *Il lit le procès verbal.*

PROCE'S VERBAL.

Auquel lieu ayant été introduit par ledit Docteur, pere de la complaignante, nous l'avons trouvé déchirant des cartes, ſe tirant aux cheveux, & perdant trois mille piſtoles ſur une carte: & comme il nous auroit apperçu, il auroit commencé à jurer, blaſphémer, trépigner & ſcandaliſer la juſtice: Sur quoi l'aurions fait arrêter & conduire en bonne & sûre garde, pour y être ſur le champ pourvu. Fait en préſence, &c. Vous voyez, monſieur, que tout eſt dans l'ordre, & qu'il n'y a qu'à prononcer.

COLOMBINE.

Voilà, monſieur, mot à mot comme la choſe s'eſt paſſée.

PIERROT.

Combien a-t-il perdu ?

MEZZETIN.

Je n'ai perdu que ſoixante mille francs.

PIERROT.

Qui les a gagné ?

OLIVETTE.

C'eſt ce cavalier-là, qui a eu l'honnêteté de me plaindre dans ma diſgrace, & de me conſiderer, toute malheureuſe que j'étois.

PIERROT.

Combien avez-vous d'argent de reſte ?

MEZZETIN.

J'ai peut-être encore trente mille francs dans mon coffre.

COLOMBINE.

Dont je ne verrai jamais une maille.

PIERROT *à Colombine.*

Patience. Les femmes veulent toujours babiller.

MEZZETIN.

Monſieur, j'ai oublié de vous dire que ma femme m'a battu tantôt fort outrageuſement, j'en demande réparation.

PIERROT.

Cela demande quelque reflexion. Allons, bonne & briéve juſtice. Ecrivez, greffier. Vu tout ce qui nous a été dit, nous ordonnons que les ſoixante mille francs gagnés par le ſieur Aurelio, lui ſerviront à épouſer ce ſoir la damoiſelle Olivette. Que la dame auſſi-tôt ſe ſaiſira de la clef du coffre fort, & diſpoſera à ſon gré des dix mille écus de

reſtans. Ordonnons en outre, que le docteur Balouard ſe réjouira de voir ſa fille mariée à un honnête homme, ſans qu'il lui en coute rien : & où le ſieur Mezzetin voudroit à l'avenir perdre le reſpect qu'il doit à la dame ſon épouſe, permis à elle de le corriger, au fur & à meſure, avec le même bâton dont elle s'eſt déja ſervie, juſqu'à ce qu'elle ſoit, comme toutes les autres femmes, maîtreſſe abſolue dans ſa maiſon. Le preſent jugement executé par proviſion, & ſans dépens, vu la qualité des perſonnes.

MEZZETIN.

Ah, monſieur le juge, que je vous ai d'obligation ! Je craignois diablement d'être décollé avec une fiſſelle. *A Colombine.* Ma femme plus de rancune, je t'en prie.

COLOMBINE.

Moi, je n'ai jamais de fiel. Vous auriez affaire à d'autres femmes qui pouſſeroient la gageure plus loin : mais on n'a jamais d'honneur d'inſulter ſon mari, c'eſt aſſez de le mettre à la raiſon.

LA DESCENTE DE MEZETTIN AUX ENFERS

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par M. Regnard & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le cinquiéme Mars 1689.

SCENES FRANCOISES DE LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

SCENE

DE MEZZETIN ET DE COLOMBINE.

Le Theâtre répreſente la mer.

MEZZETIN *botté dans le ventre d'une baleine.*

HOé, hoé, madame la baleine; ouvrez, s'il vous plaît, votre petite gueule. Là, là, voilà qui eſt bien. Les jolies petites quenottes! Je ſuis

votre ſerviteur. Vous pouvez préſentement aller à tous les diables. *Sortant de la mer.* Ouf ! Les chemins ſont diaboliques, je croyois que je ne me tirerois jamais des ornieres. *Se retournant.* Mais je croi que voilà ma femme qui arrive ! Je ſuis bien malheureux ! J'eſperois que Neptune lui feroit boire raſade.

Colombine paroît en pleine mer montée ſur le dos d'un gros poiſſon, & accompagnée de Pierrot, monté ſur la queue du même poiſſon.

PIERROT.

Serre la botte, ſerre la botte. *A Colombine.* Madame, tenez-vous bien au crin.

MEZZETIN.

Il faut l'aller attendre à la deſcente du coche, pour lui donner la main. *Pierrot en deſcendant ſe laiſſe tomber.*

MEZZETIN.

Bon jour, ma petite femme. D'où vient donc que vous n'êtes pas noyée ?

COLOMBINE.

Ah, je n'en puis plus, je ſuis toute rompue. Quelle maudite voiture !

MEZZETIN.

C'eſt la poſte de ce pays-ci.

PIERROT.

Par ma foi, monſieur, nous avons bien eu de la peine. J'ai cru vingt fois que madame accoucheroit de quelque folle entre mes bras.

COLOMBINE.

Je suis tombée plus de cent fois : & sans Pierrot. ....

PIERROT.

Cela est vrai, monsieur, c'est moi qui l'ai repêchée.

MEZZETIN.

Tu n'avois que faire de te donner tant de peine. Les méchantes femmes sont de liege, & ne vont jamais à fond.

COLOMBINE.

Voilà un pauvre poisson qui n'en peut plus. *A Mezzetin.* Tenez, monsieur, voyez, il est sur les dents : il sera fourbu de ce voyage-ci : il y a huit jours que nous marchons sans débrider.

MEZZETIN.

Hé bien, menez-le à l'écurie. Quel poisson est-ce là ?

PIERROT.

C'est un maquereau, monsieur.

MEZZETIN.

Un maquereau ? Voilà une bonne voiture pour une femme. *Pierrot mene le poisson par la bride, & s'en va.*

COLOMBINE.

Dis-moi donc, presentement, ce que nous venons faire ici, & pourquoi on nous a fait démenager aussi vîte que si nous avions dix commissaires à nos trousses ?

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Cela a été un peu chaud : mais eſt-ce qu'on vous a pris pour du train dans notre quartier ?

COLOMBINE.

Non pas tout à fait : mais on a jetté nos meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

Diable ! cela eſt ſcandaleux. Mais rien ne peut m'arrêter quand la gloire m'appelle. Nous ſommes en Thrace, & j'ai quitté la Grece, pour venir ici diſputer avec Orphée de la muſique.

COLOMBINE.

Quoi, ce meneſtrier de village ?

MEZZETIN.

Il a eu l'effronterie de m'appeller en duel.

COLOMBINE.

En duel ? Et depuis quand donc, les muſiciens ſont-ils devenus ſi braves ?

MEZZETIN.

Bon, bon ! ils enragent de ſe battre quand ils ne voyent perſonne. Tiens, voilà la lettre que je lui ai écrite.

AMPHION A ORPHE'E.

J'ai appris, mon petit mignon, que vous vous mêliez de chanter, & de racler le boyau. Que cela ne vous arrive plus : car je vous ferois chanter ſur un diable de ton. Je veux vous voir les inſtrumens à la main, quoique vous ne ſoyez qu'un chantre du

pont-neuf, & que vous ne deviez chanter qu'avec des grenouilles, ou braire avec des ânes comme vous.

COLOMBINE.

De quoi vivrons-nous en ce pays-ci, car nous n'avons point d'argent ?

MEZZETIN.

Cela m'embaraſſe un peu : car ce diable d'argent, c'eſt la cheville ouvriere d'un ménage.

COLOMBINE.

Si tu voulois me laiſſer faire, je ferois de bonnes connoiſſances, & nous n'en ferions pas plus mal. Autrefois, quand tu étois abſent, je ne manquois de rien.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis ! Je me défie diablement de ces femmes qui battent monnoye en l'abſence de leurs maris.

COLOMBINE.

Ne voilà-t-il pas ? Ces maris ſe mettent d'abord cent choſes à la tête. C'eſt bien cela : J'ai des ſecrets merveilleux qui m'ont été donnés par un chymiſte qui m'aimoit autrefois.

MEZZETIN.

N'eſt-ce point celui qui a le laboratoire au college des Quatre-Nations, qui vend du chocolat volatil, de la crême de perles, & du ſirop de diamans ?

COLOMBINE.

Je compoſe une huile, que j'appelle l'é-

lixir de patience, dont une goutte appliquée ſur le front d'un mari, le délivre pour jamais du mal de tête.

MEZZETIN.

Diable, voilà qui eſt beau ! Mais je croi que tu gagnerois bien davantage, ſi ton ſecret le délivroit de ſa femme.

COLOMBINE.

J'en ai un autre bien plus beau, pour les femmes d'aujourd'hui. Je compoſe la poudre de bonne réputation.

MEZZETIN.

Oh, oh ! je croi qu'elle eſt diablement difficile à faire.

COLOMBINE.

Qu'une coquette ſoit décriée, que ſa conduite ſoit la plus raboteuſe du monde, elle n'a qu'à changer de quartier, ne plus voir d'hommes, & prendre une pincée de ma poudre dans un bouillon ; en trois mois elle fera aſſaut de vertu avec les plus veſtales.

MEZZETIN.

Voilà le plus beau ſecret du monde. Mais peux-tu faire aſſez de cette poudre-là ? J'en ai un pour le moins auſſi beau. Qu'un homme ait une colique enragée ; en un moment je la lui fais paſſer. Je le couche par terre, je fais chauffer une meule de moulin bien chaude, je la lui applique ſur l'eſtomac, n'ayez pas peur qu'il ait jamais la colique.

COLOMBINE.

Ni la colique, ni autre mal.

MEZZETIN.

Le malade meurt ordinairement ; mais s'il ne mourroit pas, ce seroit le plus beau secret du monde. J'ai encore un autre moyen pour gagner de l'argent. Tu sais bien que, quand je joue de ma lyre, je fais tout venir à moi. Je n'ai qu'à aller aux Invalides, je servirai de grue pour monter les pierres, & on me payera comme trente manœuvres ensemble.

COLOMBINE.

Fi ! voilà un vilain métier. Je ne veux point d'un mari grue. Fais-toi plutôt maître à chanter. On te donnera deux louis d'or par mois, & tu trouveras peut-être quelque écoliere a qui tu ne déplairas pas : car voila la grippe des femmes d'aujourd'hui.

MEZZETIN.

Quoi, est-ce un si bon métier ?

COLOMBINE.

Je te dis qu'il n'y a pas une plus jolie vacation au monde. On est de tous les bons repas ; jamais de promenade sans le maître à chanter. On se donne de petits airs de familiarité avec l'écoliere, on lui prend la main pour lui faire battre la mesure : le mari passe tout, sur la foi de la musique, & il ne se doute pas bien souvent de la partie qu'on fait chanter à sa femme.

MEZZETIN.

Voilà mon affaire. Il n'y qu'une choſe qui m'embaraſſe ; il me ſemble que je ne ſuis pas aſſez bien habillé ?

COLOMBINE.

Ne te mets pas en peine. Tu n'auras pas montré trois mois, que tu ſeras auſſi doré que les maîtres à danſer. Bon, une écoliere en levant une juppe chez un marchand, ne leve-t-elle pas une veſte pour ſon maître de muſique ? Qu'eſt-ce qu'il lui en coûte ? C'eſt le mari qui paye cela, la bête a bon dos.

MEZZETIN.

Voilà de jolis profits ; mais auſſi on a bien de la peine, c'eſt un rude métier. Il faut quelquefois chanter, quand on a envie de boire. Mais n'importe, voilà qui eſt fait, quand l'argent me manquera je me jette dans la muſique. Adieu, je m'en vais chercher Orphée, il n'a qu'à ſe bien tenir ; je lui ferai manger ſon violon juſqu'au manche.

COLOMBINE.

Et moi je m'en vais travailler à ma poudre de bonne réputation.

MEZZETIN.

Et ne manque pas d'en garder pour toi. A propos, qu'as-tu fait de nos enfans ?

COLOMBINE.

Pour les cacher à cette ame damnée de Jupiter qui nous en a tué déjà deux, j'en ai

fait un ballot que j'ai porté à la douane, & je vais voir s'il est arrivé, pour en payer les droits.

MEZZETIN.

Cette marchandise-là ne devroit pas beaucoup payer d'entrée, elle paye assez à la sortie.

SCENE

DE MEZZETIN ET D'ISABELLE.

MEZZETIN.

Il y a long-temps, madame, que la tapisserie des mes inclinations est pendue au clou à crochet de vos beautés. C'est l'amour qui en a été le tapissier; & cela est si vrai, que le mérite ... votre mine, d'un côté... mais d'ailleurs. A propos, mademoiselle, est-ce vous que j'aime? car vous me paroissez bien petite aujourd'hui.

ISABELLE.

Il est assez difficile, monsieur, de vous répondre juste sur ce que vous me demandez. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne me souviens pas d'avoir été plus grande.

MEZZETIN.

Oui, charmante princesse, c'est vous. Je vous reconnois à vos flamboyantes prunelles. *Il tourne autour d'elle.* J'en suis pourtant toujours pour ce que j'ai dit, voilà qui est

diablement chiffon. Si nous nous marions enſemble, jamais nos enfans n'entreront dans le regiment des gardes.

ISABELLE.

Cela n'eſt pas encore fait.

MEZZETIN *la meſurant avec une corde.*

Je ne penſe pas que vous ayez dix-ſept paulmes.

ISABELLE.

Apparemment, monſieur, que vous avez quelque cheval à aſſortir; ou bien vous me voulez prendre la meſure d'un habit?

MEZZETIN.

Que je ſerois heureux, ſi je pouvois être le tailleur fortuné qui prendra la meſure d'une ſi aimable perſonne! mais je crains bien que les ciſeaux de mon amour ... Vous m'entendez bien?

ISABELLE.

Point du tout, je vous avoue que je n'ai point le don de deviner.

MEZZETIN.

Comme mon amour ne viſe qu'au mariage, plus je vous regarde, & plus je trouve que vous êtes aſſez mon fait. Quand on a une femme à prendre, les plus petites ſont toujours les meilleures.

ISABELLE.

Suivant ces maximes-là, je ſuis donc fort bonne à marier.

MEZZETIN.

Oh, vous l'êtes de reſte. Allons, la bel-

le, dites la verité, n'est-il pas vrai que vous serez bien-aise d'être ma moitié ? Voyez, regardez-moi, cet air, ce port, eh ? J'enrage quand je vois ces petits embrions de cour vouloir faire assaut avec moi.

ISABELLE.

Il faut qu'ils ayent perdu l'esprit. Ce sont de plaisantes marmousettes !

MEZZETIN.

J'ai le derriere un peu gros, tirant même sur le porteur de chaize ; mais mon medecin m'a promis qu'il me feroit en aller cela ; il m'a ordonné de prendre du petit lait.

ISABELLE.

Oh, je croi ce remede-là sûr.

MEZZETIN.

Il m'a dit que c'étoit une humeur âcre, répandue dans le diaphragme du mesentere, & qui tombe sur l'omoplate. Mais laissons cela, & parlons du plaisir que nous aurons.

ISABELLE.

On se trompe quelquefois dans ce calcul-là, & l'on n'y trouve pas souvent tout le bonheur qu'on s'y étoit proposé.

MEZZETIN.

Je suis doux, pacifique, aisé à vivre, l'humeur satinée, velouté. J'ai vécu six ans avec ma premiere femme, sans avoir le moindre petit démêlé.

ISABELLE.

Cela est assez extraordinaire.

MEZZETIN.

Une fois seulement, aprés avoir pris du tabac, je voulois éternuer. Elle me fit manquer mon coup. De dépit je pris un chandelier ; je lui cassai la tête, & elle mourut un quart d'heure aprés.

ISABELLE.

Ah ciel, est-il possible !

MEZZETIN.

Voilà le seul different que nous ayons jamais eu ensemble, qui ne dura pas long-temps, comme vous voyez.

ISABELLE.

Cela est fort expeditif, je vous l'avoue.

MEZZETIN.

Quand une femme doit mourir, il vaut bien mieux que ce soit de la main de son mari, que de celle d'un medecin, qu'il faut bien payer, & qui vous la traînera six mois ou un an. Je n'aime point à voir languir le monde ; & puis l'on gagne son argent par ses mains.

ISABELLE.

Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celui-là ?

MEZZETIN.

Moi ? Point du tout ; je suis accoutumé au sang de jeunesse. Mon pere a fait mille combats en sa vie, où il a toujours tué son homme. Il a servi le roi trente-deux années.

ISABELLE.

Sur terre, ou sur mer ?

MEZZETIN.

En l'air.

ISABELLE.

Comment en l'air ? Je n'ai jamais ouï parler de ces officiers-là.

MEZZETIN.

C'est que comme il étoit fort charitable, lors qu'il rencontroit quelque agonisant qu'on menoit à la greve, il se mettoit avec lui dans la charette, & l'aidoit à mourir du mieux qu'il pouvoit.

ISABELLE.

Ah, l'horreur !

MEZZETIN.

Tous ses confreres les medecins (car il avoit pris ses licences dans leur école) disoient qu'il n'y avoit jamais eu un homme si adroit, & qu'on ne voyoit point de besogne faite comme la sienne : aussi l'avoient-ils fait recteur de la faculté.

ISABELLE.

Voilà, je vous assure, des talens bien merveilleux !

MEZZETIN.

Je vous dis, madame, que si vous l'aviez vu travailler, il vous auroit fait envie de vous faire pendre.

ISABELLE.

Comme ce sont peut-être des talens de famille, vous deviez prendre la charge de monsieur votre pere.

MEZZETIN.

Je m'y ſentois aſſez d'inclination : mais vous ſavez qu'il faut qu'un gentilhomme voye le pays. J'ai couru par toutes les ſept parties du monde, & me voilà enfin à vos pieds, ma divine princeſſe, le cœur en braiſe, pour vous dire que je me pendrai aſſurément, ſi vous n'êtes unie avec moi par le lien conjugal.

COLOMBINE *arrivant, & les écoutant ſans être vue.*

ISABELLE.

Je ne trouve qu'une petite difficulté à notre mariage, c'eſt que je ſuis déja mariée.

MEZZETIN.

Mariée ? Bon, voilà une belle affaire ! Eſt-ce-là ce qui vous embaraſſe ? Je le ſuis auſſi : mais il n'y a rien de ſi aiſé que d'être veuf ; cinq ſols de mort-aux-rats en font l'affaire.

COLOMBINE *à part.*

Ciel, qu'entens-je !

MEZZETIN.

Allons donc, épine de mon ame, touchez-là, commençons les préliminaires de notre mariage.

COLOMBINE *à part.*

Le traître !

MEZZETIN *s'approchant d'elle, & lui levant ſa coeffe.*

Je ne demande que la petite oye.

ISABELLE.

Tout doucement, monſieur, reſervez ces careſſes-là pour votre femme.

MEZZETIN.

Pour ma femme ? Je vous ai déja dit que c'étoit une carogne que je hais comme le diable. Je voudrois qu'elle fut pendue.

COLOMBINE *à part.*

Scelerat !

MEZZETIN.

Et dans peu j'eſpere lui donner d'une potion cordiale, qui l'empêchera d'avoir faim de long-temps.

ISABELLE.

C'eſt-à-dire que voilà la maniere dont vous traitez vos femmes, quand vous voulez les regaler : Je ſuis votre trés-humble ſervante, je n'aime point la mort aux rats. *Elle veut s'en aller.*

MEZZETIN *l'arrêtant.*

Vous me fuyez ? Oui, ſi vous voulez me promettre de m'épouſer, je vous promets, moi, de la faire créver dans deux jours comme un vieux mouſquet. Arrêtez donc beauté leoparde.

COLOMBINE *le tirant par la manche.*

Comme un vieux mouſquet. *Iſabelle s'en va.*

MEZZETIN.

Ah, ma petite femme, te voilà ! Hé que j'ai de joie de te voir, mon petit bouchon !

COLOMBINE.

Ah, ſcelerat ! voilà donc les tranſports de ton amour ? Je vous promets de la faire crever dans deux jours.

MEZZETIN.

Eh, eh, ne vois-tu pas bien que je diſois cela pour rire ? Il faut bien plus de temps pour faire crever une femme.

COLOMBINE *le pouſſant.*

Ah, malheureux, il faut que je te dévisage !

MEZZETIN.

C'eſt elle qui me vouloit mettre à mal.

COLOMBINE.

Non, je ne ſerai point contente que je ne t'aye étranglé de mes propres mains. *Elle ſe jette ſur lui, le bat, & lui arrache ſa perruque.*

MEZZETIN.

Au meurtre, au guet, au guet ! On égorge un bourgeois.

PIERROT *en vendeur de ptiſanne, allant par les rues avec une petite fontaine de cuivre ſur ſon dos, & des gobelets à la main.*

Chalans, chalans, qui eſt-ce qui veut boire ?

COLOMBINE *le voyant ſe met à pleurer.*

Ah, ah !

PIERROT.

Et quel vacarme faites-vous là ? Et ſi

donc, quelle honte d'estropier une pauvre femme !

MEZZETIN.

C'est ma femme, de quoi vous mêlez-vous ?

COLOMBINE *continuant de crier.*

Ah, ah, ah, ah !

PIERROT *à Colombine.*

Heu, heu, heu ! *à Mezzetin.* Le sac-à-vin !

COLOMBINE *pleurant.*

Je suis .... hi, hi !

MEZZETIN.

Par ma foi, voilà une méchante carogne !

PIERROT *à Mezzetin.*

Cela n'est morgué pas bien, tout franc.

COLOMBINE *pleurant.*

Je suis toute brisée, hé, hé !

MEZZETIN.

Là, là, là, ma petite femme, ce ne sera rien, cela ne m'arrivera plus.

PIERROT.

Hé le brutal ! Quand vous voulez battre une femme, que ne lui sanglez-vous un bon coup de bâton sur la tête, sans vous amuser à la faire crier deux heures. *A Colombine.* Qu'est-ce donc qu'il vous a fait ?

COLOMBINE.

Il m'a, il m'a... Ah ! je ne saurois parler, er, er, er.....

MEZZETIN.

Par ma foi, je commence à croire que c'eſt moi qui l'ai battue.

PIERROT.

Allons, je veux faire la paix, je n'aime pas à voir de noiſe dans un ménage. Je veux vous accommoder: venez-ça.

COLOMBINE.

Non, je ne lui pardonnerai jamais.

PIERROT *fait mettre Mezzetin en poſture de recevoir des coups de bâton; il preſente le bâton à Colombine, qui en frappe Mezzetin.*

Allons, vous voilà quittes.

MEZZETIN.

Oui, tout d'un côté & rien de l'autre.

PIERROT.

Sans moi vous vous ſeriez battus, & vous voilà les meilleurs amis du monde.

COLOMBINE *voulant s'en aller.*

J'aurai toujours cela ſur le cœur.

MEZZETIN.

Et moi ſur les épaules. Voilà une méchante ame de femelle. Ah chienne!

COLOMBINE *revient en criant plus fort.*

Ah, ah, ah! *& Mezzetin s'en fuit.*

PIERROT *en s'en allant.*

A la fraîche, à la fraîche, qui eſt-ce qui veut boire, qui eſt-ce qui veut boire?

SCENE DE L'AUTEUR.

MEZZETIN, COLOMBINE, en auteur.

MEZZETIN.

VOilà un sac de charbon de l'enfer qui va à la promenade.

Colombine gesticulant comme une personne qui déclame sans rien dire.

MEZZETIN.

Monsieur, ou madame; car je ne sai si vous êtes mâle ou femelle, je ne vous vois que par derriere.

Colombine lui faisant signe de la main.

MEZZETIN.

Plaît-il? Est-ce que je suis barbouillé?

COLOMBINE *gesticulant.*

Ah! ah!

MEZZETIN.

Voilà assurément quelque bel-esprit.

COLOMBINE.

Vade retrò, prophane. Mezzetin veut s'enfuir.

COLOMBINE.

Qui t'a fait si temeraire que de m'interrompre?

MEZZETIN.

Je vous demande pardon.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Une perſonne de mon ſavoir....

MEZZETIN.

Je n'y tâchois pas.

COLOMBINE.

Qui fait les madrigaux de Proſerpine....

MEZZETIN.

Je ne le ferai plus.

COLOMBINE.

Et qui eſt le premier conſignant pour entrer ici-bas à l'academie.

MEZZETIN.

A l'academie? Quoi, il y en a une ici? C'eſt donc une académie de malins eſprits?

COLOMBINE.

Je me promenois ſur les bords du Cocite pour travailler plus en repos à ma harangue, & tu viens te jetter à travers de mes conceptions.

MEZZETIN.

Comment donc? eſt-ce que vous faites vos harangues vous-même?

COLOMBINE.

Je ſai bien que la plûpart des academiciens là-haut ne ſe donnent pas cette peine-là, & que pourvu qu'ils ſachent lire, on les reçoit tous d'une voix: mais ce n'eſt pas de même ici, & il ne ſuffit pas de ſavoir faire l'anatomie d'un mot pour être l'interprête des miſteres de notre diabolique academie.

MEZZETIN.

Apparemment que vous en étiez-là haut ?

COLOMBINE.

Que j'en étois là-haut ? Que j'en étois ? Est-ce qu'on m'en recevroit ici, si j'en avois été ? Ce n'est pas que je n'aye cent fois plus de merite qu'il n'en faut pour en être : j'ai été le plus bel esprit de mon temps, & j'ai fait en ma vie plus de cent comedies.

MEZZETIN.

Plus de cent comedies !

COLOMBINE.

Oui cent ; peut-être cent cinquante, si vous me fâchez : il n'y a jamais eu un si bon naturel que le mien. Je rendois une comedie aussi facilement qu'un autre fait un lavement. C'est moi qui ai enrichi les comediens François, & il n'y avoit point d'hyver que je ne leur donnasse sept ou huit piéces, tant serieuses que comiques.

MEZZETIN.

Et les jouoit-on long-temps ?

COLOMBINE.

Jamais qu'une fois : mais aussi tout Paris venoit se crever à la premiere representation : car personne ne vouloit attendre la seconde, de peur de ne la point voir.

MEZZETIN.

J'aurois cru que c'eut été là le moyen d'envoyer les comediens à l'hôpital.

COLOMBINE.

C'eſt ce qui vous trompe. Une comedie nouvelle, pour être bonne, ne ſe doit jouer qu'une fois; quand elle va juſqu'à deux, ma foi on s'ennuie. J'ai mis le ſiecle dans ce goût-là: & ſi vous prenez garde, depuis moi tous les auteurs donnent là-dedans. Ils ont raiſon au bout du compte; car comme les bonnes choſes aujourd'hui n'ont point de cours, pour peu qu'une méchante piéce puiſſe être repreſentée une fois, voilà les comediens riches.

MEZZETIN.

Les vôtres étoient donc ſur ce pied-là?

COLOMBINE.

Vous pouvez croire que je me ſuis mis à la mode tout des premiers. De plus je n'ai jamais voulu ôter au public l'uſage recréatif des ſifflets. Tout au contraire, je marquois dans mes rôles les endroits où l'on devoit ſiffler, afin que l'acteur ſe reposât, & qu'il reprît haleine: c'eſt le jugement qui conduit tout cela.

MEZZETIN.

Et moi je voudrois que les ſifflets fuſſent au diable. Quand cette quinte-là prend au parterre, il démonteroit & Titus & Berenice.

COLOMBINE.

Je m'étois, de mon vivant, abonné avec

un marchand de sifflets, qui étoit dans son métier le premier homme du monde.

MEZZETIN.

Les comediens vous ont bien de l'obligation.

COLOMBINE.

Il en faisoit pour la prose, pour les vers, pour les François, pour les Italiens. Mais ma foi, où il triomphoit, c'étoit pour l'opera.

MEZZETIN.

Est-ce qu'on se servoit encore de sifflets de votre temps à l'opera? Cette mode-là est passée: fi! cela est bourgeois. On se sert presentement de sonettes, cela est bien plus harmonieux.

COLOMBINE.

Pour mettre en crédit mon marchand, j'avois fait un opera, moi, qu'on alloit jouer quand je mourus. Ce devoit être la plus belle chose qu'on eût jamais vu sur le theâtre. Je ne l'avois pas pris de la metamorphose, comme ces chardons du Parnasse. Fi! cela sent le college. Je l'avois tiré tout entier de l'histoire de France: il portoit pour titre *les aventures du pont-neuf*; la fable n'a rien de si magnifique.

MEZZETIN.

Les aventures du pont-neuf, un sujet de l'histoire de France? Voilà un auteur échappé des petites-maisons des enfers.

COLOMBINE.

Comment donc ? Eſt-ce que je dis des impertinences ? Paris n'eſt-il pas la plus belle ville de France ? Le pont-neuf n'eſt-il pas le plus bel endroit de Paris ? Ergo les aventures du pont-neuf ſont les plus beaux traits de l'hiſtoire de France. C'eſt une figure, ignorant, que nous appellons en latin *Pars pro toto*, & en grec *Sinecdoche.*

MEZZETIN.

Et en françois la folie.

COLOMBINE.

Ce qu'il y avoit d'admirable dans mon opera, c'eſt que les divertiſſemens étoient *ex viſceribus rei.* D'abord c'étoient des filoux qui coupoient des bourſes. Les inſtrumens prenoient-là des ſourdines : enſuite je faiſois paroître des joueurs de gobelets, qui faiſoient flamboyer des étoupes dans leurs bouches. Ah, ne m'en parlez point, cela vaut mieux que toutes vos pluyes de feu ! Mais ce qu'il y avoit de ſurprenant, & dont on ne s'étoit point encore aviſé, c'étoit un divertiſſement d'un trio de pendus, qui rendoient les derniers ſoupirs ſur le même brin. C'étoit là, morbleu, où je raſſemblois tous les tons plaintifs de la muſique, pour faire pleurer joyeuſement toute l'aſſemblée.

MEZZETIN.

Etoit-ce vous qui étiez le... Voilà un bel

opera : mais n'y avoit-il point là quelque petit tonnere pour ragaillardir.

COLOMBINE.

Assurément, & même une tempête, avec un gros tambour sur le theâtre : & elle étoit si orageuse, que jamais les violons ne la purent jouer, il la falut ôter.

MEZZETIN.

Je m'en étonne, ce sont pourtant les plus....

COLOMBINE.

Mais vous me faites bien perdre du tems. Que voulez-vous de moi ?

MEZZETIN.

Je veux apprendre le chemin des enfers, & je vais y chercher ma femme.

COLOMBINE.

Vous allez chercher votre femme ? Ah, ah ! *Elle met le doigt sur son front.*

MEZZETIN.

Comment donc ? Est-ce que je suis barbouillé ? COLOMBINE.

Chercher sa femme. Il vous faut cinq ou six grains d'ellebore.

MEZZETIN.

Le diable m'emporte si je ne vais la chercher, je ne me mocque point.

COLOMBINE.

Ah, pour la rareté du fait, je veux vous y mener. Suivez-moi, je veux entendre ce compliment-là.

MEZZETIN.

Avant que d'aller plus avant, je voudrois bien ſavoir une choſe de vous : car on dit qu'on eſt ſi ſavant quand on eſt mort. Ma femme a toujours été diablement coquette ; dites-moi ; je vous prie, ſi je ne ſuis point, là, là.... vous m'entendez bien.

COLOMBINE.

Oui da, oh cela eſt bien aiſé. Voyons, là, levez le nez, l'œil fixe, le corps ferme, la tête droite, montrez la langue.

MEZZETIN.

Ah, je tremble !

COLOMBINE.

Montrez-moi votre main, ah ah. Tirez la langue, hé hé. *Elle lui tâte le poux.* Oh, oh. *Elle lui tâte le front.* Hu hu.

MEZZETIN.

Ah la carogne !

COLOMBINE.

Que cela ne vous faſſe pas de peine : c'eſt un mal de famille, votre pere l'étoit, votre grand-pere l'étoit, votre ayeul l'étoit.

MEZZETIN.

Je vous remercie. Quand on fera des chevaliers de cet ordre, je vous prierai de faire mes preuves.

LES ENFERS.

PLUTON ET PROSERPINE, avec leur cour.

Les violons font une marche, & viennent s'aſſeoir ſur un trône de flâmes.

PLUTON.

C'Eſt une choſe étonnante, phlegetontique aſſemblée, de voir l'affluence d'ames qui tombent journellement par vos ſoins dans mon royaume. L'enfer en eſt enfin plein juſqu'au gouleau, tout le monde a pris le train d'y venir en poſte : & il faut déſormais refuſer l'entrée aux ſurvenans, ou faire bâtir des appartemens nouveaux : & pour cela je croi qu'il ſera bon de lever un droit ſur le bois & le charbon qui ſe brûle ici-bas ; & c'eſt pour cela que je vous aſſemble.

PROSERPINE.

Ah, fi, m'amour ! Ne parlons point d'impôt : c'eſt quelque nouveau-venu de maltôtier qui vous a ſoufflé cet avis-là.

PLUTON.

J'ai vu autrefois le temps ſi miſerable, qu'il ne venoit pas ici le moindre petit gri-

foneur de ſergent, qu'il ne falût députer un diable exprés pour l'aller querir : & preſentement nous ne ſommes employés qu'à les chaſſer. Il faut que les greffiers attendent des années entieres à la porte, parce qu'ils ne veulent pas paſſer devant les conſeillers qui pleuvent ici de toutes parts.

PROSERPINE.

Il ne faut plus recevoir de gens de robe, l'enfer eſt déja aſſez lugubre : & ſur tout point de greffiers, car ces gens-là mettent l'enfer en mauvais prédicament.

PLUTON.

Oui, mais vous ne ſavez pas que moi qui ſuis Pluton, je n'ai pas plus de droit en enfer que ces meſſieurs-là. Bien-heureux, ſi quelque jour ils ne m'en chaſſent pas ! Je ſuis ſi ſaoul de gens de chicane, que dernierement je fis une querelle d'allemand à un diable de qualité qui revenoit de Paris, & je lui fis fermer la porte, parce qu'il avoit hanté mauvaiſe compagnie là-haut, & qu'il ſortoit du corps d'un procureur.

PROSERPINE.

Vous avez eu raiſon, ce ſeroit le moyen de gâter bien-tôt tout ici.

PLUTON.

Je veux que vous ſoyez témoin de ce que je dis, & que Charon apporte devant vous le regiſtre journal des ames qu'il a paſſé aujourd'huy.

Il sort deux diables qui apportent un gros livre sur leur dos, & Charon arrive, qui aprés avoir feuilleté le livre, lit :

Du 17, passé deux mille sept cens treize medecins, avec leurs mules.

PLUTON.

Ces messieurs-là font mieux nos affaires là-haut, il faut les renvoyer.

PROSERPINE.

Oui, mais qu'on retienne les mules, elles serviront à Radamante, quand il menera pendre quelqu'un.

PLUTON.

Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir, qu'il n'ait une attestation de service, & un certificat des fossoyeurs, comme il a bien & fidellement exercé sa charge de medecin, & tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

CHARON.

Du même jour, quatorze cens apoticaires.

PLUTON.

Pour les apoticaires, passe : on est échauffé en ce pays-ci, & on a besoin de lavemens pour se déconstiper.

CHARON.

Dudit jour, cinquante-sept mille deux cens dix-sept, tant fermiers, sous-fermiers, que commis & rats de cave.

PLUTON.

Il est vrai qu'il en est tombé ce matin

une brouine, qu'on ne ſe voyoit pas en enfer.

CHARON.

Pour les fermiers, tout franc, il n'y a plus moyen de les paſſer, ils ſont ſi gros & ſi gras que ma barque enfonce.

PLUTON.

Comment voulez-vous faire? nous ne pouvons pas les refuſer, c'eſt ici leur appanage.

CHARON.

De plus, quinze mille ſept cens tant clercs que procureurs.

PLUTON.

Pour ceux-là, il en faut faire proviſion, c'eſt le bois d'andelle de l'enfer, & je ne veux pas qu'on brûle autre choſe dans mon cabinet.

CHARON.

Quatorze mille douzaines de femmes, tant grandes que petites.

PLUTON.

Ah, voilà ce que je craignois! Et pourquoi les laiſſe-t-on paſſer?

CHARON.

Item, paſſé en corps & en ame deux carabins de ſimphonie, ſoi-diſant muſiciens de l'opera, qui viennent redemander leurs femmes.

PLUTON.

Ils ſont donc fous? Qu'on les faſſe venir

au plus vîte, je les veux voir, voilà du fruit nouveau.

PROSERPINE.

Il y a long-temps que je suis en ce pays-ci, mais je n'ai point encore vu une pareille ambassade.

On amene devant Pluton, Orphée & Mezzetin, & on leur fait faire un salut ridicule. Orphée fait un compliment court en Italien.

PLUTON *montrant Isabelle.*

Est-ce là votre femme ? Elle valoit bien la peine de faire le voyage.

ISABELLE.

S'il est étonnant de voir un mari chercher une femme jusqu'aux enfers, il ne l'est pas moins de voir une femme souhaiter avec empressement de retourner avec son mari, quand une fois elle en a été separée.

PLUTON.

Voilà un petit début qui n'est point sot.

MEZZETIN.

Ni la débuteuse, non plus.

ISABELLE.

Pour moi je ne suis point de celles qui regardent la separation d'un mari comme la porte de leur felicité ; & j'avoue franchement que je suis d'assez mauvais goût, pour trouver qu'il n'y a point de bonheur égal à celui de vivre avec un époux que l'on aime, & dont on est tendrement aimé.

MEZZETIN.

Et fi donc ! faites la taire, elle prêche là une nouvelle doctrine.

ISABELLE.

Je ſai que je ne ſuis pas du goût d'aujourd'hui, & que pour être preſentement femme du bel air, il ne faut prendre un mari que comme un ſur-tout de bien-ſeance, & un paravent de réputation : mais j'aime mieux n'être point tout à fait à la mode, & être un peu plus dans la route de mon devoir : *à Pluton & à Proſerpine.* C'eſt ce qui fait que je me viens jetter à vos pieds, pour implorer votre clemence, & vous prier, par tout ce que vous avez de plus cher, au nom de l'amour que vous vous êtes portés l'un & l'autre, de m'accorder la grace que je vous demande, de me rendre à un mari que je cheris plus que toute choſe au monde, & je ſerai obligée de faire le reſte de ma vie, des vœux pour la ſanté & proſperité de vos majeſtés diaboliques.

MEZZETIN.

Malpeſte ! voilà du plus beau recitatif. *On fait du bruit.*

PLUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce bruit-là ?

CHARON.

Ce ſont des anciens marguilliers qui veulent paſſer devant des avocats.

PLUTON.

Le procés n'a-t-il pas été jugé là-haut ?

CHARON.

Oui, mais ils en appellent devant vous.

PLUTON.

Huissier, faites faire silence, nous verrons cela tantôt.

COLOMBINE *déclamant.*

Les femmes d'aujourd'hui sont si malheureuses, & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de filles à marier, & qui regardent le mariage comme l'écueil de leurs plaisirs & le tombeau de leur liberté.

MEZZETIN.

Bon bon ! toute la journée les filles ont le gosier ouvert pour chanter :

Ma mere, mariez-moi,
Vous savez la raison pourquoi.

COLOMBINE.

En effet, n'est ce pas une chose qui crie vengeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces moutons d'amour, sont traitées par ces loups dévorans. *Elle crie.* Ne diroit-on pas....

MEZZETIN.

Oh oh, je vois bien que nous sommes ici sur le patrimoine des avocats. Comme elle a appris à crier.

COLOMBINE.

Ne diroit-on pas, dis-je, que le mariage, qui devroit être l'union, le nœud & la soudure des volontés, ſoit preſentement un champ de bataille, où le mari s'exerce à chagriner ſa femme, & où la femme eſt toujours la malheureuſe expoſée aux inſultes, & bien ſouvent aux coups de celui qui devroit être le rempart de ſa foibleſſe.

PLUTON.

Nous voyons pourtant ſouvent ici des maris qui portent de vilains chinforgnaux ſur leur tête.

MEZZETIN.

Hé, ce n'eſt que pour entretenir la paix. Ne ſavez-vous pas bien que *qui bat ſa femme, il la fait braire; qui la rebat il la fait taire.*

COLOMBINE.

Pour moi, je vous déclare, que ſi heureuſement mon mari étoit mort le premier, j'aurois pleuré, crié, je me ſerois couverte juſqu'aux ongles, d'un dueil où le cœur n'auroit pas eu grande part : mais loin de le venir trouver aux enfers, je me ſerois bien donné de garde de le chercher.

MEZZETIN.

Oh, ma petite femme, je n'ai jamais douté de votre affection.

COLOMBINE.

Ainſi, puiſqu'il me vient chercher de ſi loin, c'eſt une marque qu'il ne ſauroit ſe

passer de moi. Mais il ne m'aura que par le bon bout. Je prétens avoir des conditions si avantageuses, qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gâté le métier, & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mari, aprés avoir été assez heureuse pour en être délivrée.

MEZZETIN.

Je fais une action plus heroïque en vous reprenant; & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en enfer, je suis bien sûr qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

COLOMBINE.

Comme c'est une chose qui crie vengeance, de voir le peu de dépense que les femmes font aujourd'hui, je veux en outre, avoir plus d'argent que par le passé, & que chacun ait la semaine la clef du coffre fort.

MEZZETIN.

Si vous l'aviez une semaine, je courrois grand risque la suivante de ne pas entrer en exercice, & je croi que je n'aurois plus que faire de clef ni de coffre fort.

Prodiga non sentit pereuntem fœmina censum.

COLOMBINE.

Item.... Oh, voilà un grand item celui-ci. Point de jolies filles de chambre, c'est-à-dire que je les choisirai moi-même, les plus laides

laides que faire ſe pourra, & qui auront au moins quarante-cinq ans.

MEZZETIN.

Fi ! on n'eſt jamais bien ſervi de ces vieilles-là. Il faut donc que vous retranchiez les grands laquais.

PLUTON.

Tu dieu ! cet oiſeau-ci ſait bien ſa leçon : voilà une pelerine qui a diablement d'eſprit.

MEZZETIN.

Elle a encore ſix fois plus de tête. Là, là, voyons. Comme ainſi ſoit que le naturel des corneilles eſt d'abattre des noix, & de parler gras ; celui des pies d'avoir la queue longue ; & des perroquets d'être habillés de verd, de même le naturel des femmes eſt de faire enrager leur mari.

COLOMBINE.

Et des maris, de faire enrager leurs femmes.

MEZZETIN.

Quoique j'aie enragé tout mon ſaoul pendant que nous avons été enſemble, je veux bien la reprendre encore à mes riſques, perils & fortunes. C'eſt le plus grand ſervice que je vous puiſſe rendre ; car je vous promets que ſi elle eſt encore deux jours en enfer, elle vous fera déteſter tous les uns aprés les autres.

PLUTON.

La cour vous eſt obligée : car nous n'a-

vons point de diable assez diable pour tenir tête à une méchante femme.

COLOMBINE.

Bon bon, nous y voilà ! Est-ce qu'une femme qui fait le diable, ne fait pas sa charge ?

MEZZETIN.

Cela est vrai, & le mari qui rosse fait la sienne ; c'est ce qui fait, messieurs les diables, diablesses, diablotins, & autres, qu'en faveur de l'amitié que j'ai toujours porté à votre corps, & pour entretenir la paix & l'union dans l'enfer, je veux bien vous en délivrer, mais à certaines conditions ; & voilà des articles que nous ferons signer par des notaires de ce pays-ci : car je croi qu'il n'y en manque pas.

COLOMBINE.

Oui, tu le prens comme cela ? Et moi je ne veux pas sortir. Une jolie femme comme moi en tout pays ne manque point de mari.

MEZZETIN.

Oh, je sai bien qu'il y a par tout assez de gens qui se mêlent de ces emplois-là.

Primò. Puisque je ne profite pas de votre mort, je prétens que vous me rendiez les frais du deuil & de l'enterrement que j'ai payés au crieur.

PLUTON.

Cela est juste ; mais il n'en coute pas grand' chose pour faire enterrer une petite femme.

MEZZETIN.

Ah ! ces diables de corbeaux-là ne les meſurent pas à la toiſe : & ils rançonnent ſi exhorbitamment un pauvre mari, que ſouvent il aimeroit preſque autant que ſa femme ne mourût pas.

PLUTON.

Ils gagnent aſſez d'ailleurs.

MEZZETIN.

Je prétens à l'avenir que vous baiſſiez votre rayon d'un grand demi pied au moins.

COLOMBINE.

D'un demi pied ! Je me ferois plutôt couper la tête. Non, non, je demeurerai ici.

MEZZETIN.

Il vous reſtera encore plus d'un grand pied : & un grand pied de rayon doit ſuffire pour la femme d'un muſicien.

PROSERPINE.

Oh, oh, je le croi bien ! Je m'en contenterois bien, moi qui ſuis Proſerpine.

MEZZETIN.

Je veux que vous ſoyez beaucoup plus ſage que par le paſſé, & que vous promettiez de n'aimer déſormais que moi.

COLOMBINE.

Oh, pour cet article-là, neant. Je ne veux point engager ma conſcience. Dans le tems où nous ſommes, il n'y a point de femme qui puiſſe promettre cela.

MEZZETIN.

Je veux que les enfans que j'aurai dans la suite, (car il faut commencer sur nouveaux frais) soient élevés à ma fantaisie, & j'en disposerai comme de chose à moi apartenante.

COLOMBINE.

Oh, cela s'en va sans dire.

PLUTON.

Hé de quoi vous embaraſſez-vous? Puis qu'elle est votre femme, tous les enfans qu'elle aura ne seront-ils pas les vôtres?

MEZZETIN.

Nego consequentiam. Vous ne savez pas tout le manege de là-haut, monsieur Pluton. Il y a tant de peres qui n'ont jamais eu d'enfans.

PLUTON.

Aprés avoir entendu les raisons des uns & des autres, pour vous défrayer de votre voyage, moi Pluton, prince des tenebres, souverain du Styx & du Phlegeton, gouverneur des Pays-bas, president du sabbat, & correcteur né des arts, métiers & professions, je vous permets non seulement d'emmener chacun votre femme, mais toutes celles qui sont en enfer, sans même en exempter Proserpine.

MEZZETIN.

Pour moi, je n'en ai que trop de celle-ci; mais il y a bien des gens ici qui ne demanderoient pas mieux que de troquer avec vous.

MEZETTIN GRAND
SOPHY DE PERSE

MEZZETIN
GRAND SOPHY DE PERSE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur Deloſme de Monchenai, & repreſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le dixiéme Juillet 1689.

SCENES FRANCOISES DU GRAND SOPHY.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

MEZZETIN, MELISSE, MAGICIENNE.

Pour entendre cette ſcene, il faut ſavoir que Mezzetin eſt un chevalier errant dont Meliſſe magicienne eſt amoureuſe, & qu'elle tient renfermé dans ſon palais par ſes enchantemens. Pierrot, autre chevalier errant, ſachant le malheur de Mezzetin, va le délivrer des mains de cette ſorciere, ce qu'il fait, en lui donnant un charme ſur lequel Meliſſe ne peut rien. Aprés que Mezzetin a reçu le charme, voici ce qu'il dit :

MEZZETIN *ſeul.*

IL eſt temps, Mezzetin, de prendre ton parti
Ou pour l'amour ou pour la gloire.
Je ne ſai qui des deux aura le démenti,
Je ne ſai qui des deux mérite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moi y ſeroit bien embaraſſé. J'ai beau chercher à les atteler enſemble; l'amour dit toujours, oui: la gloire dit toujours, non: Voilà le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'amour eſt un petit libertin qui ne reſpire que la joie; il ne demande qu'à jouer, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foi, plus je me tâte, plus je ſens que je ſuis fait pour l'amour. D'un autre côté, la gloire eſt une terrible pigriéche: elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent auſſi volontiers en plein champ, que ſur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ai bien bu: Je m'endors par tout où je me trouve. La gloire n'aime que les gens qui ont toujours la pouſſiere dans les yeux, & le ſoleil ſur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la lune ſur la tête, je vois ici bien des maris qui ſe trouveroient glorieux ſans y penſer. La gloire ne ſe plait qu'à déchiqueter le monde, toujours quelque tête, ou quelque bras caſſé avec elle, au lieu que l'amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il eſt vrai que la gloire donne un laurier: mais je n'aime le laurier que ſur un jambon, ou dans les ſauces. La gloire fait vivre dans la gazette après la mort: mais quelle folie de s'aller faire tuer pour fournir de la pâture à meſſieurs les curieux! Ainſi, tout bien & diligemment conſideré, ſerviteur à la gloire. Mais quoi? je ſens-là

certains élancemens de bravoure. Ouf, ouf! j'ai bien peur que la gloire ne donne le croc en jambe à l'amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah, traître, tu me veux quitter!

MEZZETIN.

J'en enrage, aimable pouponne.
La gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce palais?
Tout y répond à tes souhaits.
Que te manque-t-il, dis?

MEZZETIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide! Ah, ne l'ose espérer!
Je m'en vais à l'instant tout l'enfer conjurer.

MEZZETIN.

Madame, puisque la poëfie ne peut obtenir mon congé, & que la plus incontestable verité devient problematique si-tôt qu'elle est escortée de la rime, trouvez bon que je vous dise en prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'oses dire en face?
Barbare, c'est donc là le prix de mon amour?
Peut-on pousser plus loin l'audace?
Un brigand que je tiens dans un charmant séjour,
Qui se voit par mes soins au comble des délices,
Pour qui mon lâche amour ne cesse d'éclater!
Et cet ingrat peut me quitter!
Ah, traître, il faut que tu périsses!

Mais afin que l'amour n'ait rien à m'imputer,
De ton sort je te rends le maître.
Avant qu'un monstre affreux se vienne présenter ;
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître.

MEZZETIN.

Prenez, prenez, madame, un moins funeste soin.
Ma tendresse n'a pas besoin
D'un tire-bourre pour paroître.
Ah ! s'il ne s'agissoit que de bruler pour vous
D'un feu qui ne vous pût laisser aucun scrupule,
Vous verriez Mezzetin dans ses vœux les plus doux,
Faire nargue à la canicule ;
Mais si vous voulez qu'un amant
Donne nazarde à la gloire,
Je suis votre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment ;
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire.

MELISSE.

Hé bien puisque ton grand courage
Ne respire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monstres, sur cet ingrat déchargez votre rage.

Les Monstres paroissent. MEZZETIN *tremblant & se ravisant.*

Ma foi, je suis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces messieurs veuillent se retirer.

MELISSE.

Monstres, éloignez-vous.

MEZZETIN *ôtant sa toque, & faisant une reverence.*

A cette heure, madame,
Peut-on prendre congé de vous ?

MELISSE.

Il se mocque de mon couroux.
Hola, monstres, hola, dévorez cet infâme.

Les monstres entourent Mezzetin, qui les arrête, en montrant le charme qu'il a reçu de Pierrot.

Fi, messieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ai, sur mon honneur, que les os & la peau.
Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là-bas de quoi faire grand'chere.

MELISSE.

Quoi, monstres ! vous n'osez seulement l'approcher ?
Ah ! mon art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Mezzetin.

Et toi, monstre plein d'injustice,
Qui t'applaudis secrettement,
De m'avoir tant de fois choquée impunément,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice
Pour m'abandonner à jamais.
Mais où trouveras tu ce superbe palais ?
Ingrat, peux-tu jamais prétendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien ?
Par tous les mouvemens de l'amour le plus tendre
Je n'ai pû mériter le tien.
J'ai fait agir sur toi larmes, soupirs, adresse,
Je n'ai rien oublié, cruel, pour t'attirer.

MEZZETIN.

Oui : jusqu'à vouloir me faire dévorer,
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voici ma derniere foiblesse :
Par tous les charmes de l'amour
Differe ton départ d'un jour.
Après cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas, mon cher cœur ?

MEZZETIN.

Je ne suis donc plus monstre ? Oh, oh, quelle douceur !
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Savent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paroit.

Ma chere, ie voudrois pouvoir
Répondre à votre douce instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plutôt le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !
Ah ! sans doute la parque acheve mes destins.

Elle s'évanouit, & tombe dans un fauteuil.

MEZZETIN.

Je vais vous délasser ; attendez, ma poulette.

PIERROT *à Mezzetin.*

Allons, plantez-moi-là la reine des lutins.

MEZZETIN.

Oui, syndic des brutaux, je partirai : mais il en coutera à ta tête du moins deux oreilles. *Il chante.*

L'espoir de la vengeance, est le seul qui me reste.
Fuyons, fuyons.

Il court après Pierrot, & s'en va.

MELISSE *seule.*

A moi, farfadets & lutins,
A moi troupes d'esprits malins.
Mon scelerat croit que sa fuite
Va du moins me couter le jour !
Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite,
D'aller bizarrement chercher
Un remede à son feu sur un ardent bucher !
Il est peu de Didons dans le siécle où nous sommes :
Et si de notre sexe, on regloit les abus,
On nous verroit bien-tôt regagner le dessus
Qu'ont sur nous les perfides hommes.
Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon art
Ose faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon pendart :
J'y vais d'une servante emprunter la figure.
Ah ! si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps me presse : A moi farfadets & lutins :
A moi, troupes d'esprits malins.

Les esprits enlevent Melisse.

SCENE
DE MONSIEUR GROGNARD ; ET DE COLOMBINE.

GROGNARD.

OH, vous tairez-vous à la fin, pedagogue femelle ? J'en ſuis d'avis, ma foi, de me laiſſer regenter par une jeune barbe comme vous ?

COLOMBINE.

Vous verrez que j'aurai encore les gros mots pour lui vouloir apprendre à devenir honnête homme : Hé, mon pauvre monſieur Grognard, par charité, brûlez-moi tous ces chiens de livres, qui font un tripotage enragé dans votre cervelle, & qui ne ſervent qu'à vous rendre tous les jours plus ſaturnin qu'un hibou.

GROGNARD.

Comment, que je brûle mes livres ! Veux-tu que j'aille démeubler ma tête de toutes ces belles connoiſſances, qui font la ſeule conſolation de ma vie ?

COLOMBINE.

Il eſt vrai que la conſolation eſt grande d'être ſans ceſſe, comme un levrier d'atta-

che, aprés de vieilles pancartes, dont les vers s'éloignent par reſpect. Eſt-ce là l'emploi d'un gentilhomme des moins roturiers de la Beauſſe? Je vais gager qu'à votre phyſionomie heriſſée, aux cicatrices de votre manteau, & à ce chapeau gras, qui poſtule depuis long-temps pour ſervir d'épouventail de cheneviere, on ne vous prendroit, tout au plus, que pour un poëte à la journée.

GROGNARD.

Attends, attends que ma fille ſoit en Perſe, & que le grand Sophy ſoit mon gendre, tu verras ſi Mathurin Grognard ne ſait pas ſe rengorger mieux que pas un godelereau de ce pays.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit tout de guinguoi pour parler comme vous faites. Par quel canal dites-moi, prétendez-vous que votre fille épouſe le grand Sophy?

GROGNARD.

Par quel canal? tu ne ſais donc pas que je dois mener ma fille en Perſe au premier jour? Il y a aſſez long-tems que je ſuis ſaoul des manieres de Paris.

COLOMBINE.

Et que vous a donc fait cette pauvre ville?

GROGNARD.

Moi, que je demeure davantage dans Paris, dans ce tripot éternel, où les fem-

mes ſont des ripopés de jeu & de coquetterie ? Et comment y ſeroit-il sûr pour les hommes, quand les oiſeaux ſont à peine en sûreté dans l'air, contre les attentats des coeffures des femmes.

COLOMBINE.

Mais n'eſt-ce point auſſi la coeffure des maris qui vous émeut tant la bile ?

GROGNARD.

Dans la Perſe les maris ſont regardés comme des oracles. Auſſi les femmes de ce pays-là ne tiennent point table ouverte de cajoleries à des plumets & à des gens de robe.

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, en bon françois, que vous êtes jaloux des frequentes viſites que le ſubſtitut Fringalet rend à madame.

GROGNARD.

J'enrage tout vif que ce petit morveux-là ſoit à toute heure le barbet de ma femme. Mais, entre nous, Colombine, ce diable de ſubſtitut ne butteroit-il point à devenir le mien ?

COLOMBINE.

Qui lui ? Et comment s'y prendroit-il ? C'eſt un pauvre garçon qui eſt toujours dans les remedes, dont la ſanté n'a que la cappe & l'épée. Vous mocquez-vous ? C'eſt un homme condamné par decret de la faculté à renoncer à perpetuité à tous les plaiſirs de la vie.

GROGNARD.

Mais que diable vient-il donc faire chez moi tous les jours ? Hon ! la morale d'un homme de robe ne met pas une femme dans le bon chemin.

COLOMBINE.

Bon. Il y vient faire le manége que fait aujourd'hui la jeuneſſe auprés des femmes : c'eſt-à-dire, faire paſſer en revue ſes tabatieres, ôter vingt fois un gand, pour avoir un prétexte de montrer ſon diamant, & repéter à tout coup devant le miroir les nouvelles découvertes qu'il a faites dans les minauderies. Il eſt vrai qu'il entrecoupe cela de certaines ſingeries qui lui attirent ſouvent des coups de buſc ſur les doigts : mais aprés tout, vous voyez bien que toutes ces galanteries-là ne paſſent pas l'épiderme.

GROGNARD.

N'importe, n'importe ; il faut mettre un frein à toutes ces fadaiſes, & j'eſpere que bien-tôt le climat de Perſe changera les inclinations de ma femme.

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle, ma foi, avec votre climat de Perſe ! comme ſi une femme ne portoit pas ſes inclinations par tout avec elle. D'ailleurs, que ſavez-vous ſi les femmes de Perſe n'ont pas tout un autre goût que celles de France ? Avec cela, qui ſeroit, je vous prie, la duppe du voyage ?

GROGNARD.

Oh, les loix du pays défendent aux femmes de parler à aucun homme en l'abſence du mari.

COLOMBINE.

Oui, la Perſe y entend fineſſe, ma foi, avec ſes loix! Défendre quelque choſe à une femme, n'eſt-ce pas en bon françois lui en donner envie?

GROGNARD.

Oh bien, bien, nous verrons cela quand nous y ſerons. Mais en attendant, ſongeons aux meſures neceſſaires pour empêcher monſieur le ſubſtitut de venir davantage chez moi. Allons, Colombine. *Ils ſe retirent.*

SCENE

D'ISABELLE ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

OH, pour le coup, j'entre dans vos douleurs: cela crie vengeance aſſurément. Un pere propoſer de ſang froid à ſa fille qui a dix-huit ans paſſés, de la marier! A-t-on jamais vu de procedé plus injurieux?

ISABELLE.

Moi qui abhorre le mariage comme un monſtre

monſtre ! Ah, Colombine ! il faut que la raiſon de mon pere ſoit en décours.

COLOMBINE.

Il eſt fou, vous dis-je, & plus fou d'avoir attendu ſi tard à vous faire une telle propoſition. Il y a ſix ans que cela devroit être expedié ; & l'époux que vous aurez doit vous tenir compte de ce que vous ne vous êtes point prévalue du retardement de votre pere. Dame, c'eſt un phœnix aujourd'hui, qu'une fille qui ne prévient pas ſes parens ſur l'article du mariage.

ISABELLE.

Ah ! défais-toi de ces préjugés populaires, & ceſſe de m'oppoſer à ces imprudentes qui ne rougiſſent point de borner toute leur felicité à la poſſeſſion d'un homme.

COLOMBINE.

Comment donc, eſt-ce que vous borneriez la vôtre à la poſſeſſion de pluſieurs ?

ISABELLE.

Le fade ragout, à mon ſens, qu'un mari, avec toutes ſes dépendances !

COLOMBINE.

On voit bien que vous parlez en franche novice. Mais encore qu'eſt-ce qui vous fait regimber ſi fort contre le mariage ?

ISABELLE.

Moi, j'irois donner un empire deſpotique ſur mes appas, & rendre ma pudeur à jamais tributaire ? Non, Colombine ; à

moins qu'on n'épure le mariage, j'y renonce pour toute ma vie.

COLOMBINE.

Que je vous ſai bon gré de ces héroïques ſentimens ! En effet, voilà encore un plaiſant fretin que les hommes. A votre place, pour les faire enrager, j'aurois le plaiſir de mourir fille. Si vous ſaviez pourtant combien cette qualité-là devient peſante, à meſure qu'on commence à monter en graine.

ISABELLE.

Tu crois donc que je ſerois fille à m'accommoder du commun des hommes ?

COLOMBINE.

Bon ! il vous en faudra faire exprès. Hé, merci de moi, avec vos lectures, prenez garde d'aller ſur les briſées de votre pere. N'eſt-ce pas aſſez d'un fou dans une famille ?

ISABELLE.

Il eſt vrai que mon pere eſt un peu romaneſque avec ſes entêtemens pour le Sophy. Mais au fond, crois-tu qu'il ait ſi mauvaiſe raiſon de vouloir marier ſa fille en Perſe ?

COLOMBINE.

Comment donc l'entendez-vous ?

ISABELLE.

Comment ? C'eſt que je croi qu'aujourd'hui, pour trouver un bon mari, il faut l'aller chercher juſqu'aux extrêmités du monde.

COLOMBINE.

Hé du moins faites grace à Octave, qui eſt gâté de vos perfections.

ISABELLE.

Octave, Colombine ? Ah, le fade perſonnage ! Il ne ſauroit dire trois mots ſans friſer le galimathias.

COLOMBINE.

Hé, mon dieu, quand il ſera votre époux, il parlera plus naturellement ! Une fois, vous ne vous marierez peut-être pas pour réformer la langue ?

ISABELLE.

Mais le moyen d'apprivoiſer ſes oreilles à l'entretien d'un mari qui ignore la police du beau langage, & dont l'eſprit eſt du tout inflexible au manége de l'académie ?

COLOMBINE.

Oh vraiment, ſi vous prenez pied ſur l'académie, vous lambinerez encore long-tems avant que de choiſir un époux.

ISABELLE.

Hé, penſes-tu que ce choix ſoit ſi aiſé à faire ? L'homme eſt une ſorte d'animal trop équivoque pour ne le prendre qu'à la montre.

COLOMBINE.

Bon, ne voudriez-vous pas amener la mode de faire des répetitions de mariage comme l'on fait des piéces de theâtre ? Vous avez toujours des penſées ſi heteroclites.

ISABELLE.

Veux-tu que je te die ? quand on eſt une fois mariée, cela tient à chaux & à ciment ; & ſi l'on a jetté ſon plomb ſur un brutal, ou un volage. . .

COLOMBINE.

Oh, pour un mari brutal, j'avoue qu'il eſt à l'épreuve de tous les remedes : mais quand il n'eſt que coquet, une femme d'eſprit a mille moyens pour le mettre à la raiſon.

ISABELLE.

Oui ; mais, Colombine, tu ne dis pas que, quand une fois un mari a pris le train d'être infidele, il l'eſt toujours malgré nous & malgré nos dents.

UN LAQUAIS.

Madame, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Colombine, allons voir ce que c'eſt.

SCENE DE MEZZETIN, ET DE PASQUARIEL.

Dans cette ſcene, Paſquariel dit à Mezzetin, que pour ſervir ſon maitre Octave, il faut qu'il feigne un capitaine de dragon; & pour l'y engager, voici comme il s'y prend.

PASQUARIEL.

TU ne ſeras pas plutôt capitaine de dragons, que les plaiſirs, la bombance & la bonne chere te ſuivront par tout. Jamais de chagrin, jamais de triſteſſe, toujours en joye. Quelle felicité, morbleu! que tu es heureux! Tu reçois l'ordre de partir pour l'armée. Auſſi-tôt tu prends la poſte, & le long de la route, les perdrix, les beccaſſes, les ortolans, voilà ton manger ordinaire.

MEZZETIN *ſe léchant les doigts.*

Voilà des viandes bien aſſaiſonnées.

PASQUARIEL.

Je le croi, ma foi, goûte-moi de ce vin-là. *Il fait comme s'il décoeffoit une bouteille, & qu'il versât du vin dans un verre. Mezzetin impatient foure ſa tête entre la bouteille & le verre,*

& ouvre la bouche pour recevoir le vin que Pasquariel feint de verser. Et bien, qu'en dis-tu? C'eſt le moindre de tous les vins que tu boiras en chemin.

MEZZETIN *en chancellant.*

Ce vin-là eſt bien fumeux, il faudra y prendre garde; car il pourroit enyvrer le capitaine, & la compagnie en iroit tout de travers.

PASQUARIEL.

Il eſt pourtant bien leger. Te voilà arrivé au camp. D'abord on te donne un fort bel appartement tout de plein pied.

MEZZETIN.

Tant mieux, car je n'aime point à monter. Je prends cela pour un mauvais augure.

PASQUARIEL.

Quantité d'officiers t'y viennent rendre viſite. On joue, on chante, on fume, on boit des liqueurs.

MEZZETIN.

Comment diable! Mais voilà une vie de chanoine. Et on diſoit qu'on avoit tant de mal à la guerre.

PASQUARIEL.

Bon, bon! ce ſont des gens qui n'y ont jamais été qui en parlent mal. L'ennemi cependant s'avance, & on ordonne au capitaine de dragons de l'aller reconnoitre.

MEZZETIN.

Oh, voilà ce que je ne pourrai jamais

faire. Comment, reconnoitre un homme que je n'aurai jamais vu?

PASQUARIEL.

Ce n'eſt pas cela. Reconnoitre l'ennemi, c'eſt-à-dire, ſavoir où il eſt campé, les mouvemens qu'il fait, & le nombre des troupes qui compoſent ſon armée. Bon, il n'y a rien de ſi aiſé. D'abord tu marcheras en bel ordre à la tête de ta compagnie. Ah! il me ſemble déja de te voir à cheval. Quel air héroïque, quelle majeſté! Tu rêves, tu ſecoues l'oreille.

MEZZETIN.

Oui, c'eſt que je ſai combien il m'en cuit pour avoir été à cheval, & ſi je n'étois monté que ſur une bourique. Mes épaules m'en font encore mal. Ne pourrions-nous pas retrancher cela?

PASQUARIEL.

Vraiment nenni, c'eſt un honneur. Tu t'avances donc vers l'ennemi, auſſi-tôt qu'il te voit paroitre, il détache une compagnie de carabiniers, pour venir au devant de toi. Quand vous êtes à portée l'un de l'autre, vous commencez par vous ſaluer à grands coups de piſtolets, zin, zan. Le capitaine des carabiniers met le ſabre à la main, court vers toi; & tac.

MEZZETIN.

Haime!

PASQUARIEL.

Oh, ce n'eſt rien, ce n'eſt qu'un bras par terre.

MEZZETIN.

Au capitaine de dragons ?

PASQUARIEL.

Vraiment oui.

MEZZETIN.

Et vous dites que ce n'eſt rien ? Je trouve que c'eſt quelque choſe, moi.

PASQUARIEL.

Bon, bon ; voila une belle bagatelle, ma foi. On écrit cette action-là en cour, & on te fait colonel d'un autre régiment.

MEZZETIN.

Colonel d'un autre regiment ! Eſt-ce une charge plus grande ?

PASQUARIEL.

Je le croi, ma foi. Le general fait ranger tout le monde en bataille, on vient aux mains, les ennemis font un feu de tous les diables, zi, zi, pi, pa, bon, ban ; tac.

MEZZETIN.

Ah, je ſuis perdu ! Encore un tac ?

PASQUARIEL.

C'eſt un coup de grenade qui vient d'emporter une jambe à notre colonel. Mais cela, bagatelle.

MEZZETIN.

Le diable m'emporte, ſi je ne m'en ſuis douté, quand j'ai entendu ce vilain tac.

PASQUARIEL.

Que voulez-vous ? Ce sont les fruits de la guerre. On vous fait panser ; on publie votre blessure dans la gazette, & l'on vous fait brigadier d'armée.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande ?

PASQUARIEL.

La malepeste, je le croi. Tous les officiers viennent vous faire leurs complimens sur votre nouvelle charge, & ils envient votre bonheur. Pendant ce temps-là, les ennemis qui s'étoient dispersés, se rallient, & reviennent à la charge. D'abord mon brigadier d'armée court de tous côtés donner les ordres necessaires. Le combat s'opiniâtre, l'ennemi est en déroute, on crie victoire, on poursuit les fuyards l'épée à la main. Dans le moment une batterie de douze piéces de canon, que les ennemis avoient postée sur une petite hauteur, fait sa décharge, bou, dou, dou ; tac, tac.

MEZZETIN.

Misericorde ! Ah, je suis mort. Il y a deux tacs.

PASQUARIEL.

Il faut être bien malheureux ! Quelle disgrace ! Notre pauvre brigadier a son autre jambe & son autre bras emportés d'un seul coup de canon.

MEZZETIN.

Je n'en ſuis pas étonné moi, les tacs m'ont toujours été funeſtes. *S'agenouillant à terre, ſes deux bras derriere le dos.* Voici un joli jeune homme.

PASQUARIEL.

Il faut avoir patience, mon ami. Ce ſont des marques de ta valeur. On en écrit de nouveau en cour, & on te fait general.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande ?

PASQUARIEL.

La plus belle de toutes.

MEZZETIN.

Je remarque une choſe. Plus j'augmente en charges, & plus je diminue en membres.

PASQUARIEL.

Dès que tu es general, tu montes à cheval.

MEZZETIN.

Attendez, s'il vous plait. Comment voulez-vous que je monte à cheval, je n'ai ni bras ni jambes ?

PASQUARIEL.

Voilà une nouvelle occaſion de ſe ſignaler. Les ennemis ſe ſont engagés dans un mauvais poſte, tu les y tiens enfermés, & aprés avoir donné tes ordres pour le combat, tu cours de tous côtés faire courage aux ſoldats.

MEZZETIN.

Bon, je ferai courage aux autres dans

le temps que je mourrai de peur.

PASQUARIEL.

Le combat se donne, l'ennemi qui ne peut pas reculer, parce qu'il y a une grosse riviere derriere lui, se fait jour au travers de nos troupes, & se bat d'une intrepidité incroyable. De quel côté qu'on se tourne, on ne voit que meurtres, & que carnages; les grenades, les bombes, les carcasses, les boulets, c'est une grêle de coups. Pif, paf, zin, zan, bou, dou, dou; tac.

MEZZETIN.

Oh, nous y voilà.

PASQUARIEL.

C'est un boulet qui vient d'emporter la tête au general.

MEZZETIN.

Mais cela, bagatelle?

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit.

MEZZETIN.

Je suis curieux de savoir quelle charge vous me donnerez aprés cela.

PASQUARIEL.

Mais dès que tu seras guéri de tes blessures, on fera la paix, & tu iras servir en Hongrie contre le Turc.

MEZZETIN.

Quand je n'aurai ni tête, ni bras, ni jambes, j'irai servir en Hongrie? Et va-t-en au diable avec ta compagnie. Si jamais je me

fais capitaine de dragons, je veux que tous les tacs du monde tombent sur moi. *Il s'enfuit.*

PASQUARIEL *courant après.*

Ecoute, tu n'iras pas à l'armée. Il faut que je le suive, pour lui faire entendre raison.

SCENE DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD à la toilette. COLOMBINE en robe de palais.

COLOMBINE.

QUoi, madame, encore à la toilette? Juste ciel, que de cœurs en peril, que de libertés en branle! Entrons en composition, je vous prie: ça, pour combien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'hui?

Mad. GROGNARD.

Ah, monsieur le Substitut, quel impromptu pour moi que votre visite! Vous prenez tous mes attraits au saut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche sur mon visage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe? Palsambleu, je vous trouve aujourd'hui des nuances de beauté.... Madame.... Madame.... épargnez un peu la gravité d'un apprentif magistrat.

Mad. GROGNARD.

Ah, n'insultez pas une pauvre créature qui est brouillée de la derniere brouillerie avec le sommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres enfans, sont sur pied nuit & jour ?

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moi ? J'ai des canapés à l'épreuve de la plus fiere insomnie.

Mad. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop létargique. A propos, êtes-vous toujours aussi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foi, madame, vous me prevenez. J'allois vous faire le même compliment.

Mad. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur, est-il aussi girouette que de coutume ?

COLOMBINE.

Il me semble que c'est vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur.

Mad. GROGNARD.

Ouais, ouais. Est-ce la jacquette qui vous inspire ces sucreries ? Savez-vous que vous me portez des fleurettes à bout pourtant ?

COLOMBINE *en portant la main au peignoir.*

Charmante, vous avez-là un peignoir qui

me porte la mine d'être un grand receleur ?

Mad. GROGNARD *ſe défendant avec des minauderies.*

Fi donc ! Eſt-ce que les ſubſtituts ont des mains ?

COLOMBINE.

Eſtes-vous d'aujourd'hui à vous en appercevoir ? Parlez, la belle ; votre peignoir prétend-il me boucher le jour encore longtemps ?

Mad. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce peignoir. Que ſavez-vous ſi je n'ai pas mes raiſons pour le garder ?

COLOMBINE.

Comment ? Eſt-ce que les poſtiches ne ſont pas encore en place ? Je ſuis peut-être arrivé trop tôt.

Mad. GROGNARD *en ſouriant.*

Vous voudriez bien me piquer d'honneur : mais pour votre punition..... Ce n'eſt pas qu'il ne faut point laiſſer de ſcrupules à des étourdis comme vous. Et quand on a là-deſſus, *En ſe touchant le ſein* la conſcience auſſi nette que moi.....

COLOMBINE *empêchant madame Grognard de ſe couvrir de ſon mouchoir.*

Ah, madame, que n'avertiſſez-vous les gens ? J'avois les yeux & l'eſprit ailleurs, quand....

Mad. GROGNARD.

Oh, que n'y étiez-vous: Cela ne se montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du mistere là-dessous. *Quod tegitur, majus creditur esse malum.*

Mad. GROGNARD.

Quelle profanation! Du latin à la toilette d'une femme! Allez, petit embrion de l'université. COLOMBINE.

C'est-à-dire que vous aimez que l'on vous parle françois. Mais il y a long-temps que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde: & désormais vous m'allez voir tout caton.

Mad. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sai bien les moyens de vous décatoniser.

COLOMBINE *prenant du tabac.*

Quel parti prenez-vous pour la campagne prochaine? Vous enleve-t-elle bien des soupirans?

Mad. GROGNARD.

Oh, la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la societé civile d'un tas de gesticulateurs incommodes. J'y gagnerai pour le moins vingt habits par an: car quand on est tant soit peu mignonne, on est si sujette à être chiffonnée. . . .

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de robe

vont avoir des pratiques. Moi je ſuis déja retenu pour trois marquiſes. Palſambleu elles ſont bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous ? *En touchant madame Grognard.*

Mad. GROGNARD.

Je dis que c'eſt dommage que vous ſoyez du palais, car vous avez de grands talens pour faire des armes. *Colombine lui paſſe la main devant le viſage.* Eh bon dieu, que vous avez peur que votre diamant n'échape à ma vue !

COLOMBINE.

Mon diamant ? Voilà encore une belle gueuſerie.

Mad. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé ?

COLOMBINE.

Bon ! Eſt-ce qu'un homme comme moi ſait jamais ce que les choſes coutent ?

Mad. GROGNARD.

Eſtes-vous toujours bien avec l'auditrice ?

COLOMBINE.

Fi : eſt-ce que je vois des bourgeoiſes ? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

Mad. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt ?

COLOMBINE.

Ma foi, je ſuis tout occupé d'un procès que je vais avoir avec les comediens.

Mad.

Mad. GROGNARD.

Contez-moi un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſavez bien, que trois fois la ſemaine, je me donne en ſpectacle au public ſur le theâtre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oiſeau en cage. Oh, vous ſauterez, madame, la baluſtrade. Le parterre m'a promis de ſe joindre à moi. Il y a, dieu me damne, un interêt ſenſible. Je me mets aſſez en frais pour ſes plaiſirs.

Mad. GROGNARD.

Oh, le public vous fait auſſi juſtice là-deſſus. *Monſieur Grognard entre & les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites-vous de votre vieux ſatyre? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde? N'y a-t-il pas aſſez long-tems que ce belître-là fatigue la vie?

Mad. GROGNARD.

Mais ſongez-vous que ce belître eſt mon mari?

COLOMBINE.

Et de-là c'eſt un ſot. Quoi, la plus charmante perſonne du monde, au pouvoir d'un vieux druide? Madame, ſi mon repos vous eſt cher, raſſurez-moi contre les ſoupçons que donnent les prérogatives d'un mari.

Mad. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'eſt plus un mari à prérogatives.

M. GROGNARD *à part.*

Voilà une méchante carogne.

COLOMBINE.

Vous ai-je demandé des nouvelles de votre guenon? Savez-vous que je l'aime à la folie? Faites-moi ſouvenir, je vous prie, de lui faire une déclaration inceſſamment.

Mad. GROGNARD.

Ah, le vilain petit homme! de l'amour pour une guenon!

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je lui trouve un peu de votre air.

Mad. GROGNARD *d'un air languiſſant.*

Eſtes-vous bien capable d'aimer quelque choſe?

COLOMBINE *en ſe paſſionnant.*

Ah! mettez-moi à l'épreuve. Foi d'homme d'honneur, je vous aimerai plus en un quart-d'heure, qu'un autre ne feroit en toute ſa vie.

Mad. GROGNARD *en ſoupirant.*

Pourquoi faut-il que cela ait la tête ſi verte!

COLOMBINE *en ſe paſſionant toujours.*

Faut-il des ſermens pour vous convaincre? Ah, mon ardeur eſt aſſez violente, pour être elle-même ſa caution; & pour peu que votre cœur veuille ſuppléer....

M. GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là, monsieur le damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. *A madame Grognard.* Et vous, madame l'effrontée, c'est donc ainsi que vous laissez porter la faulx dans ma moisson?

Mad. GROGNARD *en se levant.*

Probablement, monsieur Grognard, vous êtes un mortel bien mausſade. Que ne veniez-vous un quart-d'heure plus tard? *A Colombine qui sort.* A nous revoir à la comedie.

M. GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la toilette.*

A la comedie, pendarde! En Perse, en Perse, en Perse.

SCENE DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE travestie en homme, PIERROT.

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot!

PIERROT.

Ma pauvre demoiselle!

ISABELLE.

Trouves-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme?

PIERROT.

Hé, oui, oui, à quelque choſe près. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais, tout franc, ſi tu ne ſavois pas que je ſuis fille, n'y ſerois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Eſt-ce que les filles ſont faites pour autre choſe que pour tromper.

ISABELLE.

Ah, ſi l'aſtrologue découvre une fois la verité de mon ſexe, je me rendrai ſans peine à ce qu'il me dira ſur ma deſtinée. Ciel, faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux devins !

PIERROT *ſouriant.*

Eſt-ce que vous courez le bal en cet équipage-là ? ISABELLE.

Pierrot, es-tu homme à garder un ſecret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple, ſi vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer, moi ? Je penſe que nous connoiſſons l'amour auſſi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moi, je ne cherche qu'à m'inſtruire. Voulez-vous prendre ce ſoin-là ? Allez, allez, je n'ai pas la tête ſi dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour perſuader à une perſonne que tu l'aimerois ?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous diſe le dernier mot, ſans vous ſurfaire ?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois ?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous ſoyez fille. Ah morguoi c'eſt une bonne ruſe. En batifolant, comme on ſait bien qu'on batifole, aprés queuque petite ſingerie, je lairois tomber mon chiflet contre terre. La femme eſt curieuſe : vous ne manqueriez jamais de baiſſer la tête, pour voir ce que c'eſt. Auſſi-tôt moi, je m'épouffe derriere vous : vous vous retournez, & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de grouin.

ISABELLE.

Tout beau, Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fi donc, comme vous faites. C'eſt donc que vous ne voulez ſavoir les choſes qu'à demi ? Voilà ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile....

ISABELLE.

Finiſſons la plaiſanterie, Pierrot ; je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt-ce quelque choſe qui en vaille la peine ? car depuis un temps je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un aſtrologue.

PIERROT.

Pourquoi faire un aſtrologue ? Eſt-ce que ces gens-là en ſavent plus que moi ? Ventre d'un petit poiſſon, ſi vous me laiſſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes .... Mais parce qu'on eſt valet .... Et ſi pourtant, je ne ſers que pour mon plaiſir.

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me ſemble que ton eſprit s'évertue, & que tu te dégourdis à vue d'œil ?

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne ſe dégourdiroit auprés de vous ? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va, va, je dirai toutes ces douceurs à Colombine, afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoi me renvoyer à Colombine ? Eſt-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah, Pierrot, je croi que tu as envie de m'embaraſſer. Va-t-en plutôt ſavoir ſi monſieur Crepuſcule eſt chez lui.

PIERROT.

Vraiment s'il eſt chez lui ! Je gage qu'à l'heure qu'il eſt, il prend les étoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'eſt qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le ſais-tu, Pierrot ?

PIERROT.

C'eſt que l'autre jour il s'alli aviſer de promettre à un garçon qu'il ſeroit pendu ; & au bout du compte il n'a été condamné qu'aux galeres. Preſentement le garçon lui demande réparation pour l'avoir ſcandaliſé. Quelle bêtiſe auſſi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il ſera pendu, pendant qu'on ne l'envoye qu'aux galeres !

ISABELLE.

N'importe. Je ſuis curieuſe de ſavoir s'il rencontrera juſte ſur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabourer du bel air à la porte de l'obſervatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui aboye à la lune.

L'ASTROLOGUE sortant de chez lui, ISABELLE habillée en homme, PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

QUe veux-tu, chetif mortel?

PIERROT.

Rien. Mais vela mademoi.... c'eſt ce cavalier-là qui voudroit ſavoir comment ſe porte la lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des étoiles, vous demander un moment d'entretien?

L'ASTROLOGUE.

Un moment! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à votre aiſe. Mais ſavez-vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de notre profeſſion? Ce moment que vous demandez, décide quelquefois de la déſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute notre vie à l'affut de ce moment; & vous m'oſez dérober un moment? moi qui ſuis le concierge du firmament, le truchement des planettes, & la ſage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monſieur la ſage-femme, je vous retiens

pour le premier enfant que fera notre ménagere.

ISABELLE.

Excuſez, monſieur, une imprudente curioſité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans ſa demonomanie dit, que la curioſité eſt la fille de l'ignorance; & les celebres Theophraſte, Bombaſt, Paracelſe, nous aſſurent que cette paſſion a été funeſte aux plus grands hommes. Il en couta la vie à Empedocles, pour avoir voulu ſonder de trop prés les flancs du mont Etna Le philoſophe Thales, en conſultant les aſtres, ſe laiſſa cheoir dans un puits. Ariſtote ſe précipita dans la mer, de dépit de n'en avoir pu pénetrer le flux & reflux; & l'aſtrologue Conon, mon trés-honoré confrere, fut foudroyé ſur une montagne, en cherchant la cauſe du foudre. Aprés tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une témeraire curioſité? PIERROT.

Mais, monſieur l'aſtrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoi grimper au ciel, & fureter les aſtres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes qui iroient d'ici à Pontoiſe? En tenez-vous preſentement, monſieur le lorgneux?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultés, mon ami? Mais

afin que je ne perde pas le mérite de mes réponſes, as-tu de l'eſprit, as-tu de la mémoire ?

PIERROT.

Pour de l'eſprit ; *neſcio vos.* Pour de la mémoire, faut diſtinguer. Quand il m'eſt dû de l'argent, j'ai la reine des mémoires : mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en ſouviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta ruſticité, j'entrevois quelque bluette de raiſonnement. Sache donc, mon ami, qu'il en eſt de la curioſité comme de l'antimoine. Quand il eſt préparé par un ignorant, il cauſe la mort : mais quand il eſt ménagé par d'habiles mains, c'eſt un ſouverain remede. Tout de même la curioſité en ſoi eſt un poiſon ; mais quand elle eſt reglée par les reſſorts dont les ſages ſont diſpenſateurs, elle purge l'eſprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoiſſance parfaite de l'harmonie de l'univers.

PIERROT.

Monſieur l'antimoine, dis-je ; l'aſtrologue, enſeignez-moi où l'on vend de la curioſité bien preparée ?

ISABELLE *à l'aſtrologue.*

Puis-je eſperer, monſieur, avec la permiſſion des aſtres ?

LASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur

auprés des aſtres, vous autres jeunes gens ! S'il meurt à vos belles, quelque ſale bichon, on dégrade impunément le chien celeſte pour le mettre en ſa place. Si les cheveux ſont tombés à quelque philis faite à la hâte, à votre compte ils ont droit de ſéance parmi les étoiles ; & vous eſperez trouver quelque faveur auprés de ces corps lumineux, ſur qui l'avenir paroit en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, monſieur, que je n'ai jamais fait ma cour à aucune philis aux dépens des aſtres.

L'ASTROLOGUE *en ſe radouciſſant.*

Il eſt vrai que vous êtes fait d'un air à n'avoir beſoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau cavalier ! Ah ciel, quel eſſain de charmes ! Voilà des yeux qui me paroiſſent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le démenti dans tout ce qu'elle entreprendra de perſuader. Je ne ſai que vous dire : je vous trouve je ne ſai quoi que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit ſponſa maritum.

Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE *à part.*

O ciel, m'auroit-il découverte ! *A l'aſ-*

trologue. Songez, monſieur, que vous êtes comptable aux étoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah! duſſai-je rendre tout le firmament jaloux, je ne vois rien dans l'univers qui vous ſoit comparable. Vos yeux ſont les ſeuls aſtres que je veux deſormais conſulter. Ouvrez-les ces yeux adorables: j'y lirai plus ſurement la deſtinée des mortels, que dans la voute celeſte.

ISABELLE.

Oſerois-je vous dire, monſieur, que vous extravaguez? Mes yeux ſont les yeux d'un homme comme vous; & les yeux d'un homme méritent-ils....

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Iſabelle.*

Pourquoi tenez-vous éclipſée ſous ce manteau la moitié de vos charmes? Laiſſez-moi jouir du plus charmant ſpectacle qui ſe puiſſe offrir à ma vue. M'en dût-il couter la vie, j'aurai la conſolation qu'on dira de moi:

Non potuit fato nobiliore mori

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'aſtrologue aura fleuré qu'elle eſt fille: comme diantre il eſcrime de la prunelle!

L'ASTROLOGUE *en lui baisant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'astrologue.

ISABELLE.

Hé bien, suis-je menacé d'être tué à l'armée ?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ai des plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain, prépare un stratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoi, monsieur, vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les coresspondances que j'ai dans la voie Lactée.

ISABELLE.

Ah, monsieur, vous êtes un homme tout admirable ! Par quel présent puis-je reconnoitre....

L'ASTROLOGUE.

Hé, ne suis-je pas trop payé par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle ? Adieu, charmant cavalier. Je vais faire une consultation sur un catarre que nous avons découvert ces jours passés dans le soleil.

ISABELLE.

Et moi, monsieur, je vais vanter votre art & votre generosité à tout le monde.

voit un appartement ſe meubler à vue d'œil, au ſon de la ſimphonie.

M. GROGNARD *en faiſant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah, ſeigneur, que j'ai de graces à vous rendre!

MEZZETIN.

Qui eſt votre maître à danſer, beau-pere? Vous apprend-t-il à faire toutes vos reverences à la ſiamoiſe?

M. GROGNARD.

Seigneur, ſouhaitez-vous que ma fille approche?

MEZZETIN.

Oui dea, annoncez-lui que j'ai la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, ſaluez le grand Sophy.

MEZZETIN *à Iſabelle.*

Mademoiſelle, & bien-tôt ma femme; quand je ſonge que vous ſortez d'un pere auſſi ſot, je ne m'étonne plus ſi l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille eſt-elle à votre gré?

MEZZETIN.

Je ne lui trouve qu'un défaut. C'eſt d'être fille d'un animal comme vous. O ça, beau-pere, depêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux mauſolées.

M.

M. GROGNARD.

Je ſuis fort obligé à votre civilité.

MEZZETIN.

Comment nommez-vous ces obeliſques que les femmes d'ici ont ſur leurs têtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des paliſſades.

MEZZETIN *à Iſabelle.*

Qui eſt le ſerrurier qui vous coeffe, mademoiſelle ?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces queſtions-là....

MEZZETIN

Je penſe que cette vieille futaille-là ſe mêle de me controller ?

M. GROGNARD.

Ah, ſeigneur, entrez mieux dans mon eſprit !

MEZZETIN.

Dieu m'en garde, beau-pere. Votre eſprit eſt trop mal logé. *A Iſabelle.* Et vous, la belle, par aventure ronflez-vous bien modeſtement la nuit ?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à lui dire ?

MEZZETIN.

Des douceurs : Eſt-ce que les grands ſe marient pour dire des douceurs ? Voilà un homme qui vient de l'autre monde !

M. GROGNARD.

Seigneur, voilà ce que vous avez gagné; vous avez fait fuir ma fille.

MEZZETIN.

Vous verrez que c'eſt qu'elle n'a pu ſoutenir l'éclat de ma preſence : mais voici mon ſecretaire qui va l'épouſer en mon nom; & moi par proviſion, j'épouſerai toujours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croiſés.

COLOMBINE.

Moi, ſeigneur, je ne veux point aller en Perſe. Je ſuis folle de la comedie, & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pays-là.

M. GROGNARD.

Quoi, ſeigneur, point de comedie dans un ſi bel empire? C'eſt pourtant un divertiſſement ſi honnête.

MEZZETIN.

Il eſt vrai : mais j'ai été obligé de défendre la comedie, pour ménager la poitrine de mes ſujets, qui s'alteroient les poûmons à force de ſiffler les méchantes piéces.

PASQUARIEL *à Mezzetin.*

Mais votre ſeigneurie ne peut pas épouſer Colombine. L'oracle me l'a promiſe; & l'oracle ne ſauroit mentir.

COLOMBINE *ſe découvrant.*

Oui, mais je ne ſuis pas Colombine : Je ſuis Meliſſe la magicienne, qui ai emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raiſon.

MEZZETIN.

Oui, mais on ne marie pas les gens de ſurpriſe, & la loi 5. au Code, défend la diablerie dans le mariage.

M. GROGNARD.

Quoi, le grand Sophy s'abaiſſe juſqu'à Colombine.

MEZZETIN.

Votre fille n'a-t-elle pas épouſé mon fils?

M. GROGNARD.

Oui, ſeigneur, votre alliance fait le comble de ma joye.

MEZZETIN.

Hé bien, puiſque la beccaſſe eſt bridée, & qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire; ſachez, monſieur Grognard, que je ne ſuis point le ſophy de Perſe, que mon fils eſt Octave, & que je m'appelle Mezzetin, pour vous rendre mes trés-humbles reſpects.

M. GROGNARD.

Hé ventrebleu, je ſuis donc trompé, & toute la fête aboutit.....

PASQUARIEL.

Je le ſuis encore plus que vous, monſieur. *A Colombine.* Ah, traîtreſſe!

COLOMBINE.

Allez, meſſieurs, conſolez-vous, jamais mariage ne s'eſt fait ſans tromperie. Si tout ce qu'il y a là de maris oſoient ſe plaindre. *En montrant le parterre.* Vous verriez que vous n'êtes pas tous ſeuls de votre bande. *A*

Mezzetin. Ah, traître ! je te tiens à presént, & tu ne me saurois échapper.

MEZZETIN *donnant la main à Colombine.*

Allons, touche-là. Diablesse pour diablesse, une magicienne n'est pas plus dangereuse qu'une autre femme.

M. GROGNARD.

Je ne sai à qui il tient que je ne jette tous les meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

N'allez pas faire cette sottise là, s'il vous plaît : il faut que je les rende au fripier. Je ne les ai loués que pour deux heures. Allons, meubles sous les piliers des halles.

Tous les meubles se plient & disparoissent ; & à leur place, on voit quantité de gens qui sont tous les mêmes que le grand Sophy avoit à sa suite. Ils se retirent au son des tambours & des trompettes, & la comedie finit.

ARLEQUIN HOMME
A BONNE FORTUNE

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par M. Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Janvier 1690.

SCENES FRANCOISES
DE L'HOMME
A BONNE FORTUNE.

SCENE
DES ROBES DE CHAMBRE.

Le Theâtre repreſente une chambre avec un lit.

ARLEQUIN, MEZZETIN, dans le même lit, l'un au chevet & l'autre aux pieds.

ARLEQUIN.

HOlà, quelqu'un de mes gens, Champagne, Picard, la Violette, Tortillon, Baſque? Mes pantoufles, ma robe de chambre, mon caroſſe, à dîner, un bouillon. *Il ſort du lit avec une*

robbe d'aveugle des Quinze-vingts. Ne ſuis-je pas bien malheureux, qu'un homme de ma qualité ſoit obligé d'éveiller ſes gens lui-même? Où ſont donc ces marauts-là? Ouais! *A Mezzetin.* Et toi, ne te leveras-tu point? *Il donne un coup de pied à Mezzetin qui eſt encore couché.*

MEZZETIN *s'éveillant en ſurſaut, bâille & ſe leve.*

ARLEQUIN.

Si je prends un bâton, maraut, je te ferai bien lever. *A part.* C'eſt un tréſor en hyver, qu'un laquais aux pieds d'un lit. Son ventre ſert de baſſinoire?

MEZZETIN.

Vous faites l'entendu, parce que les bonnes fortunes vous ſuivent par tout; mais ſouvenez-vous que nous ſommes deux laquais, & qu'il n'y a point d'autre difference entre nous, que celle que j'y veux bien mettre. Ainſi un peu plus de douceur, s'il vous plait, & un peu moins d'emportement avec votre camarade.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt point pour te quereller, Mezzetin, que je t'éveille de ſi bon matin; c'eſt ſeulement pour te dire que toutes ces bonnes fortunes me donnent fort à penſer. A l'égard de celles qui me viennent par les préſens qu'on m'envoye de toutes parts, paſſe. Mais pour celles que nous faiſons en

volant des montres, en enfonçant des boutiques, & en coupant des bourſes, ma foi, j'ai peur que toutes ces bonnes fortunes-là ne nous faſſent faire notre mauvaiſe fortune à la Grêve.

MEZZETIN.

Hé, nous travaillons pour cela.

ARLEQUIN.

Voilà une méchante beſogne!

MEZZETIN.

Tenez, voilà-t'il pas encore la robe que vous volâtes à cet aveugle des Quinze-vingts, qui vous ſert de robe de chambre?

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle étoit neuve. J'ai déja dit à trois ou quatre femmes, que j'avois beſoin d'un ſur-tout de toilette. Il y a bien du relâchement dans la galanterie, & les femmes commencent à ſe décrier furieuſement dans mon eſprit. Oh, nous ne vivrons pas long-temps bien enſemble.

MEZZETIN.

A propos de robbe de chambre, tandis que vous dormiez, madame la marquiſe de Noirchignon vous en a envoyé une.

ARLEQUIN.

Voyons-là. *Mezzetin va prendre une robbe ſur la toilette, & la déploye. Arlequin la regarde, & dit:* Paſſe: La pauvre créature fait tout ce qu'elle peut pour m'égratigner le cœur.

MEZZETIN.

Il eſt venu auſſi un laquais de la part de madame la comteſſe de Charbonglacé, qui a laiſſé un paquet dans une toilette. *Il tire une toilette où eſt encore une robbe de chambre.*

ARLEQUIN.

Diable ! celle-ci eſt bien mieux étoffée que l'autre. La comteſſe pourroit bien me faire faire la ſottiſe de l'aimer. Mais, il ne fait pas ſi cher vivre à Paris, tout s'y donne. *On frappe rudement à la porte.*

MEZZETIN *allant ouvrir.*

Monſieur, c'eſt le laquais de la veuve de ce procureur.

ARLEQUIN.

Laiſſez-le entrer. Que diable me veut-elle ?

LE LAQUAIS.

Monſieur, voilà ce que madame vous envoye. Elle dit comme ça, que vous aurez l'honneur de la voir bien-tôt.

ARLEQUIN.

Mon enfant, dis lui qu'elle ne s'en donne pas la peine. Je vais prendre un remede pour me débrouiller le teint. *Déployant ce que le laquais a apporté.* Comment, encore une robe de chambre ! il faut avouer que les femmes nous aiment bien en deshabillé. *On frappe encore à la porte.*

MEZZETIN.

Monſieur, c'eſt la marquiſe.

PIERROT.

J'ai été auſſi incommodée toute la nuit de tranchées, je ſuis aujourd'hui à faire peur.

ARLEQUIN *aprés l'avoir regardée.*

En verité, madame, cela eſt vrai. Il y a aujourd'hui bien des erreurs à votre teint; mais il eſt reſté là-bas un peu de décoction, ne vous en faites point de neceſſité.

PIERROT.

Ce n'eſt pas avec des ſimples, que l'âcreté de mon mal peut ſe guérir. Ma maladie eſt là. *Elle ſe touche au cœur.*

ARLEQUIN.

On ſait bien qu'une femme groſſe a toujours de petits maux de cœur.

PIERROT.

Moi groſſe, moi? Ah, quelle ordure! Il y a trois ans que monſieur Grattefeuille mon mari eſt mort. Groſſe! quelle obſcenité!

ARLEQUIN.

Ah, madame, je vous demande pardon, je vous croyois fille. On s'y trompe quelquefois.

PIERROT.

Mais, monſieur, je vous trouve bien gros, qu'avez-vous?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien, c'eſt que je ſoupai furieuſement hier au ſoir.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait autre choſe, n'êtes-vous point hydropique ?

ARLEQUIN.

J'en ſerois bien fâché.

PIERROT.

Voyons... *Elle lui leve ſes robbes de chambres l'une aprés l'autre.*

ARLEQUIN *en ſe défendant.*

Hé fi, madame, que faites-vous là ? cela n'eſt point honnête.

PIERROT.

Une, deux, trois robes de chambre, c'eſt-à-dire, trois maitreſſes. Ah, traitre ! c'eſt donc ainſi que tu me joues ? Tu dis que tu n'aimes que moi.

ARLEQUIN *faiſant ſemblant de vouloir aller à la garde-robbe.*

Madame, je n'en puis plus.

PIERROT.

Voilà l'effet de tes ſermens....

ARLEQUIN.

Madame, je vais tout rendre, ſi je ne ſors.

PIERROT.

Scelerat !

ARLEQUIN.

Madame, je ne répond plus de la diſcretion de mon derriere.

PIERROT.

N'as-tu point de honte....

ARLEQUIN.

Il ne tient plus qu'à un petit filet.

PIERROT.

Non, je ne veux plus de commerce avec toi, rends moi-ma robe de chambre. *Elle lui veut arracher ſa robe de chambre. Ils ſe battent, Arlequin la décoeffe, une de ſes juppes tombe, & elle s'en va.*

ARLEQUIN *prend la juppe & la commode que la veuve a laiſſées à terre, les met ſur ſon épaule & rentre en criant:* Vittoria, vittoria.

SCENE

DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE en petite fille, & affectant un air niais.

ISABELLE.

En verité, vous êtes bien folle, de farcir votre tête de vos ſottes imaginations d'amour & de mariage! Eſt-ce là le parti que doit prendre une cadette, & ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon dieu, ma ſœur, cela eſt bien aiſé à dire; mais vous ne parleriez pas comme

vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISABELLE.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plait? Vraiment, je vous trouve une jolie mignone, pour sentir quelque chose: Et que sentirai-je donc moi, qui suis votre aînée? Est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille? Vous êtes encore une plaisante morveuse.

COLOMBINE.

Plaisante morveuse! Mon dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois; & il y auroit déja long-temps que je serois femme, si mon pere avoit voulu: car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais savez-vous bien ce que c'est qu'un mari, pour parler comme vous faites?

COLOMBINE.

Bon, si je ne le savois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-il pas tout seul? Quand je songe que je serai mariée, je suis si aise, si aise: Oh, il faut que ce soit quelque chose de fort joli que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à votre calcul, ſi vous vous figurez tant de plaiſir dans le mariage. Le beau régal qu'un mari qui gronde toujours! Le ſoin des domeſtiques, l'incommodité d'une groſſeſſe: Non, quand il n'y auroit que la peur d'avoir des enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie.

COLOMBINE.

La peur d'avoir des enfans? Bon: on dit que c'eſt pour cela qu'il faut ſe marier.

ISABELLE.

Bon dieu: quelle petiteſſe de raiſonnement! Que votre eſprit eſt à rez de chauſſée! COLOMBINE.

Mais vous, ma ſœur, qui êtes ſi raiſonnable, eſt-ce que vous ne voulez pas vous marier?

ISABELLE.

Oh, ce n'eſt pas de même, moi, je ſuis votre ainée; & la raiſon qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage: ce n'eſt pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moi je vous dis que j'y ſuis auſſi propre que vous. Je ſupporterai fort bien toutes les fatigues du ménage; & quoique je ſois jeune, ſi j'étois mariée préſentement je ſuis sûre que je n'en mourrois pas.

ISABELLE,

ISABELLE.

En verité, il faut que j'aye bien de la bonté de ſouffrir tous les travers de votre eſprit. Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'eſt de vous conſeiller de bannir de votre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a perſonne aſſez dépourvu de bon ſens, pour vouloir ſe charger de votre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge-là n'eſt pas ſi peſante, & ne fait pas peur à tout le monde; il n'y a pas encore huit jours que je trouvai dans une boutique au palais, un monſieur de condition, qui me dit que j'étois bien à ſon gré, & qu'il ſeroit bien-aiſe de m'épouſer.

ISABELLE.

Et que lui repondites-vous?

COLOMBINE.

Je lui dis que j'étois encore bien petite pour cela, mais que l'année qui vient, j'eſperois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous ſerez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il ſe moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant.*

Ne voilà-t-il pas? Vous me grondez tou-

jours. Vous voulez bien vous marier, vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Eſt-ce que je ne ſuis pas fille comme vous ?

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a que quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage !

COLOMBINE.

Mon dieu, je vous dis encore une fois que j'ai plus d'âge qu'il ne faut ; mais puiſque vous me trouvez trop jeune, faiſons une choſe : Vous avez quatre années plus que moi, donnez-m'en deux : cela ne gâtera rien ni pour l'une ni pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embaraſſée de trois ou quatre années que j'ai plus que vous : mais je veux bien que vous ſachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ni de corps ni d'eſprit.

PIERROT *arrive.*

Qu'eſt-ce donc, mademoiſelle ? Voilà bien du bruit : Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Eſt-ce que vous ne ſauriez vous égratigner plus doucement ?

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mari que pour elle.

PIERROT.

Ho, la goulue!

ISABELLE.

Viens-ça, Pierrot; toi qui es un homme d'esprit, & qui sais le monde: N'est-il pas du dernier bourgeois de marier plus d'une fille dans une maison, & ne devrois-je pas déja l'être?

PIERROT.

Cela est vrai, & je dis tous les jours à votre pere, que, s'il ne vous marie au plutôt, vous lui ferez quelque stratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toi qui es si joli, est-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! Est-ce que cela se peut? *A Isabelle.* Voyez-vous, mademoiselle, il faut marier les filles quand elles sont jeunes. Ce gibier-là ne se garde pas: la mouche s'y met.

ISABELLE.

Mais aussi, est-il juste que je cede mes droits à une cadette?

PIERROT *à Colombine.*

Il est vrai que vous n'êtes encore qu'un embrion: & j'en ai vu dans des bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite, mais si tu savois ce que j'ai déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît-il de vous taire ?

PIERROT.

Hé, pardi, laiſſez-là dire. *A Colombine.* Et bien donc, qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

J'ai.... Mais je n'oſerois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raiſon, car vous allez dire une ſottiſe. PIERROT *à Iſabelle.* Et palſanguié laiſſez-là donc parler. Vous lui rembourez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras-tu point de moi ?

PIERROT.

Et non, non, dites.

COLOMBINE.

J'ai de la gorge, Pierrot, puiſque tu le veux ſavoir.

PIERROT.

Oh, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Oh, nenni, nenni, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle ſoit plus venue.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences : je vous laiſſe ; & ſi je faiſois bien j'avertirois mon pere de mettre ordre à votre conduite. *Elle s'en va.*

PIERROT.

Elle eſt bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en ſoucie pas. Elle veut faire la madame, & me traiter comme une petite fille, mais nous verrons; oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me faſſes un plaiſir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne ſuis-je pas fait pour faire plaiſir aux filles?

COLOMBINE.

Il faut que tu me portes cette lettre à ce monſieur que je trouvai dernierement au palais.

PIERROT.

Une lettre!

COLOMBINE.

Oui. Eſt-ce qu'il y a du mal à cela? Puiſque je ſai écrire, pourquoi n'écrirai-je pas?

PIERROT.

Ah, vous avez raiſon.

COLOMBINE.

C'eſt un homme de grande condition: & on l'appelle monſieur le vicomte.

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt un vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE.

Tu lui diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy: m'entens-tu? *Elle s'en va.*

PIERROT.

Hé, oui, oui, j'entens bien; je ne ſuis

pas ſourd. La petite maſque! C'eſt une belle choſe que la nature. Cela ſonge au mariage dès la coquille.

SCENE DE BROCANTIN AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites-vous là, vous ?

COLOMBINE.

C'eſt une pente de mon lit : mais je crains de la faire trop petite, on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Eſt-il beſoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un ?

COLOMBINE.

Non : mais ſi par bonheur je venois à être mariée....

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à être mariée, vous vous preſſeriez. Hé, je ſai de vos fredaines. Vous n'avez pas toujours une éguille & de la tapiſſerie entre les mains ; & vous commencez à eſcrimer

de la plume : mais ce n'eſt pas pour cela que nous ſommes ici. Laiſſez-là votre ouvrage, & m'écoutez. *Ils prennent des ſiéges.* Le mariage.... *A Colombine.* Oh, oh, vous riez déja. Tuchoux, il ne faut que vous hocher la bride.... Le mariage, dis-je, étant un uſage auſſi ancien que le monde : car on s'eſt marié avant vous, & on ſe mariera encore aprés.

COLOMBINE.

Je le ſai bien, mon papa. Il y a long-tems qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ai réſolu, pour éterniſer la famille Brocantine.... Vous voyez où j'en veux venir. J'ai donc réſolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! Vous voilà bien ébobies. Eſt-ce que je ne me porte pas encore aſſez bien ? Regardez cet air, cette taille, cette legereté. *Il ſaute & fait un faux pas.*

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon pere ?

BROCANTIN.

Oui, ſi vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme ?

BROCANTIN.

Non, c'eſt à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande.

ISABELLE.

Vous l'épouſerez ?

BROCANTIN.

Mais je croi que vous avez toutes deux l'eſprit en écharpe. Eſt-ce que ſuis hors d'âge d'avoir lignée ? Savez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît. Et monſieur Viſautrou mon apoticaire, me diſoit encore ce matin, en me donnant un remede, que je ne paroiſſois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon papa, c'eſt qu'il ne vous voyoit pas au viſage.

BROCANTIN.

J'ai ce que j'ai : mais je ſens bien que j'ai beſoin d'une femme. Je creve de ſanté ; & j'ai trouvé une fille comme je la ſouhaite : belle, jeune, ſage, riche : enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moi, qui ne ſauroit pas vivre, vous diroit, mon pere, que vous riſquez beaucoup en vous mariant ; qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſonger, à votre âge, à un engagement, & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites-maiſons pour de moindres ſujets. Mais moi qui ſais le reſpect que je vous dois, ſans me prévaloir des raiſons que les enfans ont d'apréhender un ſecond mariage, je vous dirai que puiſque vous crevez de ſanté, vous

faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moi, je vous le conseille : car je voudrois que tout le monde fut marié.

BROCANTIN.

Oh, vous prenez la chose du bon biais. Puis que vous êtes si raisonnable, apprenez donc que je suis en train pour parler de mariage, mais c'est pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah, mon pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles!

ISABELLE.

Je vous ai des obligations que je n'oublierai jamais.

COLOMBINE *se jettant au col de Brocantin.*

Ah, mon petit papa, que je vous aime!

BROCANTIN.

Je savois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta sœur devant toi.

COLOMBINE.

Quoi, mon pere, ce n'est pas moi que vous voulez marier?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer la premiere, & d'attendre à me marier, que vous eussiez trois ou quatre en-

ſans : Pour moi, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je ſai bien ce que je ferai, moi.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle paſſe devant toi. Elle eſt ton aînée: Et afin de te mettre en état d'être bien-tôt mariée, elle épouſera un honnête homme...

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ai vu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monſieur Baſſinet, medecin. Enfin, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Monſieur Baſſinet! monſieur Baſſinet!

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez-vous mal? Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ai bien du reſpect pour la medecine; mais avec votre permiſſion, mon pere, je n'épouſerai point un medecin.

BROCANTIN.

Avec votre permiſſion, ma fille, vous l'épouſerez. Il ne faut pas, s'il vous plait, que vous ſongiez davantage à Octave. J'ai appris que c'étoit un gueux; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour lui dire qu'un autre lui a paſſé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot?

COLOMBINE.

Allons, ma ſœur, faites cela de bonne grace, puiſque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à épouſer un homme pour qui je n'ai nulle eſtime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Il faut épouſer monſieur Baſſinet, ou un couvent. Il vous viendra voir; ſongez à le recevoir comme un homme qui doit être votre mari.

ISABELLE.

Hé, mon pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voilà ma ſœur, qui a ſi envie d'être mariée. Que ne lui donnez-vous monſieur Baſſinet pour mari? J'aime mieux lui céder mes droits, & qu'elle paſſe devant moi.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas de même : Je ſuis votre cadette ; & la raiſon qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiere. *Elles ſortent.*

BROCANTIN.

Pierrot ?

PIERROT.

Me voilà, monſieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toujours ? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monſieur, j'étois avec cette femme qui marchande ces ſinges, & qui veut donner ſix écus du gros, parce qu'elle dit qu'il reſſemble à ſon mari.

BROCANTIN.

Laiſſe cela : J'ai autre choſe en tête. Va me chercher Octave. J'ai quelque choſe de conſequence à lui dire.

PIERROT *cherchant par tout le théâtre, ſous les bancs.*

Monſieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, eſt-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps enſemble. Je ne veux point de bête dans ma maiſon.

PIERROT.

Pardi, monſieur, il faut donc que vous en ſortiez.

SCENE DU VICOMTE.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE.

HE' bien, mon pauvre Pierrot, as-tu porté ma lettre à monſieur le vicomte ?

PIERROT.

Aſſurément, & s'il m'a donné un petit mot de replique.

COLOMBINE *lui prenant le billet.*

Et donne donc vîte.

PIERROT.

Malepeſte, comme vous êtes âpre à la curée !

COLOMBINE *lit.*

„ L'amour eſt comme la galle, on ne le „ ſauroit cacher. C'eſt ce qui fait que je „ vous irai voir aujourd'hui, ou je veux „ que la peſte m'étouffe.

LE VICOMTE DE BERGAMOTTE.

PIERROT.

Voilà un homme qui écrit bien tendrement !

COLOMBINE.

Il m'aime bien, car il me l'a dit; & j'eſpere que nous ſerons bien-tôt mariés enſem-

ble. Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe, c'eſt que je ne ſai pas encore tout-à-fait ce que c'eſt que le mariage : Ne pourroit-on pas me le dire ?

PIERROT.

Aſſurément, il n'y a rien de ſi aiſé. C'eſt comme qui diroit une choſe... Oh, vous ne pouviez jamais mieux vous adreſſer qu'à moi.

COLOMBINE.

Hé bien donc ?

PIERROT.

C'eſt comme, par exemple, une choſe où l'on eſt enſemble.... Votre pere..... avoit épouſé..... votre mere ; ça faiſoit qu'ils étoient deux. Et comme ça, votre grand-pere... d'un côté... la nature... on ne ſauroit bien expliquer ce brouillamini-là. Mais vous n'aurez pas été deux jours enſemble, que vous ſaurez toutes ces drogues-là ſur le bout du doigt. *On frappe à la porte.* Ah, mademoiſelle ! c'eſt monſieur le vicomte de Bergamotte.

COLOMBINE.

Fais-le monter, Pierrot, hé vîte.

ARLEQUIN *en vicomte, ſuivi d'un fiacre, entre & fait pluſieurs reverences à Colombine.*

LE FIACRE *tirant Arlequin par la manche.*

Ça, monſieur, de l'argent.

ARLEQUIN *au fiacre.*

Va, va, mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les fiacres, que sur les ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sais ce que tu dis, maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son franc-fiacre?

LE FIACRE.

Mardi, monsieur, je veux être payé: ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Jernibleu, je ne crains rien; je veux être payé tout à l'heure. *Il enfonce son chapeau, & leve son fouet.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce coquin-là. *Il met la main sur la garde de son épée, comme s'il la vouloit tirer.* Mademoiselle, prêtez-moi un écu: Je n'ai point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur, je n'ai pas ma bourse sur moi; mais je vais le faire payer. Hola quelqu'un! Qu'on paye cet homme-là: *Au fiacre.* Allez, allez, l'homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces marauts-là ne ſont jamais contens. J'en ai déja tué quinze ou ſeize : mais je ne ſerai point ſatisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité, monſieur le vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder après une ſi longue négligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi, mademoiſelle, les heures d'un joli homme ſont bien comptées. Les femmes ſe preſſent aujourd'hui ; elles ſavent que les quartiers d'hyver ſeront diablement courts cette année : je n'ai pas un moment à moi.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ai-je quitté la toilette, qu'il faut aller dîner chez Rouſſeau. Un officier ne peut pas être moins de cinq ou ſix heures à table : & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il eſt heure de s'y remettre pour ſouper.

COLOMBINE.

Quoi, monſieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains ſoldats ? Fi, je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou ſix mois

mois dragon dans ma compagnie, vous fumerez de reſte. Bon, vous mocquez-vous? Les gens du grand volume ont-ils d'autres occupations? C'eſt morbleu au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume ſa tendreſſe.

COLOMBINE.

Et, monſieur le vicomte, avez-vous fumé aujourd'hui?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que j'y manque jamais? Mais j'ai la précaution, quand je vais en femme, de me rinſer la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne ſauriez croire comme, après cela on ſoupire tendrement. *Il fait un rot.*

COLOMBINE.

Ah, fi, monſieur le vicomte! Je n'aime point ces ſoupirs-là. Les gens que je vois n'aſſaiſonnent pas leur douceur de tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne voyez que des courtauts de boutique, ou des gens de robe. Croyez-moi, la belle, il n'eſt rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les faſtidieux perſonnages que vos robins! Ont-ils le ſens commun? Ils font l'amour par article, comme s'ils dreſſoient un procès verbal.

COLOMBINE.

C'eſt ce que je dis tous les jours, à deux

grands baquiers d'avocats, qui ſont ſans ceſſe autour de moi à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, le plumet eſt en amour, ce que la moutarde eſt à la ſauce-robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne ſai pas pourquoi mon pere a tant d'averſion pour les gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'eſt que votre pere eſt un ſot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils ſont tous débauchés, & qu'ils n'ont jamais le ſou.

ARLEQUIN, *en riant.*

Débauchés? ah, ah, débauchés! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes: mais du reſte il n'y a pas de gens mieux reglés. Pour de l'argent, je croi que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons guéres.

COLOMBINE.

Je croi, monſieur le vicomte, que, fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré, vous êtes la ſeule bourgeoiſe avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'eſt, ma foi, de la piquette contre du vin de Sylleri.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moi quand vous êtes auprès d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vrai : & je vais au sortir d'ici, à deux ou trois rendez-vous, où il faudra bien dire que vous êtes une guenon, comme les autres. Mais à propos de guenon, quand nous marierons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez, il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un officier : cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sai pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere étoit grosse de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ai bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sai déja bien des choses. J'ai déja lu cinq ou six comedies de Moliere ; & j'en suis au troisiéme tome de Cyrus. Je fais du point à la turque, & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre maître ?

COLOMBINE.

C'eſt un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable, un habile homme! Oh, puiſque vous ſavez chanter, il faut que vous me décochiez un petit air.

COLOMBINE.

Ah, monſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ai aujourd'hui quelque choſe qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc? Eſt-ce que vous êtes enrhumée? Tenez, voilà du tabac en machicatoire, il n'y a rien de ſi bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laiſſerois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc, autre choſe?

COLOMBINE.

Je n'ai rien; c'eſt que....

ARLEQUIN.

Quoi donc?

COLOMBINE.

C'eſt que.... Voilà-t-il pas? ces vilains hommes, ils veulent tout ſavoir. C'eſt que ma voix ne paroît rien, quand je n'ai pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme ſi les fontanges faiſoient quel-

que choſe à la voix! Courage, mignone, je vous ſouffleraï en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien ; mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là..... Mon dieu, je ſuis faite comme je ne ſai quoi.... *Elle chante.*

Janneton m'aimez-vous bien ?
Helas, quel conte.
Pourquoi ne vous aimerois-je pas ?
Mon dieu, quel conte.
Vous qui m'avez fait tant de bien :
Quel fichu conte.

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon, ſi cela n'eſt divin : Voilà une voix à peindre. Je n'en ai pas perdu une goutte : mais de quel opera eſt cet air-là ?

COLOMBINE.

Je croi que c'eſt de Rolland.

ARLEQUIN.

Oh, point, point : il faut que ce ſoit des derniers : car voilà le tour aiſé de nos poëtes & de nos muſiciens d'aujourd'hui. La jolie chanſon ! on ne travailloit point comme cela autrefois : mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je ſai la muſique comme un orqueſtre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, monſieur, je ne ſuis pas encore aſſés forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois. Adieu, mourette.

PASQUARIEL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là-bas deux sergens, & environ douze archers, qui vous guettent pour vous mettre en prison

ARLEQUIN.

En prison. *Hoimé!* Voilà mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur le vicomte? que ne partez-vous. Il y a là-bas tout plein de laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des pousseculs de par tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on pas savoir la cause de votre chagrin?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah, monsieur le vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous saurez donc, qu'étant obligé de

partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet, (car les billets des vicomtes ne sont pas autrement réputés argent comptant) j'en fis un que je signai, la Harpe, (c'est le nom de ce fameux banquier.) Sur ce billet-là on me donna deux cens pistoles. Je partis. Presentement, voyez, je vous prie, le peu de bonne foi qu'il y a dans le commerce.) Ce vilain monsieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là.

COLOMBINE.

Et que dit-il ?

ARLEQUIN.

De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là : mais son nom y est, une fois ; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve : car palsambleu, je sai bien que je ne le payerai pas, moi.

COLOMBINE.

Monsieur le vicomte, je n'ai point d'argent, mais voila deux brillans avec lesquels vous en pourez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fi, madame, ne vous ai-je pas dit que je faisois litiere de diamans ?

COLOMBINE.

Voilà encore une montre, qui est assés jolie.

ARLEQUIN.

Hé vous vous moquez. Cela est-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez, j'ai encore ici une petite boëte à mouche, & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, mademoiſelle, vous pouſſez ma complaiſance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné ſon cœur, cela ne coute guéres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante princeſſe, que vous me ſavez prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on eſt bien amoureux! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappellant.*

Tenez, tenez, monſieur le vicomte, voilà encore un petit jonc d'or que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, mademoiſelle, ces breloques-là valent-elle bien deux cens piſtoles? Voilà un diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'orfévre: & s'il ne m'en donne pas les deux cent louis, vous me tiendrez, s'il vous plaît, compte du reſte.

COLOMBINE.

Monſieur le vicomte, vous m'épouſerez, au moins.

ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu, charmante. *Il*

la prend sous le menton. Ah, morbleu, que voilà des yeux chargés à cartouche : *& regardant les bijoux.* Que voilà de bonnes fortunes ! *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ah, que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir ! De la maniere que je l'aime, je ne sai pas ce que je ne lui donnerois point.

SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, en avocat.

ARLEQUIN.

AYant appris, monsieur, que vous êtes un homme savant & de bon conseil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez ; mais parlez peu. La discrétion dans le parler a toujours été louée. Au contraire, on a blamé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoi j'aime la briéveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

ARLEQUIN.

J'aurai bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Qui ne sait que le trop parler vient du défaut de jugement ? Que le défaut de juge-

ment vient du manque de raiſon ; & que le manque de raiſon eſt le caractere de la bête.

ARLEQUIN.

Je n'ai qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne ſait que *volat irrevocabile verbum ?* Qu'on ne ſe repent jamais de ſe taire, & qu'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir parlé : Ignorez-vous que la nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour ſentir ; & qu'elle ne lui a donné qu'une langue pour parler ?

ARLEQUIN.

Je dis donc.....

COLOMBINE.

Pytagore faiſoit obſerver le ſilence à ſes diſciples pendant ſept années.

ARLEQUIN.

Je le croi.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, eſt ſemblable à un tonneau vuide, qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela eſt beau.

COLOMBINE.

Bias, Qu'un grand parleur n'étoit autre choſe qu'une forteresſe ſans murailles, une ville ſans porte, & un vaiſſeau ſans gouvernail.

ARLEQUIN.

Vous ſaurez donc.....

COLOMBINE.

Anaxagore, qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monſieur.....

COLOMBINE.

Iſocrate, Qu'il n'y avoit ici-bas que deux choſes à faire. Ecouter & ſe taire.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous donc.

COLOMBINE.

Tous vos grands diſcours ſont inutiles. *Fruſtrà fit per plura quod poteſt fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, monſieur, je n'ai encore rien dit.

COLOMBINE.

Je ſai bien que l'uſage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ſes penſées.

ARLEQUIN.

De grace.... COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, ſuivant les regles de la grammaire; faire accorder l'adjectif avec le ſubſtantif, le nom avec le verbe, le maſculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'eſt dont il s'agit, monſieur, du maſculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous défens pas de mettre en uſage les figures de la rhétorique : *Nam quid eſt rhetorica ?* ſelon Socrate, c'eſt l'art de perſuader : Selon Agathon, celui de tromper : ſelon Gorgias, l'uſage du diſcours : ſelon Chriſippe, la clef des cœurs : ſelon Cleanthe, la ſcience des ſciences : ſelon Vafaderius, le boulevart de la verité : ſelon Ariſtote, le bouclier de l'orateur : ſelon Ciceron, l'art de bien dire ; & ſelon moi, l'art de ne guere parler.

ARLEQUIN.

Va, ſi je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moi le ſujet dont il s'agit : mais ſur tout d'un ſtile vif, ſerré, concis, preſſé, laconique : car vous ſavez que la vie de l'homme eſt courte, *ars longua, vita brevis.* Le temps eſt cher ; on en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter : & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient aprés la maladie, le printemps aprés l'hyver, la paix aprés la guerre, le beau temps aprés la pluye : mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc ſavoir...

COLOMBINE.

Je le croi, que vous voudriez ſavoir.

Omnibus hominibus ſcire à natura inſitum eſt, dit le prince de l'éloquence. Mais vouloir ſavoir eſt une choſe, & ſavoir eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſavoir au non ſavoir il y a autant de difference, qu'entre l'homme & la bête, le ciel & la terre, le gentilhomme & le roturier, le marchand & le voleur, le procureur & l'aſſaſſin, le bourreau & le medecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſavoir quelle difference il y a entre l'homme & la bête? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le ciel & la terre? C'eſt que l'un eſt ſur notre tête, & l'autre ſous nos pieds. Entre le roturier & le gentilhomme? C'eſt que l'un paye ſes dettes, & l'autre ſe mocque de ſes créanciers. Entre le marchand & le voleur? C'eſt que l'un vole dans les villes, & l'autre dans les bois. Entre le procureur & l'aſſaſſin? C'eſt que l'un enleve les biens, & l'autre la vie. Entre le medecin & le bourreau? C'eſt que l'un aſſaſſine peu à peu ſes malades, & que l'autre tue tout d'un coup ceux qui ſe portent bien.

ARLEQUIN.

Cela eſt le mieux du monde. Je voudrois donc ſavoir....

COLOMBINE.

Quoi ? la philoſopie, ou la rhéthorique : la theorie, ou la pratique : la geometrie, ou l'aſtrologie : la pharmacie, ou la medecine : la ſphere, ou la geographie : la coſmographie, ou la topographie ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela....

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des arts, ou des ſciences : des huit parties de l'oraiſon : des trois puiſſances de l'ame, la mémoire, l'entendement & la volonté : de l'influence des planetes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des étoiles, majeures, fixes ou errantes : des cometes crinées, tombantes & volantes : de la diſparité des temperamens, phlegmatiques, ſanguins & mélancoliques : des mouvemens du cœur, ſiſtoliques & diaſtoliques ?

ARLEQUIN.

Hé, monſieur, je n'ai que faire de ces galimathias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'hiſtoire, ou de la fable dont vous voulez que je vous parle ? Commencerai-je par le déluge, le jugement de Pâris, les malheurs de Pirame & Thiſbé, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la

conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la bataille de Marathon ? *Arlequin dit* non *à chaque demande.*

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les diables non. Je voudrois ſavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comme diable voulez-vous que je parle ? Vous ne touſſez ni ne crachez : je ne puis prendre mon temps : ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur. Ah ! nous y voilà à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les regles d'aſtronomie, prophetie, chronologie, analogie, phyſionomie, chimie, aſtrologie, hydromancie, éromancie, piromancie, koſcinomancie, chiromancie, nigromancie ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourvu....

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fut par le

moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpéculation, ſuperſtition, interprétation, conjuration, pronoſtication, évocation.

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, monſieur, cela m'eſt indifférent, pourvu que....

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſervirai des connoiſſances de la rhétorique, logyque, phyſique, metaphyſique, arithmetique, art magique, poetique, politique, muſique, dialectique, étique, mathematique, teraprectique.

ARLEQUIN.

Ah, j'en mourrai!

COLOMBINE.

Puis donc que toutes les ſciences ci-deſſus ſont des terres inconnues pour vous, je vous dirai que nos auteurs ont parlé differemment ſur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes, & les autres pour les brunes. La difference du poil fait auſſi la difference de l'inclination. La blonde eſt tendre, languiſſante & amoureuſe. La brune eſt vive, gaillarde & fringante. La blonde pourra bien outrager votre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un ſavant poëte de l'antiquité dit:

Alba ligustra cadunt : Vaccinia nigra leguntur.

Un autre non moins celebre, s'écrie :

Hic niger est : ore hunc tu Romane, caneto.

Ainsi vous voyez bien que c'est une matiere bien délicate : *Undique ambages ;* & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoique je sois consommé dans toutes sortes de sciences, ne croyez pas que je veuille que mon sentiment prévale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la bête ; & je ne voudrois pas que....

ARLEQUIN.

Allez-vous-en à tous les diables. Je ne veux plus rien savoir. Quel babillard ! Je gage que si on examinoit cet homme-là, on trouveroit que c'est une femme. *Il veut s'en aller.*

COLOMBINE *l'arrêtant par la manche.*

Je vous dis encore que....

ARLEQUIN.

Je vous dis que je vous baillerai sur les oreilles. Quel insolent est-ce là ? Je ne veux rien entendre *Il laisse son juste-au-corps entre les mains de Colombine, & s'enfuit. Colombine le suit toujours en parlant.*

SCENE D'ISABELLE EN CAVALIER.

ISABELLE, PIERROT.

ISABELLE *en cavalier, devant un miroir, accommodant ſa cravatte.*

DOnnes-moi ce chapeau. Hé bien, Pierrot, ce cavalier-là eſt-il de ton goût?

PIERROT.

Pardi, mademoiſelle, vous voilà à charmer; on vous prendroit pour moi. Il y a pourtant un peu de difference. Eſt-ce que vous allez lever une compagnie de fantaſſinerie?

ISABELLE.

Ne penſes pas te mocquer : je tâterois fort bien de l'armée, & je n'apprehenderois pas plus le feu qu'un autre.

PIERROT.

Si tous les capitaines étoient faits comme vous, ils pourroient gagner les frais de l'enrollement, & faire leurs ſoldats eux-mêmes.

ISABELLE.

Je ne mets pas cet habit-ci ſans raiſon. Tu ſais que mon pere veut que j'épouſe monſieur Baſſinet.

PIERROT.

Votre pere ? Bon, c'eſt un vieux fou qui radote, & je lui ai dit, dea.

ISABELLE.

Je me ſers du déguiſement où tu me vois pour détourner ce mariage. Monſieur Baſſinet ne m'a jamais vue, il me doit venir voir, & j'attens ſa viſite en cet équipage. Je vais lui apprendre des nouvelles d'Iſabelle, & je lui en ferai parbleu paſſer l'envie.

PIERROT.

Mardi, voilà une hardie tête de fille! J'ai toujours dit à votre pere, que je ne croyois pas qu'il fut le mari de votre mere, quand elle vous a fait; vous avez trop d'eſprit. Qu'en croyez-vous ?

ISABELLE.

Pour moi, Pierrot, je ne m'embarraſſe point de cela, je ne ſonge qu'à faire rompre, ſi je puis, l'impertinent mariage dont je ſuis menacée. Mais je croi que voilà monſieur Baſſinet. Laiſſes-moi avec lui, je vais commencer mon rôle.

PIERROT.

Pardi, c'eſt lui-même. Il reſſemble à un marcaſſin. *Il s'en va.*

LE DOCTEUR *entre.*

ISABELLE *aſſiſe nonchalemment dans un fauteuil.*

Serviteur, monſieur, ſerviteur.

LE DOCTEUR *appercevant le cavalier.*

Ah, monſieur, je vous demande pardon. On m'avoit dit que mademoiſelle Iſabelle étoit dans ſa chambre. *A part.* Que diable cherche ici ce godulereau-là ?

ISABELLE.

Monſieur, elle n'y eſt pas, & je l'attens. Mais vous, monſieur, que venez-vous faire ici ? Mademoiſelle Iſabelle eſt-elle malade ? Car à votre mine, je vous croi medecin ; & vous avez toute l'encolure d'un membre de la faculté.

LE DOCTEUR.

Vous ne vous trompez pas, monſieur, je ſuis un nourriſſon d'Hypocrate. Mais je ne viens pas ici pour tâter le pous à Iſabelle, j'ai bien d'autres prétentions ſur .....

ISABELLE.

Oui : Et de quelle nature, s'il vous plait, ſont les prétentions d'un medecin ſur une fille ?

LE DOCTEUR.

Je viens ici pour l'épouſer.

ISABELLE.

Pour l'épouſer ! Iſabelle ?

LE DOCTEUR.

Iſabelle.

ISABELLE *riant.*

Ah, ah, ah !

LE DOCTEUR.

Mais cela eſt donc bien drôle ?

ISABELLE.

Point du tout : mais c'eſt que... Ah, ah, ah.... Je ris comme cela quelquefois. Ah, ah, ah !

LE DOCTEUR.

Comment donc : Eſt-ce que je ſuis barbouillé ?

ISABELLE.

Bon ! Ne voyez-vous pas bien que je ris ? Ah, ah, ah ! Dites-moi un peu, monſieur, en vous déterminant à un ſaut ſi périlleux, vous êtes-vous bien tâté ? N'avez-vous point ſenti quelque petit mal de tête.... Vous m'entendez bien ?

LE DOCTEUR.

Non, monſieur, je me porte fort bien, je ne ſuis pas ſujet à la migraine.

ISABELLE *lui mettant la main ſur le front.*

Ma foi, vous porterez bien cela ; & je ſuis plus aiſe que vous ayez cette fille-là qu'un autre.

LE DOCTEUR.

Et moi auſſi.

ISABELLE.

Mais quand elle ſera votre femme, au moins, n'allez pas nous la gâter par vos manieres ridicules : nous avons eu aſſés de peine à la mettre ſur le pied où elle eſt. Le joli tour d'eſprit ! elle l'a comme le corps.

LE DOCTEUR.

Comme le corps ! Et ſavez-vous comme elle l'a tourné ?

ISABELLE.

Bon ! Qui le ſait mieux que moi ? Si vous voulez, je vais la deſſigner qu'il n'y manquera pas un trait. Une gorge, morbleu, plantée-là.... Bon ! c'eſt un marbre.

LE DOCTEUR.

Ouf, ... Quel peintre !

ISABELLE.

Je vous dis, que vous ne ſauriez faire une meilleure affaire.

LE DOCTEUR.

Je vois bien qu'elle ne ſeroit pas mauvaiſe pour vous.

ISABELLE.

Elle a pardeſſus cela une adreſſe à conduire une affaire de cœur, qui ne ſe comprend pas. C'eſt un petit démon pour les tours d'eſprit. Si elle eſt votre femme, elle aura des intrigues avec toute la terre, que vous ne vous en appercevrez non plus que ſi elle étoit à Rome, & vous au Japon. Diable ! une femme comme cela eſt un treſor pour le repos du ménage.

LE DOCTEUR.

Et avec tous ces beaux talens-là, d'où vient qu'elle n'eſt pas mariée ? Voilà des qualités merveilleuſes pour être femme.

ISABELLE.

Ne ſavez-vous pas les allures du monde, & la malignité des rivaux? Les uns diſent qu'elle a des vapeurs, les autres lui font faire un voyage. Il y en a d'aſſez enragés qui lui font garder le lit cinq ou ſix mois pour une détorſe.... &.... que ſai-je moi? cent autres contes qu'on va ſouffler aux oreilles d'un fiancé, qui ne manquent pas de rompre un mariage comme un verre; & ſi, de tout cela bien ſouvent il n'y en a pas la moitié de vrai.

LE DOCTEUR.

Quand il n'y en auroit que le quart, c'eſt bien encore aſſez, de par tous les diables. Une détorſe!

ISABELLE.

Au moins, je veux être de vos amis, & je prétens, quand vous ſerez marié, aller ſans façon chez vous manger votre chapon.

LE DOCTEUR.

Monſieur, vous me faites trop d'honneur, mais je ne mange jamais de volaille. A ce que je vois, vous connoiſſez parfaitement la damoiſelle en queſtion?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nous ſommes toujours enſemble; & ſi vous étiez diſcret, je vous apprendrois quelque choſe ſur ſon chapitre, que je ſuis sûr que vous ne ſavez pas.

LE DOCTEUR.

Oh, vous pouvez tout dire, & compter ſur ma diſcretion. Vous ſavez que les medecins... ISABELLE.

Je paſſe.... (Mais il faut voir ſi perſonne ne nous entend....) Je paſſe toutes les nuits dans ſa chambre.

LE DOCTEUR.

Dans ſa chambre!

ISABELLE.

Dans ſa chambre. Je vous dirai même... mais vous irez jaſer.

LE DOCTEUR.

Non, je me donne au diable.

ISABELLE.

Cette nuit, nous avons repoſé tous deux ſur le même chevet. Prenez vos meſures là-deſſus.

LE DOCTEUR.

Sur le même chevet, enſemble?

ISABELLE.

Enſemble; & cette nuit nous en ferons autant infailliblement. Elle ne ſauroit ſe coucher ſans moi.

LE DOCTEUR *à part.*

Ah, ah, monſieur Brocantin, vous voulez donc m'en faire avaler?

ISABELLE.

Ce que je viens de vous dire là, au moins, ne vous doit point empêcher de conclure l'affaire. Un homme bien amoureux ne s'arrête pas à ces bagatelles-là.

LE DOCTEUR.

Bon : voilà de belles badineries ! Je ne vois pas que rien preſſe encore de quitter la robe & le bonnet de medecine, pour me faire coeffer de mademoiſelle Iſabelle. Adieu, monſieur, juſqu'au revoir. Le ciel m'a aſſiſté : voilà un jeune homme qui m'aime bien. *Il s'en va.*

ISABELLE *ſeule.*

Oh, pardi, monſieur Baſſinet, je croi que vos fumées d'amour pour Iſabelle ſont bien paſſées preſentement. Depuis un quart-d'heure que je fais l'homme, je ne ſuis pas mal ſcelerat. *Elle rentre.*

SCENE

DE BROCANTIN ET DE PIERROT.

PIERROT.

TOut franc, monſieur, je crains que vous n'ayez attendu trop tard à marier vos filles.

BROCANTIN.

Comment donc : ſeroit-il arrivé quelque malheur dans ma famille ?

PIERROT.

Non, pas encore tout-à-fait, mais voyez-vous, monſieur, vous tournez trop à l'en-

SCENE DES CURIOSITE'S.

ARLEQUIN prince des curieux, porté par quatre hommes dans une maniere de panier, MEZZETIN en perroquet, BROCANTIN, PIERROT, COLOMBINE, ISABELLE; suite du prince des curieux.

BROCANTIN *au perroquet.*

LE prince des curieux épouſer ma fille! Je ſuis bien obligé à ſon alteſſe Tonquinoiſe. *A Pierrot.* Voyons un peu ce qu'il va dire. Ecoutes.

MEZZETIN *caquette, & veut baiſer Colombine.*

COLOMBINE.

Ah, mon dieu, la vilaine bête! Pierrot, Pierrot, ne me quittes point, j'ai peur.

PIERROT.

Oh, pardi, ne craignez rien avec moi; il n'a qu'à venir. Ah, mademoiſelle, la jolie queue! Perroquet mignon, tôt, tôt, à déjeuner.

MEZZETIN *caquette.*

BROCANTIN.

Quel diable de jargon! qu'eſt-ce donc qu'il dégoiſe-là?

MEZZETIN *chante.*

Je ſuis fatigué, j'ai fait un grand voyage,
Pour vous demander Colombine en mariage....

COLOMBINE.

Moi? Oh je ne veux point épouſer un perroquet.

MEZZETIN.

Hé morguenne de vous, quelle fille, quelle fille!
Morguenne de vous, quelle fille êtes-vous?

PIERROT.

Voilà l'ambaſſadeur du Pont-neuf.

MEZZETIN.

Le friand morceau! J'aurai bien du plaiſir d'en faire une perroquette. Qu'elle eſt belle!

COLOMBINE.

Oh, vous vous mocquez. J'ai ma ſœur qui eſt bien plus jolie que moi; & ſi vous aviez vu ma couſine Gogo, c'eſt toute autre choſe.

MEZZETIN *chante.*

Quel air de ſanté! vous avez la mine
Un jour de reſter ſeule à la tontine....

COLOMBINE.

Oh, je ne veux jamais reſter ſeule, j'ai trop peur.

MEZZETIN.

Hé, morguenne de vous, quelle fille, quelle fille!

Morguenne de vous....

ARLEQUIN *mettant la tête hors du pannier, acheve le couplet en chantant :* Hé, dépêchez-vous. *Les violons jouent une entrée, pendant laquelle Arlequin sort de son panier, & danse; & après qu'il a danſé, il commence le diſcours qui ſuit.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon, que nos anciens modernes ont dit ingénieuſement, que le mariage étoit d'une très-grande reſſource pour de certaines gens; & que les aigrettes dont quelques femmes galantes faiſoient préſent à leurs maris, étoient ſemblables aux dents, qui font du mal quand elles percent, & nourriſſent quand elles ſont venues. Cela préſuppoſé, voyons un peu le tendron qui eſt deſtiné pour mes plaiſirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche.

BROCANTIN.

Oh, avec moi, monſieur, point de ſurpriſe. Voilà mes deux filles : vous n'avez qu'à choiſir. C'eſt encore trop d'honneur pour le ſang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Oui, beau-pere, je veux brocantiner avec vous : & de peur de mal choiſir, je les prendrai toutes deux. *Il ſe tourne vers Co-*

lombine. Pour vous, petite blonde d'Egypte, levez le nez, regardez-moi fixement, marchez, trottez. Beau-pere, n'y-a-t-il rien à refaire à cette fille-là ?

BROCANTIN.

Oh, monſieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien ; & je n'ai jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'aventure. Mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable ! méchant mal. Les filles ſont terriblement ſujettes aux maux d'aventure : mais l'enflure ne les prend pas toujours au pouce. Seriez-vous bien-aiſe d'être ma femme ?

COLOMBINE.

Moi, votre femme ? Bon, bon, vous vous mocquez. Eſt-ce que je ſuis capable de cela ?

ARLEQUIN.

Malpeſte ! Vous l'êtes de reſte.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance que ſi je ſuis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderai point de toute la nuit ; car je ſuis la meilleure coucheuſe du monde. Je me trouve le matin comme je me ſuis miſe le ſoir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de paſſer outre,

il eſt bon que je vous faſſe part de quelques petits avis en vers que j'ai fait pour ſervir de niveau à la femme qui tombera ſous ma coupe : Ecoutez bien ceci. *Il touſſe.*

PRIMÒ.

Celle qui m'engage ſa foi,
Sera, ſi cela ſe peut, ſage.
Elle doit ſe faire une loi
De demeurer dans ſon ménage,
Et de n'en ſortir qu'avec moi,
En dépit du contraire uſage.
Quand je vois revenir des femmes ſans maris :
J'entens celles qui ſont du plus galant étage,
Qui ſouvent loin du gîte ont paſſé pluſieurs nuits,
Il me ſemble de voir un cheval de louage:
Lors qu'on le ramene au logis,
C'eſt un grand hazard s'il ne cloche;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup sûr quelque fer qui loche.

SECUNDÒ.

Dans ma maiſon il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun lévrier d'opera,
Simphoniſte, chanteur ou ſupôt de muſique.
Item, point de maître à danſer.
Ce ſont courtiers d'amour dont il faut ſe paſſer,
Ces gens-là ſe font trop de fête;

Et

Et quelque ſoin que vous preniez,
Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds ;
Mais le mari plus mal la tête.

COLOMBINE.

Point de maître à danſer : Et quel mal font-ils aux maris ? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plutôt au mariage. J'aime le mien preſque autant qu'un mari.

ARLEQUIN.

C'eſt à cauſe de cela. Ces meſſieurs-là ne montrent pas toujours la courante & le menuet.

TERTIO.

Vous n'aurez près de vous, que gens
Qui ſoient tout à fait neceſſaires.
Laquais au deſſous de douze ans,
Ou bien cochers ſexagenaires.
Item, point de penſionnaires.
Ces oyſeaux gras & bien nourris,
Viennent ſouvent pondre en nos nids ;
Et trouvant de plein pied à parler de leurs flammes,
Ils ſe racquittent près des femmes,
De ce qu'ils payent aux maris.
Que dites-vous à cela, la future ?

COLOMBINE.

Moi, je dis que je n'y entens rien. Qu'eſt-ce que c'eſt que de venir pondre dans nos nids ? Eſt-ce qu'on a des œufs quand on eſt mariée ?

ARLEQUIN.

Non, mais vous aurez des poulets. Je vous expliquerai tout cela quand vous ſerez ma femme. Voyons le reſte.

QUARTÒ & ULTIMÒ.

Qui voudra ſe mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'engeigne d'un agnés:
C'eſt une méchante chenille.
Il en eſt bien ſouvent de ces ſortes de filles,
Ainſi que de ces œufs qu'on achete pour frais.
On a beau les mirer de près:
Dès qu'on en caſſe les coquilles,
On en voit ſortir les poulets.

BROCANTIN.

Il a ma foi raiſon. Ça, monſieur... Mais voici monſieur Baſſinet fort à propos.

LE DOCTEUR.

Parbleu, je ſuis ravi de trouver ici tout le monde en joye. Apparemment que vous diſpoſez le bal pour notre mariage?

BROCANTIN.

Oh, monſieur Baſſinet, vous venez le plus à propos du monde, nous ferons d'une pierre deux coups. Voilà ma fille Iſabelle qui vous attend pour vous donner la main.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous prétendez donner votre fille à ce ſcorpion? Fi! ne faites point cette affaire-là.

BROCANTIN.

Vous moquez-vous ? C'eſt un médecin très-riche.

ARLEQUIN.

Un medecin ? Je m'en doutois bien : car j'ai eu envie de faire une ſelle en le voyant. Mais cet homme-là ne vaut rien pour le mariage. Tenez, vous voyez bien que ſa barbe ne tient point : ce ſont deux mouſtaches poſtiches. *Il lui arrache les poils de la barbe.*

LE DOCTEUR.

Que le diable vous emporte : quelle peſte de ceremonie !

ARLEQUIN.

Il y a encore pis que cela. Cet homme-là ſera pendu avant qu'il ſoit vingt-quatre heures. Voyez cette mine patibulaire !

BROCANTIN.

Pendu ! Et comment connoiſſez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Par le moyen des aſtres, & par les regles de la metopoſcopie. Je n'y manque jamais, à une heure près ; & ſi vous voulez, je vous dirai quand vous le ſerez.

BROCANTIN.

Cela étant, je vais le congedier. Monſieur Baſſinet, vous voyez bien ma fille ? Touchez-là, vous n'en croquerez que d'une dent, & je ne veux point de gendre dont la barbe ne tient point.

ARLEQUIN.

Ni moi d'un beau-frere qui poſtule après une cravatte de chanvre.

LE DOCTEUR.

Ni moi d'une fille qui a eu des détorſes de neuf mois. Allez, vieux radotteur, aux Petites-maiſons, avec votre chianlit. Je venois ici pour vous dire que je ne voulois point de la fille d'un fou, & qui paſſe toutes les nuits avec des godelureaux. Fi la vilaine!

ARLEQUIN.

Adieu, adieu, bon voyage, mon ami. A la Greve, à la Greve. *A Iſabelle.* Conſolez-vous, la belle, je vais vous preſenter un époux qui vaudra bien cette vilaine égouture de baſſin. Tenez, beau-pere, *montrant Octave qui eſt deguiſé*, ce ſera-là votre ſecond gendre, c'eſt un grand ſeigneur de mon pays.

ISABELLE.

Ah, ciel, c'eſt Octave!

OCTAVE *lui fait un compliment en Italien.*

BROCANTIN.

Qu'eſt-ce qu'il jargonne là?

ARLEQUIN.

C'eſt un compliment tonquinois. Il dit qu'elle eſt une étoile reſplendiſſante de perfection; & que ſi la queue de ſon manteau étoit plus longue, il la prendroit pour une comete.

ISABELLE *répond en Italien au compliment d'Octave.*

BROCANTIN.

Quoi; ma fille ſait déja le tonquinois?

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt une langue qui s'apprend par infuſion : & s'il vous épouſoit, vous ſauriez le tonquinois dans deux heures.

BROCANTIN.

Puiſque cela eſt ainſi, je veux bien faire le mariage d'Iſabelle. Mais dites-moi auparavant, eſt-il curieux ?

ARLEQUIN.

Bon : c'eſt le dautel du pays. Il troque de nippes à tous momens : & je vous réponds qu'avant qu'il ſoit deux jours, il aura troqué ſa femme. Je m'en vais vous faire voir toutes mes curioſités, & l'équipage de ma future. *Arlequin fait un ſignal. Le fonds du theâtre s'ouvre, & il paroit un cabinet rempli de tableaux de Tenniere, figurés par des perſonnages naturels.*

BROCANTIN.

Voilà qui eſt très-beau. Ces tableaux-là ſont tous originaux.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Et ce gros ſinge-là, comment le trouvez-vous ? *Il lui fait remarquer un ſinge qui eſt dans un des tableaux.*

BROCANTIN.

Joli, ma foi : on diroit qu'il me regarde.

ARLEQUIN.

Cela pourroit être, car il vous reſſemble comme deux gouttes d'eau, & vous ſavez que la reſſemblance engendre l'amitié.

Mais il faut vous détromper. Vous avez cru que c'étoient là des tableaux veritables ?

BROCANTIN.

Assurément, & je le croi encore.

ARLEQUIN.

Et c'est ce qui vous trompe. Tout cela ne tient que par le moyen d'un ressort, que je vais toucher, & vous verrez que toutes ces figures prendront mouvement. *Arlequin s'approche d'un des côtés du cabinet, & frappant sur une table, toutes les figures qui sont representées dans les tableaux, en sortent en chantant dansant & jouant de divers instrumens.*

PASQUARIEL *en singe, fait plusieurs sauts perilleux, Brocantin le regarde avec admiration, & Arlequin lui dit :*

Voyez-vous bien ce singe ? Il accompagne de la guittarre on ne peut pas mieux. Je m'en vais vous le faire voir. *Au singe.* Quiribirichi. *Le singe répond en faisant une grimace, & en même temps se jette sur une guittarre qu'un homme de la suite d'Arlequin a entre les mains.* ARLEQUIN *à Brocantin.*

Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

BROCANTIN.

Non : est-ce que j'entens le langage des singes, moi ?

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant la phisionomie d'une guenon. Il dit qu'il va prendre sa guittarre. Le voilà, écoutez.

MEZZETIN *habillé en Flamand, une pipe au chapeau, tenant un pot à bierre d'une main, & un grand verre de l'autre, chante l'air qui ſuit, & le ſinge accompagne de la guittarre.*

Pata pata pata pon,
Amis, je m'en vais à la guerre,
J'ai pour épée un flacon,
Et pour mouſquet un grand verre.
La ſanté du Roi,
Portes-la moi,
Depêches-toi,
Car je ſuis mort ſi je ne boi.

Au ſon de cet inſtrument,
Je ſens que mon cœur ſe réveille,
Il faut pour être content,
Toujours la pipe & la bouteille.
La ſanté du Roi,
Portes-la moi,
Dépêches-toi,
Car je ſuis mort ſi je ne boi.

LA CRITIQUE DE
L'HOMME A BONNE
FORTUNE

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au Theâtre par M. Regnard, & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le premier jour de Mars 1690.

ACTEURS.

NIVELET procureur fiscal. PIERROT.

LE BARON DE PLAT-GOUSSET, CINTHIO.

LA COMTESSE DE LA GINGANDIERE, femme grosse. COLOMBINE.

LA BARONNE, cousine de la comtesse.

LE MARQUIS DE ROUSSIGNAC. ARLEQUIN.

Monsieur BONAVENTURE, pédant. MEZZETIN.

CLAUDINE servante d'hôtellerie. ISABELLE.

La scene est à Paris, dans une hôtellerie.

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE I.

LE BARON DE PLAT-GOUSSET, NIVELET.

LE BARON.

GARÇON, hé? Y a-t-il là quelqu'un? Le ſouper eſt-il prêt? La peſte ſoit de l'auberge!

NIVELET.

Qu'avez-vous donc, monſieur le Baron? vous me paroiſſez bien fâché.

LE BARON.

Oui, morbleu, je le ſuis, & j'ai raiſon de l'être. Je ſors préſentement de l'hôtel de Bourgogne, & j'en ſuis ſi outré, que

ſi je trouvois à preſent un comedien italien, la moindre choſe qu'il lui en couteroit, ce ſeroit une oreille.

NIVELET *montrant ſon manteau déchiré.*

Je n'en ſuis guére plus content que vous. Tenez, voilà tout ce que j'ai pu ſauver de mon manteau, j'ai laiſſé le reſte au parterre.

LE BARON.

Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du ſiecle, que l'affluence des femmes, des caroſſes & des chevaux, qui vont à cette comedie. C'eſt une maladie qui gagne la cour.

NIVELET.

Franchement, vous autres gens d'épée, vous avez quelque ſujet de la fronder, il me ſemble que par fois on vous donne ſur la crête.

LE BARON.

Et oui : Les robins y ſont fort flattés. *L'amour par article*, c'eſt un endroit bien appétiſſant pour les femmes.

NIVELET.

Oh, ma foi, s'il y a quelque choſe de paſſable, c'eſt quand le vicomte dépouille cette innocente juſqu'à un jonc d'or qu'elle a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les gens d'épée, qui pendant un quar-

tier d'hyver, vous ſucent une femme juſqu'au dernier bijou.

LE BARON.

Où eſt le mal, s'il vous plait, à un officier qui part pour l'armée, de plumer une femme ? Dans le fond, on n'a en vue que le ſervice du Roi.

SCENE II.

NIVELET, LE BARON, CLAUDINE venant mettre le couvert, & ayant du linge & des aſſiettes ſous ſon bras.

NIVELET.

HE' bien, Claudine, parviendrons-nous à ſouper ?

CLAUDINE.

On n'attend plus que cette comteſſe avec ſa couſine, qui ſont allées à ces bâteleurs d'italiens.

LE BARON.

Bon ! elles devroient être revenues, il y a deux heures que tout eſt fait.

CLAUDINE.

Je croi que cette peſte de piéce-là me fera devenir folle. L'auberge eſt tous les ſoirs en déroute, & nos meſſieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces viſa-

ges de comediens ne ſauroient-ils jouer dès le matin.

LE BARON *la prenant ſous le menton.*

Là, là, Claudine, tout doucement, ne te fâches pas. Oh, la friponne! ſi tu voulois un peu m'aimer.

CLAUDINE.

Oh, j'en refuſe autant d'un autre. Ça donc, vous plaît-il de vous tenir?

NIVELET *lui mettant la main au menton.*

La belle Claudine eſt bien pigriêche aujourd'hui.

CLAUDINE.

Vous arrêterez-vous, grand bagnodiers? Je vous aurois bordé le viſage d'une aſſiete plus vîte.... Je vous dis encore, que je ne ris pas. Ces frelanpieds-là ſont toujours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON.

Ouais, Claudine, tu es bien loup-garou!

CLAUDINE.

Je ſuis ce que je ſuis, ce ne ſont pas là vos affaires; je n'ai jamais vu une diantre de maiſon comme celle-ci.

NIVELET.

Et pourquoi, mon petit cœur?

CLAUDINE.

Et pourquoi? Enfin, ſi ma tante m'avoit cru, je n'aurois jamais demeuré dans

une auberge. Mais puiſqu'on m'y a forcée, m'y voilà, j'en enrage pourtant aſſez.

LE BARON.

Mais encore, qu'as-tu donc, Claudine ?

CLAUDINE.

Ce que j'ai ? Je ſuis toujours par voye & par chemin, pour aller querir des drogues à cette grande halebreda de comteſſe.

NIVELET.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Il y a ſans ceſſe à refaire autour d'elle. Tantôt c'eſt du blanc, tantôt c'eſt du rouge, tantôt c'eſt un gros bourgeon qu'il faut rabotter : & que ſai-je ? cent mille brinborions. Tant y a qu'il y a toujours quelque choſe à calefeutrer ſur ſon viſage.

LE BARON.

Tu as un peu de peine, Claudine, mais auſſi tu gagnes bien de l'argent ; & je m'aſſure que tu fais un beau magot.

CLAUDINE.

Il eſt vrai, voilà un gros venez-y voir ! depuis dix-huit mois avoir amaſſé quinze écus, voila-t-il pas un gros butin ? Et ſi, là-deſſus il me faudra un habit à pâques.

LE BARON.

Tu ferois bien mieux d'acheter un bon mari de cet argent-là, cela eſt bien meilleur pour une fille.

CLAUDINE.

Samon : voilà encore un plaisant fretin que les hommes ! Les rues en seroient pavées que je n'en voudrois pas ramasser un. Et puis en cas de mari, comme vous savez, pour quinze écus on ne peut pas avoir grand chose.... A la fin, voilà notre diablesse de comtesse.

SCENE III.

LA COMTESSE femme grosse, & SA COUSINE, se jettant toutes deux sur deux fauteuils. Et les acteurs de la scene précedente.

LA COMTESSE.

AH, monsieur, je n'en puis plus ! En l'état où je suis ! De l'eau de la reine d'Hongrie. Coupez mon lacet. Ah, ah, ah !

LA COUSINE *se laissant aussi aller.*

Ma pauvre cousine, vous ne crevrez pas toute seule, je suis toute disloquée, c'est pour en mourir : Hi, hi, hi ! *Elle pleure.*

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, madame ? Voudriez-vous accoucher ?

LA COMTESSE.

Ah, ah, ah ! Si ma sage-femme étoit-là, je

je n'en ferois pas à deux fois ; mon pauvre monsieur le Baron, ron, ron, ron ! Hé, vîte, qu'on me déchausse. Claudine, ma cousine, ma cousine !

NIVELET *à la cousine.*

Et vous, mademoiselle, où le mal vous tient-il ?

LA COUSINE.

Ah, monsieur le procureur fiscal, je suis confisquée, hé, hé, hé !

LE BARON.

Ma foi, monsieur Nivelet, si nous n'y prenons garde, voilà deux femmes qui nous vont crever dans la main.

LA COUSINE.

Nous venons de cette damnée piéce, où l'on est deux heures à entrer, & trois heures à sortir, & qui pis est, hé, hé . . .

CLAUDINE.

Là, là, madame, deux jours de relais emporteront cela.

LA COUSINE.

Monsieur Nivelet, vous qui savez la procedure, à telle fin que de raison, il faut faire assigner les comediens en garentie de couche. Que sait-on ? Si ma cousine alloit avorter . . .

NIVELET.

Assurément.

LA COUSINE.

Oh, si la justice s'en mêle, il faudra bien qu'on me rende ce qu'on m'a pris.

LE BARON.

Comment donc ? Etiez-vous auprès de quelque insolent ?

LA COUSINE.

C'étoit bien un filou, qui m'a pris ma bourse, où il y avoit dix louis, hi, hi, hi! *Elle pleure.*

LE BARON.

Oh, si l'on ne vous a pris que cela, patience. Allons, courage, madame, le souper raccommodera tout.

LA COMTESSE.

Moi, manger ? La comedie m'a dégoutée pour six semaines. Ah, ah !

LE BARON.

Claudine, courez vîte chez le medecin, demander une potion, pour rassûrer une femme qui a pensé accoucher dans la presse.

LA COUSINE.

Claudine, tu lui demanderas aussi s'il n'a rien pour faire retrouver ce qu'une fille a perdu à la comedie.

CLAUDINE.

Oh, je m'en vais chez notre apoticaire, il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE.

Hai, hai, hai !

LE BARON.

Par ma foi, ce ſont de vraies épreintes. Monſieur Nivelet, il faut appeller du ſecours. Françoiſe ? Euſtache ? La maitreſſe ? Portez vîte madame dans ſa chambre. *On vient, & on emmene la comteſſe dans ſa chambre.*

NIVELET.

Pour vous, mademoiſelle, tenez-vous en repos dans ce fauteuil, en attendant qu'on ſerve; je vais à la cuiſine faire hâter le ſouper.

LE BARON.

Et moi, je ſuis ſi ſaoul de la comedie, que je m'en vais me mettre au lit ſans boire & ſans manger, & qui pis eſt, je n'en ſortirai, ou le diable m'entraîne, que lorſqu'on aura renvoyé tous ces gueux de comediens-là en Italie. La déteſtable piece !

LA COUSINE.

Ah, ma pauvre bourſe !

SCENE IV.

UN MARQUIS ridicule, ſortant bruſquement de ſa chaiſe tout en deſordre, ſa perruque de travers, & ſa chemiſe déchirée. Les acteurs de la ſcène précédente.

LE MARQUIS.

HOla quelqu'un? De la chandelle? Du feu? Une baſſinoire? Ah, mademoiſelle! je croi qu'il ne me reſte de vie que pour faire mon teſtament.

LA COUSINE.

Comment, monſieur le marquis, qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Ma foi, mademoiſelle, preſentement il ne me reſte pas grand'choſe. Je n'ai qu'un parement de manche, le cuir de mes poches, & quelques lambeaux de chemiſe. voyez, comme me voilà ajuſté. Un juſt'aucorps neuf tout marbré de cambouy depuis les pieds juſqu'à la tête!

LA COUSINE.

D'où vient donc tout ce délabrement-là? Vous êtes-vous battu?

LE MARQUIS.

Avoir reſiſté trois ſemaines à la tentation, & m'être laiſſé aller comme un coquin!

Ventrebleu, j'enrage du meilleur de mon ame.

LA COUSINE.

Eſt-ce quelque rival qui vous a houſpillé? Voilà d'ordinaire le ſuccès des bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Que maudit ſoit la bonne fortune, Arlequin, ſa clique, & la curioſité qui m'a pris aujourd'hui. J'ai levé le nez tantôt au coin d'une rue; j'ai vu un papier rouge, j'ai demandé à mon laquais (qui lit ordinairement pour moi) ce que c'étoit. Le brutal m'a été dire que c'étoit encore cette comedie dont tant de femmes m'avoient rompu la tête. J'y ai été, & vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE.

C'eſt une choſe qui crie vengeance, que le mauvais goût de Paris, & l'âpreté qu'on a en ce pays-ci pour les ſottiſes. Je ſuis ſûre que ſi l'on jouoit cette comedie-là en province, en trente ans il n'y auroit pas un chat.

LE MARQUIS.

Bon; Paris n'eſt-il pas le magaſin de l'impertinence? Il ne faut que les feſſes d'un ſinge pour mettre tous les badauts en campagne. Pour moi, je croi qu'il faudra que je retourne encore plus de vingt fois à cette comedie-là, pour y trouver le mot pour rire.

LA COUSINE.

Oh, monsieur le marquis, vous me feriez bien du plaisir d'y retrouver ma bourse; je n'ai jamais acheté un chagrin si cher. L'impertinente scene que celle de ce docteur qui recommande le silence, & qui parle toujours !

LE MARQUIS.

Fi, fi, vous-dis-je !

LA COUSINE.

Ce qui me console de mon argent, c'est qu'il faut que Colombine creve sous ce rôle-là; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS.

Ah, mademoiselle, desabusez-vous de cela ! jamais femme n'est morte de trop parler. Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce fat de vicomte, avec ses boutons à jouer à la boule, & cette valise en forme de manchon ?

LA COUSINE.

Je dis qu'il est tout aussi sot que son rôle.

LE MARQUIS.

J'enrage, quand je vois le parterre s'éffanquer de rire à des sottises qui n'ont pas le sens commun. Il faut avouer que l'auteur est un brutal parain, d'avoir nommé Bergamotte le héros de la piéce. Encore pour du tabac, je lui pardonnerois.

LA COUSINE.

Il y a comme cela cent endroits dans la piéce qui me font preſque vomir; on ne laiſſe pas de s'égoziller de rire : comme par exemple, le *tuyau d'orgue*, la *fille de hazard*, le *cheval de louage*, & cette autre innocente, qui va dire à ſon pere, que ſi ſon apoticaire ne lui donne que quarante-cinq ans, c'eſt qu'il ne le voit que par derriere.

LE MARQUIS.

Quelle groſſiereté d'aller mettre le derriere d'un vieillard ſur la ſcene! A la fin je ne ſai ce qu'on n'y verra point. Fi, vous dis-je! miſere; ne parlons plus de cela. Mais où diable vous étiez-vous nichée? Car j'ai feuilleté toutes les loges, pour vous trouver. Apparemment, à cauſe de la preſſe, vous vous ſerez miſe au parterre.

LA COUSINE.

Helas! nous avons été trop heureuſes de voir la comedie de chez le limonadier.

LE MARQUIS.

M'avez-vous vu ſerpenter ſur le theâtre? Ma foi, je ne fais pas mal la roue, quand je me donne au public.

LA COUSINE.

Je ne vous ai point vu, car il y avoit tant de monde... Mais je ne comprends pas quel plaiſir prennent certaines perſonnes à être toujours derriere les acteurs.

LE MARQUIS.

Vous mocquez-vous ? C'eſt le bel air ; & les gens de qualité ne voyent plus la comedie que par le dos.

LA COUSINE.

De quelque côté qu'on voye cette damnée piéce-là, elle eſt affreuſe par tous les endroits.

LE MARQUIS.

Hé ! avez-vous remarqué quand les tableaux ont paru, comme je me ſuis tenu ferme au milieu du theâtre, en dépit des ſifflets ? Voilà, morbleu, ce qui s'apelle faire bouquer le parterre.

LA COUSINE.

Et pourquoi un homme de qualité comme vous, ſe veut-il brouiller avec tout un parterre ? Ecoutez, c'eſt un dangereux ennemi, je le craindrois plus avec ſes ſifflets, que bien des marquis avec leurs épées.

LE MARQUIS.

Bon, bon : Un homme qui a ſéance ſur le theâtre, ne fait point de comparaiſon avec des gens qui entendent la comedie debout. Mais voilà le ſouper.

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE. Tous les aubergiſtes.

CLAUDINE *tenant un baſſin.*

Allons, meſſieurs, ne voulez-vous point laver ?

LA COMTESSE.

Quand je ſuis groſſe, je ne lave jamais ; cela m'enrhume.

CLAUDINE *au marquis qui badine avec elle.*

Je vous jetterai l'aiguiere par le nez.

LA COUSINE.

Et bien ; ma couſine, comment vous trouvez-vous de votre vapeur de couche ?

LA COMTESSE.

Cela eſt paſſé, je ſuis raffermie.

NIVELET.

Ma foi, madame, ne vous faites plus de ces frayeurs-là. J'ai cru que vous nous ſerviriez votre enfant ſur table. *On ſe met à table.*

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne ſaurois manger. J'ai fait cinq ou ſix repas aujourd'hui, dont le moindre a duré quatre heures.

M. BONAVENTURE *entre.*

LA COUSINE.

Que monſieur Bonaventure vient à propos : il n'y avoit point de temps à perdre.

LE MARQUIS.

Diable, comme il ſent ſon avoine.

BONAVENTURE.

Pour l'ordinaire, mademoiſelle, je ſuis aſſez ponctuel aux repas, mais pour ce ſoir deux mille caroſſes m'ont barré depuis l'hôtel de Bourgogne juſqu'ici.

LA COUSINE.

C'eſt-à-dire que vous venez de la comedie italienne ; car c'eſt la rage de Paris. O ça, dites-nous-en quelque choſe. Il n'y a point d'homme qui raconte ſi bien que vous.

BONAVENTURE.

Ah, mademoiſelle ! je fais gloire d'obéir à vos ordres, mais il eſt bien difficile de parler & de ſouper tout enſemble, & j'ai grand'faim.

LE MARQUIS.

Les habiles gens trouvent du temps pour tout. Quand j'étois bel eſprit, cadedis, j'étois quelquefois quatre jours ſans ſouper.

BONAVENTURE.

Et moi, quand j'étois gaſcon, lorſqu'on me donnoit un repas, c'étoit pour toute ma ſemaine.

LA COMTESSE *à Bonaventure.*

Dites-nous donc quelque choſe, monſieur.

BONAVENTURE.

Il n'y a que deux mots. Le ſujet de la piéce, c'eſt qu'il y a deux filles, dont l'une eſt cadette. A cette heure, ces deux filles... parce que leur pere monſieur Brocantin eſt un curieux... Cela fait que la petite voudroit bien être mariée.

LA COUSINE.

Oh, vous voilà dans le fil de l'hiſtoire.

BONAVENTURE.

Bon! De toute une comedie, je n'en perdrois pas un mot. Cette fille donc, c'eſt l'aînée, ne veut point d'un medecin nommé monſieur Baſſinet. Or il y a là-dedans un garçon qu'on appelle Pierrot; & puis il ſurvient un vicomte, avec un ſinge, qui eſt le plus beau rôle de la piéce.

LE MARQUIS.

C'eſt-à-dire, que le ſinge épouſe monſieur Brocantin.

BONAVENTURE.

Point du tout. Monſieur Brocantin c'eſt le pere des filles. Mais il y a là un nommé Octave qui eſt un drôle.... Avec cela, deux filoux....

LE MARQUIS.

Ah, j'entens, j'entens. Octave, c'eſt le prevôt qui pourſuit les filoux.

BONAVENTURE.

Oh, ce n'eſt point cela. Qui diable vous parle de prevôt? Vous n'avez donc pas été à cette comedie-là?

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je m'amuſe à voir une comedie? Je ſuis toujours dans les couliſſes à badiner avec les actrices. Mais j'ai envoyé mes porteurs au parterre, qui m'ont dit que la piéce ne valoit pas le diable. On peut les en croire, car ce ſont ma foi, les meilleurs porteurs de Paris.

BONAVENTURE.

Et moi, je vous dis, qu'elle eſt fort bonne. Au commencement il y a trois robes de chambre, qui ſont le ſujet de la comedie; & comme çà, à la fin le prince des curieux fait le dénouement, avec un perroquet; & je vous ſoutiens que voilà le ſujet de droit fil.

LA COUSINE.

Il faut que monſieur Bonaventure n'en ait vu que le quart.

BONAVENTURE.

A vous dire le vrai, les gens de qualité qui combloient le theâtre, m'en ont caché deux actes. Mais je n'y ai rien perdu, leurs airs

& leurs façons valent bien la comedie.

LE MARQUIS *à Claudine.*

Allons, fille, le fruit.

BONAVENTURE *à Claudine, qui veut desſervir.*

Tout beau : je n'ai pas encore commencé.

CLAUDINE.

Oh, dame, monſieur, dans une auberge on n'engraiſſe pas à faire des recits.

LA COUSINE.

Vous vous racquitterez ſur le deſſert.

BONAVENTURE.

Je ſuis votre ſerviteur, mademoiſelle. Je ne me coucherai pas bredouille, il me faut de la viande.

LE MARQUIS *à Bonaventure.*

Oh, cela eſt juſte. Tenez, allez-vous mettre au lit avec cela. *Il lui donne un manche d'éclanche.*

BONAVENTURE.

Comment donc ? Eſt-ce que vous me prenez pour un chien, beau marquis de de bale affamé ? Il n'y a que deux jours qu'il eſt ici, il faut voir comme l'auberge eſt amaigrie !

LE MARQUIS.

Hé, l'ami, les épaules vous demangent.

BONAVENTURE.

Comment, à moi, petit hobereau ?

LE MARQUIS *lui jette une poignée de ſalade au nez. Bonaventure renverſe la table. Le marquis tombe le nez dans un plat de crême.*

LA COUSINE.

Vous avois-je pas bien dit, ma couſine, que cette enragée de comedie-là nous porteroit guignon ?

LA COMTESSE.

Ah, ma couſine, jamais je ne porterai mon fruit à terme !

Fin du ſecond volume.